VOYAGE

EN

TURQUIE ET EN PERSE

Au dépôt des publications de la librairie P. Bertrand,
Chez MM. Treuttel et Würtz, à Strasbourg.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.

VOYAGE

EN

TURQUIE ET EN PERSE

EXÉCUTÉ

PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS

PENDANT LES ANNÉES 1846, 1847 ET 1848

PAR

XAVIER HOMMAIRE DE HELL,

Chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre de Saint-Wladimir de Russie,
auteur des *Steppes de la mer Caspienne*,
membre correspondant des Académies de Turin et de Florence,
et d'un grand nombre de Sociétés savantes.

Cet ouvrage est accompagné de Cartes, d'Inscriptions, etc., et d'un Album de 100 planches

PAR

JULES LAURENS

IMPRIMÉES PAR LEMERCIER, RUE DE SEINE, 57

TOME PREMIER.

PARIS,

P. BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE L'ARBRE-SEC, 22.

1854.

Pour faire comprendre toute l'étendue et toute la valeur des questions scientifiques, historiques, commerciales et pittoresques que renferme cet ouvrage, publié sous le patronage du gouvernement, nous transcrirons dans son entier l'excellent rapport que M. Guigniaut, rapporteur d'une commission choisie au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour examiner les travaux de MM. Hommaire de Hell et Jules Laurens, a lu devant cette savante compagnie à la fin d'octobre 1851, et qui a déterminé le Gouvernement à se charger des frais d'une publication rendue doublement intéressante par la mort prématurée de l'auteur.

Nous faisons suivre ce rapport d'une notice nécrologique écrite à la même époque par M. de la Roquette, alors secrétaire général de la commission centrale de la Société de géographie. Cette notice, où sont rapprochés à dessein les premiers voyages de M. Hommaire de Hell dans l'Europe orientale, et ses derniers dans l'Asie centrale, permettra au lecteur d'apprécier la carrière si courte et si remplie de ce jeune voyageur, qui sut conquérir en quelques années une célébrité dont il n'a pu entrevoir que les premiers rayons.

Madame veuve Hommaire de Hell.

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Le secrétaire perpétuel de l'Académie certifie que ce qui suit est extrait du procès-verbal de la séance du vendredi 31 octobre 1851.

Rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans la séance du 31 *octobre* 1851, *au nom de la commission chargée d'examiner les manuscrits et les dessins relatifs au voyage de feu M. Hommaire de Hell en Turquie et en Perse.* (*Commissaires :* MM. Quatremère, Ph. Le Bas, Mohl, de Wailly, Walckenaer et Guigniaut, *rapporteur.*)

L'Académie sait déjà que M. le ministre de l'instruction publique et des cultes, l'ayant consultée le 9 avril dernier, sur l'utilité et l'opportunité de la publication du voyage de feu M. Hommaire de Hell en Turquie et en Perse, il fut répondu, le 25 du même mois, en vertu d'un premier rapport de la commission nommée à ce sujet, que, pour résoudre en parfaite connaissance de cause la question posée par M. le ministre, il était indispensable que les notes, documents et matériaux quelconques laissés par le voyageur, et les dessins de l'artiste qui l'accompagnait, fussent communiqués à l'Académie. Le 24 mai suivant, ces manuscrits et ces dessins lui furent en effet adressés, et la commission se mit presque immédiatement à l'œuvre, pour en faire l'examen fort long et fort minutieux par lui-même, dont l'absence d'un de ses membres, l'indisposition d'un

autre, chargé des fonctions de rapporteur, ont retardé, au delà de toutes ses prévisions, le résultat attendu avec une juste impatience.

M. Hommaire de Hell, mort à Ispahan, le 29 août 1848, à l'âge de moins de trente-six ans, victime de son ardeur pour la science, était, lorsqu'il partit en février 1846 pour cette dernière exploration où il devait laisser sa vie, un voyageur déjà célèbre. Il venait d'achever la publication d'un premier voyage, auquel il avait consacré sept années, destinées à étudier les parties méridionales de la Russie d'Europe, la Crimée, le nord du Caucase, les steppes de la mer Caspienne; et il avait fait preuve dans sa relation, comme géographe et comme géologue, d'une haute capacité, qui avait appelé sur lui l'attention des sociétés savantes et l'intérêt du gouvernement. Aussi M. de Salvandy, alors ministre de l'instruction publique, attentif à tout ce qui pouvait servir la gloire scientifique de la France, aussi bien que ses intérêts matériels, lui confia-t-il, dès la fin de 1845, une mission dont l'objet dut être de faire des recherches physiques, géographiques et historiques sur les bords de la mer Noire et de la mer Caspienne, et dans l'intérieur des pays qui avoisinent ces deux mers, mais qui fournit, avant tout, à M. Hommaire de Hell, l'occasion désirée de continuer et de compléter en Asie l'étude d'un problème qu'il avait poursuivi en Europe, pendant son précédent voyage. Ce problème, posé depuis l'antiquité, était celui qu'avait éclairé de nouvelles lumières, après Pallas et d'autres, M. A. de Humboldt, dont les voyageurs russes plus récents se sont préoccupés à son exemple, et qui consistait à déterminer, d'après les observations géologiques et géographiques, comparées aux traditions, l'état ancien de toute cette région, si basse encore, qui s'étend de la mer Noire et de la mer d'Azow à la mer Caspienne, entre l'Europe et l'Asie, et où

tout semble attester le long séjour des eaux marines, alors que ces deux bassins n'en formaient peut-être qu'un seul.

La plupart des ministères, ainsi que le Muséum d'histoire naturelle, s'intéressèrent à une entreprise qui faisait naître des espérances diverses aux différents points de vue des sciences et de l'histoire, du commerce et de la politique, et donnèrent au voyageur des encouragements et des instructions en conséquence.

Durant les deux années et demie qui lui furent si rigoureusement dispensées jusqu'à sa fin déplorable, on peut dire que M. Hommaire de Hell ne cessa pas de suivre fidèlement ces instructions, de répondre à ces encouragements, de réaliser ces espérances. La preuve s'en trouve dans les documents, aussi nombreux que divers, qui nous ont été communiqués par M. le ministre de l'instruction publique et des cultes, au nom de sa veuve, et qui ont été rapportés d'Ispahan par son collaborateur, M. Jules Laurens, jeune peintre distingué, auteur de plus d'un millier de dessins recueillis sur les bords du Danube, sur les côtes européennes et asiatiques de la mer Noire, sur celles de la mer Caspienne, et dans une grande partie de la Turquie d'Asie et de la Perse. Ces dessins devaient accompagner la relation historique et scientifique que M. Hommaire de Hell se proposait de donner de ce second voyage, sur un plan analogue à celui du premier, mais beaucoup plus étendu, après un retour sur lequel il avait compté presque jusqu'à sa dernière heure, comme l'atteste la rédaction de son journal interrompu seulement par la mort.

Dix cahiers composent ce journal, qui renferme le récit du voyage, avec des observations géographiques et historiques, statistiques et commerciales, des tableaux, des relevés de toutes sortes, des croquis de monuments et des copies d'inscriptions; douze cahiers contiennent les résultats des

observations et opérations scientifiques proprement dites, topographie, nivellement, météorologie, astronomie, etc.; sans parler des itinéraires et de la géologie qui occupent la plus grande partie, et sans doute la partie la plus importante de ces cahiers. Nous ne voulons pas nous porter juge ici de ce qui n'est point de notre compétence; mais nous croyons savoir que des membres éminents de l'Académie des sciences et du Muséum, des Sociétés de géologie et de géographie, ont été vraiment frappés du mérite de ces divers travaux, et que la publication en est regardée généralement comme fort désirable. Quant au journal, il peut aisément, tel qu'il est, devenir la base d'une relation solide et intéressante à la rédaction de laquelle devront concourir de nombreuses notes, des lettres, des rapports, des matériaux variés que nous avons eus également sous les yeux, et qui ne forment pas moins de cent vingt-cinq feuilles. La correspondance active et suivie de l'infortuné voyageur avec celle qui fut la compagne dévouée de son existence, de ses premiers voyages, et l'habile collaborateur de sa relation sur les steppes de la mer Noire et de la mer Caspienne, servira puissamment à compléter cette relation, en facilitera, en animera la rédaction. Les croquis des cartes partielles, les coupes géologiques, les tableaux statistiques ou autres pourront y être intercalés.

La commission, après avoir pris une connaissance exacte et approfondie de tous ces matériaux et des dessins qui les accompagnent, a été d'avis d'en appuyer la publication projetée auprès de M. le ministre, sous les réserves suivantes : La relation devrait se tenir le plus près possible du journal de voyage, tel que son auteur l'a laissé, et respecter le caractère à la fois historique, descriptif et scientifique, qu'il avait voulu lui donner. Les observations scientifiques proprement dites devraient être imprimées à peu près telles

qu'elles sont, sauf toutefois la révision d'hommes compétents. Quant aux cinquante inscriptions environ, estampées ou copiées, la plupart à *Prusa ad Hypium*, importantes et inédites, elles seraient, autant que possible, reproduites en *fac-simile*. Pour les dessins, qui sont innombrables, et tous exécutés avec un talent remarquable, il en faudrait nécessairement faire un choix, extraire ceux qui sont indispensables à la vérité, à l'éclaircissement, à l'intérêt réel des descriptions et du récit, surtout ceux qui reproduisent des monuments anciens de diverses époques, et qui s'accordent avec le but élevé, sérieux, vraiment scientifique, que poursuivait M. Hommaire de Hell et auquel il a sacrifié sa vie.

Dans ces termes, et pour assurer l'exacte observation de ces conditions nécessaires, la commission a l'honneur de proposer à l'Académie : 1° D'émettre auprès de M. le ministre de l'instruction publique et des cultes un vœu favorable au projet de publication du *Voyage en Turquie et en Perse;* 2° d'exprimer le désir qu'il soit formé une commission mixte chargée de veiller au choix des matériaux, surtout des dessins, qui devraient entrer dans cette publication ; d'en diriger et d'en surveiller l'exécution. Elle croit qu'un troisième vœu serait utilement ajouté aux deux précédents, à savoir : que la publication du *Voyage* ait lieu dans un format et avec des dispositions matérielles qui en facilitent l'acquisition et le rendent accessible aux savants aussi bien qu'aux amateurs.

Signé à la minute : QUATREMÈRE, Ph. LE BAS, MOHL, DE WAILLY, WALCKENAER et GUIGNIAUT, rapporteur.

L'Académie adopte les conclusions de ce rapport.

Certifié conforme,

Le secrétaire perpétuel,

Signé WALCKENAER.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

M. HOMMAIRE DE HELL,

MEMBRE DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE
ET DE GÉOLOGIE, ETC.,

VOYAGEUR FRANÇAIS, MORT EN PERSE;

PAR

M. DE LA ROQUETTE,
Secrétaire général de la Commission centrale.

Si, comme on l'a souvent répété, l'histoire d'un savant, d'un littérateur, se trouve tracée dans ses ouvrages, on peut dire avec autant de raison que c'est dans le récit de ses voyages qu'il faut puiser les faits qui doivent caractériser le voyageur.

C'est en me fondant sur cette analogie que je vais chercher à esquisser les principaux traits de la vie d'Hommaire de Hell, ce voyageur si instruit, si intrépide, si laborieux, qui fut notre collègue, et qu'une douloureuse maladie a enlevé, au milieu de ses travaux, dans toute la force de l'âge et du talent, à la science et à ses amis. Je prendrai surtout pour guide la relation de son premier voyage aux steppes de la mer Caspienne, et les manuscrits qu'il a laissés sur son exploration de la Turquie et de la Perse.

Né à Altkirch, département du Haut-Rhin, le 24 novembre 1812, Ignace-Xavier Morand Hommaire de Hell commença ses études classiques dans sa ville natale, et les termina au collége de Dijon, où il se fit particulièrement

(1) Lue à la séance générale de la Société de géographie du 26 juillet 1851.

distinguer. En 1831, ses parents le placèrent à l'école des mines de Saint-Étienne, dont il devint bientôt l'un des meilleurs élèves; il y resta jusqu'en 1833, et il épousa, la même année, mademoiselle Jeanne-Louise-Adélaïde Hériot. Ce fut à peu près à cette époque que M. de Kermingan, inspecteur général des ponts et chaussées, résidant à Lyon, le chargea des études du chemin de fer projeté entre cette ville et celle de Marseille, où, ainsi qu'à Vienne et à Condrieux, il dut séjourner pendant plus d'un an, entièrement consacré à ces travaux et à d'autres du même genre.

Malgré son mariage si récent avec une personne dont il était passionnément épris, la vocation voyageuse d'Hommaire de Hell le décida à partir pour Constantinople, afin d'explorer scientifiquement un pays encore nouveau pour les voyageurs européens; il était attendu d'ailleurs par le gouvernement turc, qui avait accepté l'offre de ses services. Il se rendit à Marseille, et, le 2 octobre 1835, s'embarqua sur un navire marchand, *le Génie navigateur*. Arrivé en vue des côtes de Céphalonie, le bâtiment fit naufrage, et, en peu d'instants, le rivage fut couvert de ses débris. Quoique l'équipage et les passagers eussent eu le bonheur de se sauver à bord d'une chaloupe, cependant le *Sémaphore* annonça que tout avait péri, corps et biens. Pendant six semaines, la famille et les amis d'Hommaire de Hell le pleurèrent comme mort, excepté sa jeune femme, à laquelle on était parvenu à cacher le cruel événement; elle n'apprit les dangers courus par son mari que dans une lettre qu'il lui écrivit de Smyrne. Le journal manuscrit de cette courte navigation laissé par le jeune voyageur (il n'avait pas alors plus de vingt-trois ans) annonce un esprit déjà développé, observateur, rempli de sagacité, faisant pressentir ce qu'il deviendrait un jour.

Il était à Constantinople depuis le 21 novembre 1835,

lorsque, au mois de mai de l'année suivante, il y fut rejoint par sa femme, qui dès ce moment ne se sépara plus de lui et partagea toutes ses fatigues et tous ses dangers.

Le but principal d'Hommaire de Hell, en se rendant dans le Levant, était de reconnaître la constitution géognostique de la Crimée, ainsi que celle des steppes de la Nouvelle-Russie, et d'arriver par des observations positives à la solution de la grande question de la rupture du Bosphore et de la communication de la mer Noire avec la mer Caspienne. Puis ses idées se développant, il résolut d'étudier sous leurs différents aspects les vastes contrées qui s'étendent entre le Danube et cette dernière mer jusqu'au pied du versant septentrional du Caucase. Avant de mettre ce projet à exécution, et pour s'y bien préparer, il explora avec un soin infini les environs de Constantinople, constata l'existence de plusieurs mines de charbon de terre, aujourd'hui en pleine activité, et commença à prendre sur la Turquie des notes pleines d'intérêt, qui plus tard lui servirent de base dans ses études sur l'Orient.

Le 15 mai 1838, un bateau à vapeur le transporta de Constantinople à Odessa. Pendant cinq années passées dans la Russie méridionale, Hommaire de Hell sillonna le pays dans tous les sens, suivit à pied ou à cheval le cours des fleuves et des rivières, visita toutes les côtes russes de la mer Noire, de la mer d'Azow et de la mer Caspienne, étudiant le régime des eaux, et mesurant le relief du sol, de manière à pouvoir en tracer des coupes, touchant à tout enfin, « en observateur, en géographe et en géologue, » comme l'a dit avec tant de vérité un de nos savants confrères.

Chargé deux fois par la cour de Saint-Pétersbourg d'importantes missions, à la fois scientifiques et industrielles, il fit, par les ordres et aux frais du gouvernement russe, plu-

sieurs voyages d'exploration dans le district d'Ekatérinoslaff, dans la Bessarabie et le pays des Cosaques. Ce fut dans un de ces voyages qu'il trouva, sur les bords du Dnieper, auprès des cataractes de ce fleuve, des filons d'une mine de fer dont la découverte lui valut, en 1839, la croix de Saint-Wladimir, la protection et l'amitié du comte de Woronzow, et une assistance toute spéciale des principales autorités russes. Tous ses moments furent consacrés pendant cette dernière année, et en 1840, aux préparatifs de son voyage à la mer Caspienne, pour lequel nous dirons plus tard que la Société de géographie lui décerna son grand prix.

Dans l'exploration qu'il avait entreprise, Hommaire de Hell ne se borna pas à ce qui semblait être plus spécialement le but de son voyage (l'étude de la constitution du pays), mais il dirigea en même temps ses observations sur les diverses races nomades ou fixes ; sur leur physionomie, les caractères ethnographiques qui les distinguent, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs usages, leur histoire; s'occupant également de la statistique, de l'état de l'instruction, des progrès de l'industrie et du commerce.

Ses recherches sur les niveaux respectifs des mers Caspienne et d'Azow lui firent reconnaître une différence beaucoup moindre que celle résultant de l'observation faite par Parrot en 1812, et même de la mesure par des distances zénithales, due aux travaux des académiciens de Saint-Pétersbourg en 1839. Le désir de résoudre la question célèbre de la dépression de la mer Caspienne le décida à faire à ce sujet un grand nombre d'observations. Les données qu'il obtint le portèrent à penser que l'abaissement relatif des eaux de cette mer devait être attribué à la diminution de celles que lui versent le Volga, l'Oural et l'Emba, par suite du déboisement des rives de la première de ces rivières et de leur changement de cours.

En 1841, Hommaire de Hell quitta la Russie pour aller remplir en Moldavie un engagement contracté le 10 septembre avec le prince régnant, et devant durer deux ans : sa mission consistait dans la surveillance et la direction de tout ce qui était relatif à l'exploitation des mines et aux voies de communication ; mais, atteint par les fièvres pernicieuses du Danube, l'état de sa santé le força de s'éloigner de la principauté avant l'expiration de son engagement, et de rentrer dans sa patrie pour y respirer l'air natal.

Afin de mettre en ordre les matériaux de son voyage, dont il se proposait de publier la relation, Hommaire de Hell se rendit à Paris vers la fin de 1842. Tout en conduisant ce travail, il crut devoir soumettre à l'Académie des sciences quelques uns des résultats qu'il avait obtenus, dans un mémoire : *Sur la différence de niveau entre la mer Caspienne et la mer d'Azow*, qui fut inséré dans les *Comptes rendus des séances*. Ce même mémoire fut également lu (20 mars 1843) à la Société de géologie dont Hommaire de Hell était membre (1), et imprimé dans son *Bulletin*. Le premier volume de la relation de son voyage, publié sous ce titre : *Les steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale*, venait de paraître, lorsque la Société de géographie, dont il avait été admis précédemment à faire partie (2), et à laquelle il avait soumis plusieurs mémoires (3) et ses manuscrits, lui accorda son prix annuel, le 26 avril 1844, sur le rapport d'une commission dont M. Jomard était le rapporteur. Le jeune voyageur avait, en effet, convenablement rempli le programme qu'il s'était tracé. S'il n'a point résolu d'une manière complétement ir-

(1) Il avait été élu le 6 févreir précédent.

(2) Le 3 novembre 1843.

(3) *Résumé d'un voyage à la mer Caspienne*, et *Notice sur la carte de la Russie méridionale*, faisant partie de la relation du voyage (février 1844).

récusable la question si controversée, et qui a pendant tant de siècles préoccupé les savants, de savoir si la communication entre le Pont-Euxin et la mer Méditerranée a ou n'a pas anciennement existé ; s'il n'a point mathématiquement ou physiquement démontré l'existence de la jonction de la mer Noire avec la mer Caspienne, en faisant connaître les relations qui existent entre la séparation actuelle de ces mers et la rupture si souvent contestée du Bosphore de Constantinople, il a du moins jeté un grand jour sur ces difficiles et si importantes questions. Son exploration approfondie des steppes stériles du Manitch et de la Kouma, sol salé couvert de plantes marines et offrant à chaque pas des débris d'êtres organisés qui n'ont pu vivre que dans une mer, lui a fait considérer la tradition populaire, admettant que la mer Noire a eu autrefois un niveau plus élevé, comme pouvant être soutenue avec quelque fondement. Il en concluait qu'il était permis de croire que cette mer, réunie à la mer Caspienne, et probablement aussi au lac Aral, avait recouvert les immenses steppes qui s'étendent au nord du Caucase et des montagnes de la Tauride, ainsi que les régions septentrionales et orientales de la mer Caspienne.

Les deux premiers volumes de la relation (qui en compte trois), dus en partie à la plume élégante et facile de sa spirituelle compagne, à laquelle de Hell attribue tout ce qui porte un caractère pittoresque dans les récits, sont plus spécialement consacrés à la description des lieux qu'ils ont parcourus, aux événements qui leur sont survenus, aux impressions qu'ils ont éprouvées, aux mœurs, aux coutumes et aux usages des peuples qu'ils ont visités. On y rencontre cependant aussi d'excellentes notices sur la constitution et l'administration de ces contrées, sur leur histoire, leur industrie, leur commerce, etc. Le troisième volume comprend toute la partie scientifique : topographie et con-

figuration des plaines de la Russie méridionale, climatologie, mouvement général de la végétation, géographie physique et historique de la mer Noire et de la mer Caspienne, ainsi que des recherches historiques et hydrographiques sur les principaux fleuves qui alimentent la première de ces mers. Il est terminé par un coup d'œil sur l'histoire de la cartographie du bassin de la mer Noire et de celui de la mer Caspienne, et par des recherches, tant sur la différence du niveau entre cette dernière mer et l'Océan, que sur l'origine des salines et la constitution des amas d'eau salée appelés *limanes*. L'ouvrage est accompagné, en outre, de vingt-cinq planches pittoresques, d'une belle carte basée sur les observations astronomiques les plus récentes, sur les travaux hydrographiques de la marine russe, sur les itinéraires, ainsi que sur les propres observations de l'auteur, et dans laquelle il a rectifié et complété le tracé des monts Carpathes, figurés jusqu'ici sur les cartes un peu arbitrairement.

Des circonstances indépendantes de sa volonté obligèrent Hommaire de Hell à limiter le dernier volume de sa publication aux considérations physiques, historiques et géographiques : il réservait ses études purement géologiques pour un autre travail complétement distinct qu'il se proposait de publier après son retour d'un second voyage à la veille d'être entrepris sur les côtes méridionales de la mer Noire et de la mer Caspienne. Pendant ce voyage, il devait recueillir de nouveaux faits, compléter ses observations premières, et réunir tous les éléments nécessaires à la solution des grandes questions scientifiques que nous avons indiquées, et qu'il n'a pu qu'effleurer. Néanmoins les fossiles recueillis dans les terrains tertiaires de la Bessarabie et des bords du Dnieper, dans les formations crétacée et jurassique de la Crimée, ont été décrits par M. Alcide d'Orbigny, son collègue aux Sociétés de géographie et de géologie, à la

fin de ce troisième volume, et figurés dans six planches de l'atlas scientifique qui l'accompagne. Quoiqu'il n'ait donné, à proprement parler, aucune description géologique, Hommaire de Hell a cependant fourni le résumé de ses observations à ce sujet, dans sa *Carte géologique et statistique*, publiée en 1844, c'est-à-dire un an avant celle de MM. Murchison, de Verneuil et de Keyserling, mais après celles de MM. Leplay et Dubois, cartes auxquelles il peut avoir fait des emprunts. Ce qu'on trouve de plus remarquable dans celle d'Hommaire de Hell, moins détaillée d'ailleurs que les précédentes, ce sont quelques limites dans le steppe au nord du Caucase, etc. La planche Ire est intéressante par des coupes géologiques qui paraissent bien tracées : la première est faite à travers les Carpathes et le plateau tertiaire de la Bukowine ; une autre suivant le cours du Dniester et où les figures 2 et 3 représentent des détails locaux de superposition et de stratification. Hommaire de Hell, après avoir étudié avec beaucoup de soin dans son premier voyage les pays où se trouvent les lacs salés entourant la mer Caspienne, y est retourné depuis et a décrit ces lacs (tous circulaires ou elliptiques) rarement de plus de 3000 à 4000 mètres de tour. Quoique leur exploitation, qui a lieu dans le gouvernement d'Astrakan et se fait après les pluies du printemps et celles de l'été, produise une quantité immense de sel, celui-ci ne paraît nullement diminué. Pour faire connaître la quantité de minéral que peuvent contenir ces lacs, que différentes circonstances font considérer à Hommaire de Hell comme des témoins de l'ancienne extension de la mer Caspienne, il prend pour exemple le lac Damminskoï, situé dans le gouvernement d'Astrakan. Après avoir calculé sa surface, sa capacité, la quantité d'eau salée qui s'y trouve, et la portion de sel dissoute dans cette eau, en admettant pour base la proportion de 5 pour 100 de matières salines,

il établit que ces eaux devaient contenir 31 milliards 400 millions de kilogrammes de sel, qui pourraient suffire à une exploitation de 1800 ans, comme celle d'aujourd'hui.

Les mêmes phénomènes qu'il avait observés sur les côtes septentrionales de la mer Noire, il les a reconnus sur le littoral de la Bulgarie, de la Romélie et de l'Anatolie. Partout il a trouvé des traces d'une plus grande élévation de niveau des eaux de la mer Noire, traces qui se composent de dépôts modernes, tous à peu près à la même hauteur (25 à 30 mètres), et renfermant des coquilles vivant encore sur la côte; aussi le savant voyageur en conclut-il l'ancienne fermeture du Bosphore, puis sa rupture, de préférence à un soulèvement complet et régulier de tout le périmètre du Pont-Euxin et de la mer d'Azow.

Le 26 février 1845, le gouvernement français, voulant reconnaître les services qu'Hommaire de Hell avait rendus aux sciences, le nomma chevalier de la Légion d'honneur, et, au mois de septembre suivant, le comte de Salvandy, ministre de l'instruction publique, protecteur judicieux de tout ce qui lui paraissait utile et honorable pour la France, lui confia une mission importante. Elle avait pour objet un voyage de recherches scientifiques, géographiques et historiques sur les bords de la mer Noire et de la mer Caspienne, et dans l'intérieur des pays qui avoisinent ces deux mers. Le ministre de l'agriculture et du commerce, celui des affaires étrangères, ainsi que l'assemblée des professeurs-administrateurs du Muséum d'histoire naturelle, patronnèrent également le voyageur, qui obtint des ministres de la marine et des travaux publics les divers instruments nécessaires à ses observations.

Près d'un an s'écoula avant qu'Hommaire de Hell se mît en route. Ce long intervalle de temps fut employé à consulter les savants qui habitent la capitale de la France, à

étudier les nouvelles méthodes introduites dans les sciences, à se familiariser avec le maniement des instruments qu'on lui avait confiés et avec les calculs astronomiques. Il se décida enfin à quitter Paris au mois de février 1846, muni de lettres de recommandation pour tous les agents français des pays qu'il devait visiter. Guidé par une modestie, peut-être excessive, mais prudente dans tous les cas, il s'arrêta jusqu'au 18 mai à Toulon, afin d'y compléter, pour ainsi dire, son instruction pratique. Accompagné de sa femme et de M. Jules Laurens, jeune peintre distingué attaché à sa mission, il se rendit ensuite en Italie par Nice, Florence et Rome, s'arrêtant dans chacune de ces villes pour y faire des recherches bibliographiques sur les questions qu'il se proposait de résoudre. Partout on l'accueillit avec autant de bienveillance que de distinction; toutes les bibliothèques et toutes les archives lui furent ouvertes; plusieurs académies italiennes crurent s'honorer en l'admettant au nombre de leurs membres correspondants; et le roi Charles-Albert, auquel il avait fait hommage de son ouvrage sur les steppes de la mer Caspienne, lui donna la grande médaille d'or, tout récemment frappée pour les savants étrangers. Par un effet du hasard, Hommaire de Hell reçut le premier exemplaire de cette médaille.

Il se trouvait à Constantinople au milieu du mois de juillet. Pour acquérir une connaissance complète du périple de la mer Noire, dont il n'avait exploré que les rivages septentrionaux dans son premier voyage, Hommaire de Hell prit cette fois la résolution d'étudier les bords opposés du bassin. Monté sur une petite barque, il part de Térapia à la fin du mois d'août, côtoie le rivage jusqu'à Varna, se rend de là à Jassy par terre, et retourne, sur un bateau à vapeur, de Galatz à Constantinople, où il arrive le 11 novembre 1846, chargé déjà d'un butin aussi riche que varié; car si,

dans chacune de ses excursions, le laborieux voyageur a toujours en vue un but plus spécial, il n'oublie jamais qu'il est le délégué de plusieurs départements ministériels, et que son premier devoir est de traiter les diverses questions qu'ils l'ont chargé d'examiner; aussi rien de ce qui peut les intéresser ne cesse de fixer son attention : c'est ce que prouvent de la manière la plus incontestable le nombre et la variété des précieux manuscrits qu'il a laissés et la correspondance qu'il a entretenue avec chacun de ces départements.

Le nivellement du Bosphore et la détermination, par une série d'expériences, de la force et de la direction des courants régnant dans ce canal, objet d'une partie de ses études en Turquie, furent l'une de ses occupations les plus sérieuses pendant la durée de son long séjour à Constantinople. Il s'empressa, aussitôt arrivé à Tauris (25 novembre 1847), d'en adresser les résultats à M. Élie de Beaumont, dans un mémoire immédiatement communiqué par cet illustre savant à l'Académie des sciences, et qui a été inséré dans ses *Comptes rendus* (1). On y voit que les conclusions de notre observateur sur la constance des courants sont entièrement négatives, la force et la direction des vents exerçant sur eux, suivant lui, une très grande influence.

Plus de huit mois avant d'écrire ce mémoire, Hommaire de Hell était tombé malade à Constantinople, atteint de fièvre et d'une affection de poitrine dont l'intensité inquiéta ses amis. La présence et les soins affectueux de l'être qu'il chérissait le plus au monde, et qui ne l'avait pas quitté depuis son départ de Toulon, amenèrent, vers le printemps, une amélioration notable. Les médecins, ne pensant pas

(1) *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, 1848, t. XXVI, p. 143.

néanmoins qu'il pût supporter de longtemps les fatigues d'un grand voyage, conseillèrent un changement d'air. Mais l'ardent voyageur ne put se résigner à complétement adopter leur avis; et espérant rétablir sa santé en utilisant les loisirs de sa convalescence, il fit sur les rivages de l'Asie Mineure des excursions géologiques poussées jusqu'à Brousse, l'ancienne *Prusias ad Olympum*. Le fameux projet de canalisation entre le golfe de Nicomédie (*Ismiddes*) et la mer Noire, qui avait déjà tenté les rois de Bithynie, et dont on avait continué de se préoccuper jusqu'à la fin du siècle dernier, lui parut un sujet d'étude du plus haut intérêt. L'importance de ce canal, destiné à relier les deux mers par le lac de Sabandja, en suivant la vallée du Saridéré jusqu'à sa jonction avec la rivière de Sankaria, débouchant dans la mer Noire, lui sembla tellement incontestable, qu'il exécuta immédiatement des nivellements, établissant à une altitude d'environ 47 mètres le point culminant de la plaine, qui s'étend entre le golfe et le lac. Les conclusions puisées dans la détermination de ce fait lui démontrèrent qu'il fallait de toute nécessité admettre la fermeture ancienne du Bosphore et sa rupture à une époque rapprochée. Un rapport qu'Hommaire de Hell adressa au grand vizir sur la même question, traitée au point de vue industriel, et qui fut inséré dans le *Courrier de Constantinople* du 29 mai 1847, constate la continuation de relations intimes entre le voyageur français et le gouvernement turc; et une tabatière d'or enrichie de diamants, que le sultan lui fit remettre, témoigne de la haute appréciation faite par ce prince, de ses talents et de l'utilité de ses services. Vers la même époque, Hommaire de Hell, à peu près rétabli, fit ses préparatifs de départ pour la Perse. Prévoyant, sans les craindre pour lui-même, les fatigues excessives qu'un long voyage dans cette contrée devait entraîner, il s'opposa formellement cette fois

à ce que sa femme l'accompagnât : elle quitta Constantinople le 24 juin, retournant en France par Trieste. Quant à lui, il n'eut qu'à prendre, dès le 28, une caïque de pêcheur, pour passer en Asie, et, longeant la mer Noire, il arriva le 13 juillet à Héraclée. Une nouvelle embarcation le conduit à Sinope, Samsoun, et sur divers autres points de la côte, qui lui fournissent de nombreux renseignements sur le commerce et l'industrie du pays. Il y fait des observations d'un haut intérêt pour la science, et trouve l'occasion d'y esquisser plusieurs monuments et de mouler un assez grand nombre d'inscriptions, surtout à Uskoup, la *Prusias* ou *Prusa ad Hypium* des anciens géographes. Le 24 août, il atteint Trébizonde, mais n'y reste que jusqu'au 13 septembre, chassé par le choléra qui, éclatant violemment dans cette ville, le force d'aller chercher un refuge dans les montagnes qu'il avait à traverser. Le 15 septembre, il visite les mines d'argent de Gumuch-Khané, et commence à se rapprocher de l'Euphrate, dont la branche principale lui paraît mal établie sur les cartes. Il navigue sur ce fleuve à l'aide d'un radeau d'une forme singulière, se composant de quelques outres de peau d'agneau placées les unes à côté des autres, reliées ensemble au moyen d'un fragile réseau de branchages, et dont l'étroite surface, destinée à recevoir les voyageurs et leurs bagages, est couverte d'autres branchages et quelquefois de planches. C'est monté sur cette frêle et dangereuse embarcation, tournoyant sur elle-même, et bondissant follement dans le courant et le clapotage des cataractes, que notre courageux voyageur parvient aux mines de cuivre de Kéban-Maden, dont il signale la mauvaise direction. Le 7 octobre, il se trouve à Diarbekir, bâtie près de la rive droite du Tigre, sur un plateau de roche volcanique. Les remparts les plus beaux qui existent peut-être, et de nombreux édifices appartenant à l'époque arabe,

donnent à cette ville une véritable importance artistique. A Bitlis, il recueille des renseignements sur l'origine, l'idiome et les mœurs des tribus à demi sauvages qui habitent le haut Kurdistan; il aperçoit bientôt le lac de Van, traverse la ville du même nom, et entre le 3 novembre dans le royaume de Perse, constamment poursuivi, depuis son départ de Trébizonde, par le choléra, qui sévissait largement dans tous les pays parcourus par notre voyageur. A peine a-t-il atteint la ville de Tauris, le 11 novembre, qu'il éprouve de nouveau de fréquents accès de fièvre intermittente et un malaise profond. Il emploie encore les moindres intervalles de répit à faire des observations barométriques et psychrométriques sur l'état du pays, aux divers points de vue de sa constitution, à prendre des notes, et à rédiger enfin des mémoires sur tous les sujets qui fixent son attention. Se sentant un peu mieux, le 11 janvier 1848 (1) il se remet en route, et, malgré le froid et l'épaisseur de la neige dont le sol était couvert, il se dirige sur Téhéran avec M. Jules Laurens, son compagnon de voyage et son collaborateur, qui lui-même souffrait de fièvres depuis le passage du Thermodon. Déjà, peu d'instants avant d'arriver à Turkmantchaï, où il occupe la chambre dans laquelle avait été signé, en 1828, le célèbre traité de ce nom entre Abbas-Myrza et le général Paskewitch, de nouveaux frissons s'étaient fait sentir. Pendant la route, l'épiderme de sa figure avait été gelé, et une cruelle ophthalmie, causée par l'éclat continu de la neige, l'avait rendu pendant plusieurs jours tout à fait incapable de diriger son cheval, qu'un domestique menait par la bride. On lui avait cependant fait espérer qu'après avoir franchi la chaîne du

(1) L'hiver de cette année fut l'un des plus rigoureux dont on ait mémoire en Perse.

Kaflankou, située à deux ou trois heures de Mianèh, petite ville arrosée par la rivière du même nom, et trop célèbre par ses terribles punaises et par la mort du voyageur français Thévenot, il trouverait une température plus supportable dans les plaines de Zinguian, de Sultanieh, de Casbin et de Téhéran. Mais le froid, loin de diminuer, semblait au contraire devenir de plus en plus intense à mesure qu'on avançait. Depuis Tauris, la neige n'avait pas cessé de couvrir complétement les montagnes et les plaines, interceptant pendant des semaines, même le service des courriers, et souvent le thermomètre descendait à 10, 15 et jusqu'à 24 degrés au-dessous de zéro.

Le 9 février, Hommaire de Hell atteignit la ville de Téhéran, qu'il s'était plu à considérer comme une terre promise, mais dont l'aspect misérable, les échoppes dégoûtantes, les constructions de terre, les rues sales et encombrées de neige, détruisirent ses illusions en lui donnant une triste opinion de cette nouvelle capitale de la Perse. Le séjour de plusieurs mois que l'état toujours vacillant de sa santé le força d'y faire, et qui fut néanmoins fort utilement employé, modifia peu ses premières impressions. Il venait d'assister le 20 mars à la fête nationale du Nourouz (ou Nevrouz), commencement de l'année persane, qui, d'après la tradition guèbre, est célébré le jour du passage du soleil dans le signe du Bélier, et de recevoir du souverain de la Perse, comme témoignage de considération, le cadeau d'un fort beau châle de Cachemire, lorsqu'il se détermina à aller explorer le cours de la rivière de Chahroud, qui coule au nord-ouest de Téhéran, et dont on se proposait d'amener les eaux dans cette capitale. Le 29 mars, Hommaire de Hell se mit en route, accompagné du général français Semino, homme fort instruit, habitant depuis vingt-trois ans la Perse, qu'il a explorée dans tous les sens, et du colonel piémontais Colom-

bari, tous deux attachés au service du chah. Après avoir traversé sur un pont, commodité devenant de plus en plus rare en Perse, la rivière qui passe à Kéretch, ils s'engagèrent dans des chaînes de montagnes courant parallèlement de l'ouest à l'est, et où Hommaire de Hell eut à s'occuper du percement destiné à faire déverser les eaux du Chahroud dans la plaine de Saloueh-Boulak; puis, suivant à mi-côte les hauteurs qui bordent cette rivière, il étudia la ligne du canal à construire, et détermina enfin le point où il serait nécessaire d'élever des digues. De retour à Téhéran le 7 avril, il s'empressa de faire traduire en persan, et de remettre au premier ministre du chah les notes de son projet, qui furent accueillies avec de vifs remercîments et toutes sortes d'éloges.

Le froid excessif, retrouvé par Hommaire de Hell dans les montagnes qu'il venait de parcourir pendant cette courte expédition, avait singulièrement augmenté son indisposition; la fièvre ne le quittoit presque pas. Malgré cet état maladif, l'impatient voyageur, depuis longtemps résolu à explorer le Mazandéran, ne voulut pas attendre un parfait rétablissement pour mettre cette tâche à exécution, et partit le 17 mai.

En quittant Téhéran, il franchit d'abord une vaste plaine de gravier et de cailloux roulés, qui s'élève par une pente douce; puis, tournant le pic de Démavend, dont le territoire n'est point infesté de tigres et de panthères, ainsi que l'ont prétendu quelques voyageurs, il descend le cours du Lar. Le 25 mai, apparaît enfin le littoral de la mer Caspienne, cette mer restée presque inconnue aux Européens jusqu'au XIV[e] siècle, que les habitants du Mazandéran n'appellent que *la mer* ou *la grande mer*, et dans laquelle le Lar verse ses eaux. On dresse une tente à peu de distance du rivage, sous un magnifique figuier, et notre savant s'occupe immé-

diatement à faire des observations, qui s'accordent parfaitement avec les premières opinions émises par lui dans les steppes de la mer Caspienne. A partir de Férékinar, petit port de cabotage situé sur la rive gauche du Lar, il suit les côtes de la mer, en passant par Balfrouche, où l'on admire dans l'île de son petit lac les vestiges d'un ravissant palais, et visite successivement Achrev, dont les jardins et les sources d'eau vive, si abondante et si limpide, faisaient les délices de Chah-Abbas, ce Louis XIV de la Perse; Fabrabad, aujourd'hui disparu comme cité, mais où gisent les innombrables ruines des plus somptueux palais; Astérabad, l'une des quatre villes saintes qui n'ont point voulu maudire la mémoire d'Aly, située non loin de la baie du même nom, à l'entrée de laquelle les Russes ont établi la station navale de Chouradèh, à l'effet de réprimer les incursions des Turcomans dans les ports de la côte. Forcé de s'arrêter plusieurs jours dans cette dernière ville, il la quitte le 13 juin pour retourner à Téhéran par la route du Khorassan, en suivant d'abord une vallée très accidentée qui le conduit, à travers de riches prairies et de belles forêts, aux pâturages kurdes de Tchéhennémé, entourés de hautes montagnes, et placés eux-mêmes à une assez grande élévation. Après être descendu dans la vallée de Nékha, et avoir dépassé Radkan et Touwa, il visite, au débouché de l'Astérabad, la fontaine de Tchesmé-Ali, considérée comme un lieu saint, et la plus remarquable qu'Hommaire de Hell connaisse pour l'abondance de ses eaux, qui ne peuvent être comparées dignement qu'à celles de Vaucluse. De Semnan, l'ancienne *Hécatompylos*, dit-on, qu'il traverse le 29 juin, et où s'élève une élégante (1) mosquée construite

(1) Qualification qui est toujours, du reste, un pur pléonasme, appliquée à toute œuvre de cet art persan, dont l'*élégance*, nous dirions presque

par Feth-Ali-Chah, tout à fait intacte et tellement bien entretenue, qu'on la dirait achevée de la veille, chose rare en Perse, où la plupart des monuments publics sont complétement abandonnés aussitôt la mort de leurs fondateurs, la route file dans la plaine entre la chaîne principale de l'Elbourz, à droite, et le grand désert salé à gauche, où se silhouettent à peine quelques chaînons de collines. Près de Laskiert, il est frappé par la vue d'immenses constructions en ruines, que les habitants de la contrée prétendent avoir été bâties par les *Dives* (1), et qui offrent une incroyable confusion de voûtes, de coupoles, d'escaliers, de précipices. Hommaire de Hell y constate que toutes les constructions de ce genre rencontrées en Perse présentent partout, importante solution d'un des points archéologiques les plus discutés, l'emploi de l'ogive pure primitive.

Un peu moins de deux heures après avoir quitté le village de Kichlak (4 juillet), le voyageur se trouve à l'entrée d'une gorge étroite bordée de hautes escarpes de roches gypseuses, d'où s'échappe un ruisseau salé dont les eaux stériles déposent de blanches efflorescences sur ses rives. A droite et à gauche du défilé, s'étendent des montagnes arides, bouleversées de toutes manières, dignes remparts d'une plaine nue, gercée et comme maudite. Hommaire de Hell, se fondant sur le témoignage d'Arrien, et sur la situation et la configuration des lieux, suppose que ce sont les célèbres *Portes Caspiennes* (2), appelées aujourd'hui par les habitants *Sardar-Rha*, ou la *Route du général*, en réminiscence peut-

une certaine aristocratie de forme, constitue l'élément original et le plus éclatant caractère.

(1) Génies malfaisants, portant aussi chez les Persans le nom de *Ner* (mâles).

(2) Faussement établies alors aux environs de Firouskou, c'est-à-dire quelques lieues au-dessus vers le nord, sur l'itinéraire de Burns.

être d'Alexandre le Grand, qui la suivit dans sa poursuite de Darius. Il met quarante-cinq minutes à les passer, et en donne une description étendue. M. Jules Laurens les a représentées dans un dessin qui doit être exact, puisqu'il a été fait d'après nature par un artiste plein de talent (1). Au sortir du défilé, le terrain devient moins abrupt, et se termine en pente douce presque jusqu'à Téhéran, où Hommaire de Hell rentre le 7 juillet, après une journée d'études sur la mosquée de Véraminn, unique en Perse pour la richesse et le beau style de son ornementation. A peine de retour, il songe déjà à se remettre en route, malgré les fatigues et les dangers d'une campagne pendant laquelle il ne pouvait faire un pas sans l'escorte d'une cinquantaine d'hommes armés de fusils à mèches constamment allumées, tellement est grande la crainte qu'inspirent les sauvages Turcomans, qui enlèvent souvent, en plein midi, les habitants du Mazandéran. Il resta cependant près d'un mois dans cette capitale, ou plutôt dans les montagnes voisines, où campe l'été toute la population de Téhéran, pour mettre en ordre les observations et les matériaux recueillis pendant sa dernière excursion, la plus importante de son programme de voyage, et réunir les préparatifs de ses nouvelles courses. Il reçut alors du nouveau gouvernement de la France des encouragements et l'autorisation funeste de prolonger le terme de son voyage au delà de celui qui avait été fixé dans l'origine.

Le 2 août, tout étant prêt, malgré un commencement de dyssenterie et les conseils de ses amis qui l'engageaient à retourner en France, Hommaire de Hell partit de Téhéran avec M. Jules Laurens et sa suite : « Je suis tellement souf» frant, » écrivait-il pourtant, à la même date, dans la par-

(1) M. Jules Laurens a préparé, pour le *Bulletin de la Société de géographie*, une réduction que j'accompagnerai d'une courte description extraite en majeure partie des manuscrits d'Hommaire de Hell.

faite connaissance de son état, « que je puis à peine me » tenir sur mon cheval. Jamais course ne m'a paru aussi » longue. En route, je croyais ne pouvoir jamais arriver à » Chah-Abdoul-Asin, qui ne se trouve cependant qu'à un » farsang (5 kilomètres environ) de Téhéran. » Néanmoins, non seulement il continue son voyage, mais, quoique la chaleur fût accablante (45 degrés à l'ombre), il fait des observations météorologiques, interroge les habitants, et prend des notes. Bientôt (4 août) revient un nouvel accès de fièvre; ses forces l'abandonnent; on est obligé de le descendre de cheval, et, couché à l'ombre d'une saillie de rocher, il reste incapable de faire le moindre mouvement. Après un peu de repos, la route est reprise; il traverse plusieurs cours d'eau et franchit des chaînes de montagnes assez insignifiantes : Koum, Sensen, Cachan, reçoivent successivement la visite du voyageur (1), que mille souffrances n'empêchent pas d'y écrire une description pittoresque et de songer à en faire prendre une vue. « Cette ville, » dit-il en parlant de la dernière, « qui semble avoir joui autrefois d'une grande » prospérité, est aujourd'hui bien déchue. Les coupoles des » bazars qui serpentent à perte de vue au milieu du massif » des constructions, celles des nombreuses mosquées, les » toits coniques des *Imans-Zadeh* (2), un chaos de maisons » aux teintes uniformes, des ruines de caravansérais, de » murailles et de tours à moitié démolies, et çà et là quelques » arbres se détachant sur le ton jaune des constructions;

(1) Épuisé de fatigues et mourant de soif, il lui fut refusé par les habitants de Koum, la ville *sainte*, et en pleine place publique, la charité de quelques gouttes d'eau. L'un d'eux, plus humain quoique non moins religieux, trouva le moyen de satisfaire à la fraternité samaritaine sans contrevenir au fanatisme schiite, en brisant immédiatement l'*impur* récipient où il s'était décidé à offrir enfin les quelques gouttes d'eau aux lèvres d'un chrétien.

(2) Édifices formant la sépulture de *fils d'imans* réputés saints.

» tout cela bordé au sud par une haute chaîne de montagnes, » et entouré partout ailleurs de plaines désertes, présente » un ensemble aussi grandiose qu'original. »

Après avoir dépassé Cachan, il monte le col de Khorout, le seul qui existe entre Téhéran et Ispahan, et s'arrête au village du même nom, qui en occupe le sommet. Au milieu de la contrée si aride, si déserte et si complétement dénuée de ressources, qui sépare les deux capitales, les environs de Khorout, où un tremblement de terre signale son arrivée, paraissent une véritable oasis, couverts qu'ils sont d'une riche végétation et d'arbres de toute espèce, et arrosés par une multitude de sources et de petits ruisseaux d'une eau rapide et cristalline. A partir d'un autre petit village, appelé Soou (frais, froid), qu'il visite en sortant de Khorout, ce ne sont plus que d'immenses plaines de gravier et quelques collines de détritus jusqu'à Ispahan, où il arrive le 16 août, pouvant à peine se tenir. Déjà depuis plus d'un mois, et quoiqu'il ne voulût jamais envisager d'une manière grave les symptômes alarmants qui s'étaient manifestés à Trébizonde, à Tauris et à Téhéran, Hommaire de Hell n'en notait pas moins chaque jour sur son journal, avec une triste exactitude, les progrès de la maladie dont il ne devait plus tarder à être la victime.

Le 17 août, c'est-à-dire le lendemain de son arrivée à Ispahan, ce journal portait : « Atteinte de coliques, mauvaise » nuit. » Il ajoutait le 18 : « Je suis extrêmement souffrant » toute la journée. — Des coliques atroces ne me laissent » pas un instant de repos. Une espèce de dyssenterie achève » de m'enlever toutes mes forces. » Le 21 : « La fièvre se » prolonge pendant plus de trois heures, et est suivie d'une » prostration complète. Une maladie après l'autre, com- » ment cela finira t-il? » Et le mercredi 23 : « Aussitôt après » midi, violent accès de fièvre, suivi d'une incroyable fai-

» blesse. On est obligé de me porter à bras. Je ne puis faire » aucun mouvement. » La date, *jeudi*, 24 *août*, était placée au-dessous de ces lignes, et devait précéder le détail des travaux qu'il préparait pour ce jour-là ; mais il n'eut pas la force d'écrire un mot de plus : ce furent les derniers caractères qu'il traça. Jusqu'au 28, il y eut un état d'intermittence. Le soir de ce dernier jour, à la suite d'une douce causerie, il se plaignit d'un indicible malaise ; après avoir goûté d'un bouillon, il se coucha pour ne plus se relever, et s'éteignit enfin dans la matinée du 29. Le lendemain, par les soins de M. Jules Laurens, qui n'avait pas cessé de veiller sur lui avec une tendresse presque filiale, un missionnaire catholique, le père Giovanni, fut appelé. Ce bon vieillard, résidant en Perse depuis plus de vingt ans, et que Sa Sainteté vient de nommer évêque, avait assisté Hommaire de Hell à ses derniers moments. Il célébra une messe funèbre en son honneur, et le corps de notre infortuné collègue fut déposé hors des murs de Djulfa, au sud-est de Ispahan, vêtu de blanc, avec une redingote bleue, la tête couverte d'une casquette entourée d'un galon doré. A sa boutonnière était attaché le ruban de chevalier de la Légion d'honneur, qui eût sans aucun doute été changé en l'étoile d'officier, si la mort n'avait pas interrompu si brusquement ses travaux ; une médaille de la Vierge était placée sous son plastron. Sa tombe ne put d'abord être couverte d'une pierre sépulcrale ; mais on s'occupe en ce moment d'en placer une qui, d'après le désir de madame Hommaire de Hell, portera cette simple inscription : HOMMAIRE DE HELL, VOYAGEUR FRANÇAIS, MORT A ISPAHAN, LE 29 AOUT 1848 (1).

Hommaire de Hell avait à peine trente-six ans lorsqu'il

(1) Le cimetière arménien de Djulfa, où les restes d'Hommaire de Hell ont été déposés, renferme également les dépouilles d'une trentaine d'Européens morts dans le pays depuis deux ou trois cents ans.

termina son utile et si laborieuse carrière, martyr des sciences auxquelles il avait voué, dès l'âge le plus tendre, tous les moments de son existence. C'est surtout pendant le cours de son dernier voyage qu'il a montré tout ce que peuvent une volonté ferme, un courage et une persévérance indomptables, un ardent désir d'obtenir une place honorable parmi les hommes dont la postérité conserve la mémoire.

Quoique sa santé eût reçu de rudes atteintes lorsqu'il n'avait pas encore dépassé Constantinople, et que les germes de la maladie à laquelle il devait succomber se fussent déjà développés au moment de son départ de Trébizonde, ce fut vainement que les médecins et ses amis le supplièrent d'interrompre le cours de ses explorations. Il avait sollicité et accepté une mission difficile qui, promettant d'heureux fruits pour l'industrie et le commerce de son pays, ainsi que pour les sciences, lui assurait la gloire, s'il la terminait avec succès; aucune considération ne put donc le déterminer à ne pas la remplir tout entière et à y apporter le moindre retard.

Malgré de violents accès de fièvre et de dyssenterie, ainsi que des douleurs aggravées encore par des froids et une chaleur extrêmes qu'il eut à supporter alternativement et sans transition, souvent aussi le manque d'aliments et même d'eau pour se désaltérer, il poursuivit sans relâche ses excursions dans différentes parties de la Perse, transcrivant au net, jusqu'aux derniers moments de sa vie, son itinéraire, ses notes géologiques et archéologiques, ses observations de météorologie et de latitude, des renseignements de toute nature, et les détails les plus minutieux de l'emploi de ses jours. La lucidité des idées, souvent leur finesse et leur profondeur, et la clarté comme la fermeté constantes de l'écriture, ne laisseraient pas deviner que la

main qui les traçait encore à la date du 24 août 1848 a été, le 29, glacée par la mort.

Les nombreux matériaux, résultats du dernier voyage d'Hommaire de Hell en Turquie et en Perse, sont entre les mains de sa veuve. Ils forment une mine précieuse dans laquelle le géographe, le géologue, l'archéologue, comme l'homme d'État et même l'homme du monde, puiseront de neuves et utiles informations.

Je n'ai fait qu'indiquer dans cette notice, d'une manière très sommaire, les principaux travaux géographiques et géologiques d'Hommaire de Hell; plus tard, les hommes plus compétents que moi, étudiant avec soin la relation de son voyage, ses itinéraires, ses observations scientifiques, tous ses manuscrits enfin et les croquis de cartes qu'il a laissés, en porteront un jugement motivé. Je puis dire déjà, en m'appuyant sur les renseignements que MM. le vicomte d'Archiac et Viquesnel, si connus par leurs travaux géologiques, ont bien voulu me communiquer, que les observations de cette nature, faites par notre collègue pendant son dernier voyage, ont produit des données importantes pour la connaissance des terrains *dévonien*, *crétacé*, *nummulitique tertiaire*, de cette partie de l'Asie occidentale; qu'il a en outre étudié un système composé de schistes talqueux, de schistes argileux passant aux phyllades et aux micaschistes, de calcaire grenu ou compacte, qui prend un grand développement dans la vallée supérieure de l'Euphrate, et qui renferme les mines argentifères de Kéban Maden; qu'il a pu suivre ce système dans les montagnes de la rive droite du Tigre, sur la route de Djezirèh à Diarbekir, dans la vallée du Bitlis et sur le bord septentrional du lac de Van; que l'âge de cet ensemble de roches à demi métamorphisées et sans fossiles reste encore incertain.

L'une des découvertes géologiques les plus importantes

d'Hommaire de Hell est l'existence du terrain dévonien, parfaitement caractérisé par ses fossiles dans le monticule qui porte la forteresse de Touwa, dans la chaîne de l'Elbourz, à l'est de Téhéran. Le versant sud de la montagne de Tchéhennémé et l'axe central de la chaîne se composent en grande partie de schistes argileux ardoisiers, de grès et de calcaires compactes ou argileux. Dans ces calcaires se présentent plusieurs fossiles qui n'avaient pas encore été trouvés en Asie; d'autres y avaient été recueillis par M. Abich et par M. de Tchibatcheff; mais la plupart, malgré la distance et la différence de latitudes, étaient déjà connus, dans les couches du même âge, en France, en Belgique et dans l'Eifel.

D'autres fossiles recueillis à Yénissar, près de Radkan, dans la vallée de Nékha, au nord de l'axe de l'Elbourz, au milieu de calcaires marneux grisâtres reposant en stratification discordante sur le terrain dévonien, prouvent incontestablement que ces calcaires sont du même âge que la craie de l'ouest de l'Europe.

Le terrain nummulitique, déjà bien reconnu dans l'Asie occidentale, a été aussi exploré avec succès par notre voyageur; et parmi les fossiles qu'il y a trouvés on peut constater des espèces qui caractérisent le mieux cet ensemble de couches en Europe et dans le nord de l'Afrique. Il a observé particulièrement ces dépôts, d'abord à l'ouest et à l'est du Bosphore, puis sur le littoral de la mer Noire jusqu'à Trébizonde; dans le Taurus, entre Kéban-Maden et Kharpout; au nord-ouest de Téhéran, dans la montagne de Khialanek; et à l'est, dans la chaîne de l'Elbourz.

Les dépôts tertiaires lacustres, avec des cyclades, des paludines et des anodontes, ont particulièrement fixé l'attention d'Hommaire de Hell sur la route de Gumuch-Hané à Sighian, le long de l'Euphrate; puis dans la vallée du

Tchak-Souiou et du Kourou-Tchaï. Les premières collines qui s'appuient contre le versant sud de la chaîne de l'Elbourz sont exclusivement composées de couches où le gypse domine. Les roches subordonnées sont des marnes argileuses et salifères, des grès verdâtres et conglomérats, qui ont été suivis sur une étendue de près de 50 lieues, et qui constituent le chaînon à travers lequel s'ouvre le passage dit des *Portes Caspiennes*. Ce groupe gypseux paraît prendre en outre un grand développement dans la chaîne dont le voyageur a suivi le pied sur la route de Téhéran à Ispahan.

Le terrain quaternaire observé par Hommaire de Hell comprend les alluvions qui couvrent de grandes surfaces, sur la route de Tauris à Téhéran, et sur celle de cette dernière ville à Ispahan. Enfin, les roches pyrogène ou d'origine ignée, telles que le granite, la siénite, la serpentine, le trachyte, le porphyre pyroxénique et le basalte, qui se sont présentées sur une foule de points de l'itinéraire que de Hell a parcouru, ont été signalées dans ses notes avec beaucoup de soin; les échantillons de sa collection forment un complément intéressant aux résultats de ses autres recherches (1).

Il est vivement à désirer que les matériaux apportés de Turquie et de Perse, et qu'on peut facilement coordonner, soient l'objet d'une prompte publication. Une carte de ce royaume sera aisément dressée au moyen des itinéraires et des travaux graphiques du général Semino, aujourd'hui l'un de nos correspondants étrangers, et des relevés que cet habile officier a mis en commun avec notre infortuné collègue.

Un choix de dessins et de vues, parmi plus d'un millier,

(1) Les détails purement géologiques que renferme cette notice n'ont point été lus dans la séance générale de la Société de géographie.

dus au crayon de M. Jules Laurens, qu'il serait superflu de louer encore, et dont le nom est devenu inséparable de celui d'Hommaire de Hell, serait le complément naturel des observations détaillées du voyageur, et achèverait de donner le plus haut intérêt à cette publication (1).

Les différents départements ministériels et établissements scientifiques, instigateurs et protecteurs de la mission du collègue que nous venons de perdre, ne voudront certainement pas laisser leur œuvre imparfaite. Nous devons donc espérer que le monde savant ne tardera pas à jouir du fruit de longues et laborieuses recherches qui ont coûté la vie à leur auteur.

Nous dirons, en terminant, qu'Hommaire de Hell laisse une veuve et trois fils, n'ayant d'autre fortune que le nom de leur père.

(1) Il serait bien à désirer cependant que tous ces beaux dessins fussent connus du monde savant et artistique.

VOYAGE

EN

TURQUIE ET EN PERSE

CHAPITRE PREMIER.

Départ de France; Hyères; le littoral. — Nice. — Le col de Tende; effet d'orage. — Coni; première impression italienne. — Turin; ses savants; ses musées de peinture et d'artillerie; bibliothèques : autographes de Napoléon et de Voltaire; la famille royale; Silvio Pellico; le théâtre Carignan. — Alexandrie. — Les Apennins; aspect de la population. — Gênes; les Génoises. — Modène. — Lucques. — Pise; ses dromadaires. — Arrivée à Florence.

En partant (1) de Toulon le 18 mai avec ma femme et M. Jules Laurens, qui va s'embarquer seul à Marseille, pour se diriger sur Rome, où il doit nous retrouver, nous faisons une visite d'adieu à M. Alphonse Denis, possesseur d'une délicieuse habitation bien connue de tous les étrangers qui passent leur hiver à Hyères. Son jardin jouit d'une véritable célébrité par la richesse et la variété de ses productions empruntées aux contrées les plus méridionales. Je ne citerai ni ses bois

(1) Tout ce qui est descriptions et récits est emprunté au journal de ma femme, qui continuera, comme par le passé, d'être mon collaborateur, jusqu'au moment de notre séparation.

d'orangers, ni ses allées d'aloès, ni ses cactus à proportions colossales, qui croissent là comme à Naples et à Smyrne; mais comment ne pas s'étonner de voir la végétation des Antilles se développer en toute liberté, et prouver par sa vigueur qu'elle s'acommode à merveille du climat d'Hyères? Le thé vert et le thé noir, le néflier du Japon, le caroubier, le palmier, le magnolia, et mille autres espèces plus rares encore, s'épanouissent à ce doux soleil avec un luxe de formes, de couleurs et de parfums vraiment étourdissant.

Au reste, toute cette contrée semble être une réminiscenee de l'Asie Mineure. Même aspect des montagnes, mêmes contours, mêmes lignes onduleuses, même ciel et mêmes côtes capricieusement découpées.

Rien ne rappelle mieux les villes de l'Archipel que cette petite ville d'Hyères, pittoresquement située sur les gradins d'une montagne dont le sommet est couronné des plus belles ruines de vieux château que puisse désirer l'artiste. De ce point le regard embrasse un admirable panorama qui présente, vers la côte, une ressemblance étonnante avec l'entrée de la mer Noire, au sortir du Bosphore. Du côté de terre, on ne voit que champs d'orangers et de citronniers; groupes de palmiers et de pins silvestres; rideaux de cyprès enveloppant de blanches villas, et pour que l'illusion soit complète, la mer, la belle Méditerranée, baigne de ses flots cette terre aimée du soleil.

Les innombrables villas, éparses dans les champs d'orangers, sont d'une architecture fort simple. Mais qu'a-t-on besoin de palais là où la nature est si magnifique? Tout ce qu'on peut demander à ces petites retraites habitées par la souffrance, c'est de l'air, du jour, de l'espace pour voir et pour respirer. Aussi sont-elles presque toutes pourvues de balcons et de galeries qui permettent aux malades de vivre presque continuellement en plein air.

Un trait particulier au pays, c'est qu'il n'existe aucune trace de clôture qui rappelle l'idée de la propriété. Rien n'y rétrécit la pensée.

Toutes les plaines sont couvertes d'oliviers, toutes les routes bordées de mûriers. Ceux-ci, dépouillés de leurs feuilles, dès la fin de mai, pour nourrir les vers à soie, présentent, au milieu de cette nature éblouissante de fraîcheur, l'image de la stérilité; l'effet en est étrange. Les haies sont formées de rosiers et de grenadiers, étalant avec orgueil leurs fleurs pourpres. Les figuiers laissent pendre leurs branches chargées de fruits sur la route. Les champs ne présentent que tapis de velours et bandes diaprées, offrant un mélange de couleurs inépuisable de tons. Le terrain, de nature ferrugineuse, se revêt de teintes brunes qui ne donnent que plus d'éclat au paysage; sur une immense étendue, toutes les collines offrent un fond violet parsemé de bouquets de genêts, d'un effet ravissant. La nature, en cette circonstance, semble avoir voulu,

dans un moment de caprice, imiter l'art. Ces touffes, aux reflets d'or, se détachant presque symétriquement d'un fond violet ardent, peuvent parfaitement se comparer aux combinaisons d'un ouvrage de tapisserie.

On me pardonnera de m'étendre un peu longuement sur ces dernières impressions recueillies en France. Mon intention est surtout de prouver combien notre beau pays peut soutenir victorieusement toute comparaison avec n'importe quelle autre contrée.

En passant devant l'île Sainte-Marguerite, nous aperçûmes le campement de cinq cents prisonniers arabes qui s'y trouvent depuis plusieurs mois. En face, est Cannes, célèbre à jamais par la descente de Napoléon à son retour d'Égypte. Tout ce littoral est enchanteur. Les oliviers, si fluets et si rabougris dans le Languedoc, ressemblent ici à de magnifiques chênes. Le gouverneur d'Antibes, où nous nous arrêtâmes quelques instants, est le neveu de Xavier de Maistre; il a remplacé le duc de Candia, destitué par suite de la vocation artistique de son fils, qui n'est autre que le célèbre *Mario*, du Théâtre-Italien.

Arrivés à Nice, nous nous installâmes, pour un seul jour, à l'hôtel d'York, place Saint-Dominique. A propos de place, je conseille à tout étranger de se méfier des guides voyageurs. Le nôtre désigne une certaine place Saint-Augustin comme une des plus belles de l'Italie. Curieux de voir une telle merveille, nous nous

mettons bien vite à sa recherche, la demandant à tout le monde, et ne la trouvant nulle part. Enfin le hasard nous conduit sur une mauvaise petite place ayant la forme d'un triangle, située au centre de la vieille ville, et portant ce nom de Saint-Augustin, jeté comme un appât fort trompeur à l'avide curiosité du touriste.

Tous les nouveaux quartiers de Nice annoncent l'opulence : un quai d'une grande longueur, dominant la mer, réunit chaque soir la société cosmopolite de passage dans cette ville.

A quatre heures du soir, nous quittâmes Nice, pour accomplir une ascension assez périlleuse, mais d'un grand attrait pour quiconque aime les impressions vives et pittoresques. Il ne s'agissait de rien moins que de traverser le col de Tende, rendu accessible par la volonté de Napoléon. Quoique ce passage abrége de beaucoup la distance de Nice à Turin, il est rarement fréquenté par les voyageurs. Un seul service, celui de la poste, y est établi. Nous dûmes nous contenter de la petite patache qui porte les dépêches, véhicule fort incommode, ne contenant que quatre personnes sans bagages. Mais ce désagrément était plus que compensé par la physionomie originale de l'attelage, car mulets et postillons possédaient bien la couleur locale obligée.

Les mulets, au nombre de six, harnachés d'une façon très pittoresque, formaient une longue ligne dont les zigzags semblaient compromettre assez sou-

vent la sûreté des voyageurs; mais les postillons, avec leur faconde italienne et leurs claquements de fouet, avaient bientôt raison de ce désordre apparent, et tout rentrait, jusqu'à nouvelle occasion, dans l'ordre habituel.

Pour atteindre le col de Préaux, le premier à traverser, on suit une route qui se plie et replie sur le flanc de la montagne comme un immense serpent. Les escarpements abrupts et les pentes vertigineuses que la route côtoie constamment doivent présenter des dangers sérieux à ceux qui s'y aventurent dans la mauvaise saison. Un simple renflement de terrain sans garde-fou, à chaque angle de la route, voilà le seul rempart contre un abîme dont on ose à peine sonder la profondeur. Au bout de deux heures de montée, toute habitation a disparu; on ne voit plus çà et là que quelques chétives cabanes de pontonniers, qui leur servent de refuge dans les tourmentes. La voix de la cascade, à laquelle se marient les grelots de nos mulets, remplace tous les autres bruits. De grandes ombres envahissent les gorges et les étroits ravins creusés par les eaux du torrent; tout se revêt du caractère imposant et sublime que le soir imprime aux pays montagneux.

A neuf heures seulement, nous arrivons au point culminant de la route, d'où nous distinguons facilement le phare d'Antibes. La descente s'opère au grand trot, malgré l'obscurité. Le bruit des torrents, les cris

des postillons, la vue des lumières éparses au fond de la vallée, et la sérénité d'une belle nuit de juin, donnent un charme tout poétique à cette rapide impression de voyage.

Nous mettons pied à terre dans le charmant village de la Ghiandola, dont tout voyageur doit admirer la situation et les nombreuses cascades.

Deux nouveaux mulets sont ajoutés à notre équipage, et nous recommençons une nouvelle ascension qui nous conduit à la petite ville de Tende, dont le nom réveille tout un monde d'amour et de poésie. Une vieille tour démantelée marque seule la place du château qu'habitait la belle Béatrix de Tende.

L'air excessivement frais du matin nous prouva la haute élévation à laquelle nous étions déjà parvenus sans avoir atteint la région des neiges; le froid nous paraissait déjà si piquant, que pendant les deux heures de repos accordées aux mulets, nous ne quittâmes pas le grand feu qui brillait dans la salle commune de l'auberge.

Cette fois-ci, le col de Tende était en face de nous, coiffé d'un diadème de vapeurs que le soleil levant faisait resplendir de mille feux (la hauteur de ce col est de 5 540 pieds). Au bout d'une heure de marche, le conducteur nous montra une maison presque perdue dans le brouillard, et qui ne marque que la moitié du chemin entre Tende et le col. La route n'a plus ni parapets, ni bourrelets de terrain à ses angles. Aussi

haut que les nuages peuvent le permettre, on distingue des rampes étroites, étagées horizontalement, et se perdant dans un lointain brumeux; chacune de ces rampes est réunie à sa voisine par un tournant aigu au delà duquel est l'abîme. Une tourmente, presque inévitable sur ces hauteurs, vint à éclater avant que nous eussions pu gagner la maison de refuge. Les mugissements du vent, répercutés par tous les échos de la montagne, se mêlaient aux éclats de la foudre; tous les sommets environnants se perdaient dans les brouillards, tandis que leurs flancs, rayés de bandes de neige éclatante, resplendissaient sous le feu des éclairs. C'était un spectacle tellement grandiose, que toute crainte personnelle devait se perdre dans la vivacité des sensations qui en résultaient.

La pente que nous gravissions était alors tellement étroite, que deux voitures n'auraient pu y marcher de front. Heureusement qu'aucune rencontre ne vint compliquer cette situation déjà fort critique et dont nous ne pouvions prévoir la fin, tant l'orage augmentait de violence. Malgré la résistance que devaient présenter une dizaine de mulets attachés à la suite les uns des autres, nous nous attendions par moments à voir tout cet attelage emporté comme ces flocons de neige qui tourbillonnaient autour de la voiture. Enfin l'orage s'apaisa, et les nuées volèrent de cime en cime, descendant rapidement le long des flancs de la montagne, et s'engouffrant dans les larges crevasses où bouillon-

naient les eaux des torrents. Cette dernière ascension dura cinq heures. Au moment où nous atteignîmes le col, véritable région des nuages, une éclaircie rapide offrit à nos yeux une baraque de bois, quelques individus, des rochers couverts de neige, et ce fut tout. Nous comprîmes qu'on réduisait à deux mulets notre attelage, si démesurément long, puis que la descente commençait à s'opérer, mais sans qu'il nous fût permis de distinguer autre chose.

Par moments, cette couche de vapeurs s'éclaircissait, et nous laissait entrevoir la route et ses innombrables rayures, la vallée vers laquelle nous descendions si rapidement; puis tout s'effaçait comme les visions d'un rêve. La terre nous échappait de nouveau, et le voyage redevenait complétement fantastique.

Après quelques moments passés à Liamone, petite ville située au pied des Alpes, pour subir les formalités de la douane, nous nous dirigeâmes sur Coni, ville piémontaise dont la situation est d'une admirable beauté. Le voisinage des Alpes et leurs cimes couvertes de neige ne font que mieux ressortir le charme de ses paysages si rustiques et si frais. Avant l'occupation des Français, cette ville portait le nom glorieux de *pucelle* du Piémont; Napoléon fit abattre ses murailles et la réduisit au rôle insignifiant qu'elle joue depuis lors.

En entrant dans la large rue qui la traverse, nous

nous sentîmes complétement dépaysés. La construction des maisons, des églises, la population, les grands rideaux flottant sur les balcons, les petits abbés se promenant sous les arcades, tout cela dénotait bien l'Italie telle qu'on s'attend à la voir. Mais ce qui nous parut encore plus empreint de couleur locale, est la *locanda* où nous dûmes nous installer. L'insouciance du *padrone* en face de tant de saleté et de pénurie tenait de l'héroïsme. Impassible devant nos demandes les plus urgentes, il se gardait bien de se faire du mauvais sang comme tel hôtelier allemand ou français. De quelle façon parvînmes-nous à obtenir un dîner et des chevaux pour le départ du soir, je l'ignore. Tout ce dont je me souviens, c'est que nous quittâmes Coni et son auberge avec un ravissement inexprimable.

Notre voyage se faisant pendant une partie de la nuit, nous permit de voir la multitude infinie de lucioles dont ce climat est gratifié. Quiconque n'a pas voyagé en Italie ne saurait s'en faire une idée. L'éclat de ces mouches est tellement vif et leur nombre si prodigieux, que l'air, les arbres, les haies, le sol, la voiture, les chevaux, tout se trouve couvert de traînées lumineuses, d'étincelles phosphorescentes dont le regard est ébloui.

A peine arrivé à Turin, je me hâtai de faire usage de mes lettres de recommandation, qui me mirent immédiatement en relation avec les savants de cette ville, qui, sans contredit, possède, plus que toute

autre cité italienne, le goût des sciences et des arts.

Parmi les hommes distingués qui s'empressèrent de nous faire les honneurs de Turin (1), je citerai MM. de Saluces, Genet, Plana, Balbo, Cibravio, Sismondi, Saouli, Paravia, de Menabrea, de Benevello; les abbés Gazzera et Baruffi, dont les noms figurent dans toutes les Académies et sociétés savantes de l'Europe.

Mon premier soin fut de visiter les bibliothèques et musées, qui se sont beaucoup enrichis dans ces derniers temps. On a formé dans le palais *Madame* (l'un des plus anciens de Turin), un musée de tableaux qui contient des choses fort précieuses. Le conservateur cite avec orgueil : 4 Albert Durer, 6 Mignard, autant de Téniers, 3 Wouvermans, 2 Paul Potter, 4 Véronèse, 3 André del Sarte, 5 Gérard Dow, autant de Rembrandt, et un grand nombre de Titien, de Van Dyck, de Ribera, etc.

La collection d'armes antiques et modernes de Sa Majesté Charles-Albert est d'une grande magnificence. On y voit une trentaine de chevaliers armés de pied en cap, sur leurs chevaux de bataille tout couverts de fer. Les belles armures de Milan et de Venise y figurent en première ligne. Quel luxe dans ces vête-

(1) Quelques jours après son arrivée, M. H. de Hell fut reçu par le roi de la manière la plus distinguée. Dérogeant en cette circonstance aux règles d'étiquette dont il était l'esclave, le roi fit asseoir M. de Hell, et s'entretint avec lui pendant plus d'une heure. Au moment de se séparer, il lui dit ces paroles, que les événements ont rendues prophétiques : « Je désire beaucoup vous revoir, mais dans deux ans qui sait si nous serons vivants l'un et l'autre ? » (*Note de madame H. de Hell.*)

ments d'acier tout étincelants de ciselures, rendus si souples et si flexibles par la manière merveilleuse dont ils sont travaillés! Les casques ornés de bouquets de plumes aux couleurs variées, les armes étincelantes, l'équipement du cheval, tout est d'une beauté incomparable. On y voit des mousquetaires du temps de Louis XIII, des gardes de Cosme de Médicis, des soldats japonais armés en guerre, des gardes pontificaux, sans compter un nombre infini d'armes de toutes les époques, dont la plupart sont historiques.

Ce musée est la propriété particulière du roi. Pour le former, il a eu l'idée de réunir tout ce que les châteaux royaux contenaient de panoplies et d'équipements guerriers.

Sa bibliothèque particulière est très précieuse en manuscrits rares, en autographes (1) curieux, en auteurs anciens, qui lui donnent un prix inestimable aux yeux des bibliophiles.

Les arcades qui décorent les principales places sont le rendez-vous général du beau monde. Ornées de boutiques ne contenant que des objets de luxe et de fantaisie; fermées par de grands rideaux qui amortissent l'éclat du jour, elles offrent tout ce qu'on peut souhaiter dans les pays du Midi : de l'ombre et de la fraîcheur. On y prend des glaces à toutes les heures du jour, et l'on

(1) Dans un article que j'ai écrit sur Turin, et qui a été publié dans la *Presse* à la fin de 1846, j'ai donné quelques extraits de deux lettres de l'empereur Napoléon, et d'une fort curieuse de Voltaire.

(*Note de madame H. de Hell.*)

est toujours certain d'y rencontrer une foule de femmes élégantes, d'officiers et d'abbés fort pimpants.

La langue française est presque aussi répandue à Turin que l'italien. Tous les gens du peuple la comprennent.

Chaque dimanche, les étrangers ont la permission de pénétrer dans un des grands vestibules du palais, pour y voir passer la famille royale et la cour se rendant à la métropole. Cet usage est très commode pour ceux qui veulent voir le roi sans se faire présenter. Le cérémonial adopté dans cette circonstance pique surtout la curiosité des Français, depuis longtemps déshabitués de tout ce qui est étiquette de cour. Le vestibule accessible au public est une belle et large pièce, ornée de peintures, et très bien éclairée. A midi précis, une foule de généraux, de chambellans et de pages vêtus de rouge, commencent à défiler ; puis viennent les ducs de Savoie et de Gênes, accompagnés de deux princes espagnols, fils de don Carlos ; le roi, en grand uniforme, les suit immédiatement. Sa haute taille, son air pensif et sa tête toute grise (quoiqu'il n'ait que quarante-sept ans) attirent sur lui tous les regards. La reine et la duchesse de Savoie, entourées d'un grand nombre de dames d'honneur, terminent le cortége, qui traverse gravement la haie des curieux. Les deux princesses sont en costume de cour, ainsi que les dames d'honneur. Ce costume consiste en une robe de velours noir avec manteau idem, à

queue soutenue par un page ; une plume blanche posée dans les cheveux, et un long voile blanc rejeté en arrière, le complètent et le rendent, en tout semblable à celui des princesses italiennes du temps de la renaissance.

En suivant du regard la jeune duchesse de Savoie, qui s'en allait lentement avec son livre d'heures dans les mains et son page derrière elle, il me semblait voir une de ces princesses du moyen âge, dont le nom est dans tous les poëmes, le souvenir dans tous les cœurs. Ce costume sévère ne faisait que mieux ressortir le charme de sa jeunesse et la grâce rêveuse de sa tête blonde. Quant à la reine, quoique petite, elle a quelque chose d'imposant et d'austère qui commande le respect.

Ma femme eut la satisfaction d'être présentée à Silvio Pellico par la marquise de Saint-Thomas, et d'en obtenir un autographe (1), d'autant plus précieux

(1) « Madame, mon devoir aurait été d'aller vous présenter mes hommages en personne, et j'aurais été trop heureux de le remplir Madame. Je compte sur toute votre indulgence. Permettez-moi en la réclamant, de vous dire encore combien j'ai été touché de l'aimable visite dont vous avez daigné m'honorer. Si ces grandes chaleurs ne nuisaient pas à ma santé toujours si faible, je n'aurais pas manqué d'aller vous remercier moi-même. A mon sentiment de reconnaissance, se joint celui du haut respect que m'inspire en vous, Madame, l'accord du mérite intellectuel et de la bonté. Quand cet accord ne serait pas attesté par tout le monde, on le devinerait en vous voyant. C'est aussi l'avis de notre excellente amie madame la marquise de Saint-Thomas.

» Je fais des vœux bien sincères pour votre bonheur, et suis, Madame, votre très humble serviteur,

SILVIO PELLICO. »

29 juin 1846.

que l'auteur de *Mie prigioni* est très avare de ce genre de faveurs.

Nous ne voulûmes pas quitter Turin sans voir son célèbre théâtre *Carignan*. Malheureusement, on n'y jouait point l'opéra, tous les premiers sujets étant en vacances. Ce théâtre a trois rangs de loges tapissées de papier-velours rouge. Intérieurement, elles sont décorées de divans et de fauteuils de velours, et chaque loge est séparée de sa voisine par une cariatide dorée. On y jouait *Le présent, le passé et l'avenir*, comédie française traduite en italien. Une chose qui nous parut singulière, et qui est commune à tous les théâtres italiens, est l'usage de n'allumer le lustre que lorsqu'on joue l'opéra. Dans la représentation dont je parle, le théâtre n'était éclairé que par la rampe et quelques bougies, ce qui laissait les loges dans une obscurité presque complète. Aussi les femmes ne font-elles aucune toilette en cette occasion. Elles y vont fort à leur aise, et s'accommodent à merveille de ces soirées en *catimini*.

Départ de Turin le 29 juillet. Nous entrons à Alexandrie par un pont couvert jeté sur le Tanaro. Cette ville, par sa position et ses fortifications, est la clef de l'Italie, et sa citadelle, construite d'après Vauban, est une des plus fortes de l'Europe. A la sortie d'Alexandrie, on se trouve en face de l'un des immortels souvenirs de l'empire, Marengo! dont on traverse la plaine avec une émotion profonde. Près de là se trouve Novi, où le général Joubert fut tué.

Le passage des Apennins est aussi facile que celui des Alpes présente de difficultés, et nous nous apercevons à peine de la montée, tant elle est insensible.

Sur un long parcours de cette route, on a ménagé des rigoles, où court une eau vive, coupées de distance en distance par de petits réservoirs où puisent presque constamment des paysans pour arroser la voie publique. Tout voyageur qui connaît les routes poudreuses d'Italie doit bénir une telle attention de la part du gouvernement sarde.

Malgré l'aspect fertile du territoire, la population, éparpillée dans les champs, nous parut fiévreuse et misérable. Les femmes travaillent comme les hommes à l'entretien de la route, et l'on voit des filles de douze à treize ans, pieds nus, traîner la brouette ou porter sur la tête de gros fardeaux, qui paraissent au-dessus de leurs forces. Leur teint hâlé par le soleil, et leur physionomie presque sauvage, font peine à voir. Mais rien ne peut se comparer à l'aspect vraiment repoussant des vieilles femmes. L'usage du bonnet étant complétement inconnu dans ce pays, elles ont l'air de sorcières avec leur teint bistré et leurs cheveux gris qui ressemblent à une véritable broussaille. C'est la vieillesse dans toute sa laideur. Néanmoins, dans les jours de fête, elles mettent sur leur tête une pièce de calicot couvrant les épaules et se croisant sur le devant.

A notre arrivée à Gênes, nous descendîmes à l'hôtel

Féder, ancien palais de l'amirauté. Tel qu'il est encore, on pourrait le comparer à plus d'une résidence royale.

Une cour intérieure pavée de marbre, ornée de statues et de portiques, et rafraîchie par une délicieuse fontaine de rocaille; de larges escaliers, des galeries à tous les étages, des balcons de marbre à toutes les croisées, des fresques sur tous les murs, et des enfilades de pièces aussi spacieuses que splendides, suffisent pour donner une idée du luxe des anciens Génois.

Les palais, les musées et les églises de cette ville sont trop connus pour que j'en parle ici. Nous fîmes comme tous les voyageurs, courant dès le matin d'une église à un palais, d'un palais à une église, et rentrant le soir, abasourdis par la quantité d'œuvres d'art et de richesses que renferme Gênes. Mais comme les temps sont changés pour ces fiers républicains! La plupart de ces demeures si magnifiques sont désertes. Des chapeaux de Paris s'étalent complaisamment derrière les vitres des premiers étages; des enseignes de tailleurs et de bottiers se prélassent sur les admirables sculptures des façades; tout prouve la décadence de ces fortunes princières qui, pendant tant d'années, firent l'envie de toute l'Europe.

Les Génoises sont encore fidèles à leur mezzaro (voile blanc) qui enveloppe si élégamment la tête et le cou. J'ai vu avec un véritable plaisir que beaucoup d'élégantes le préfèrent au banal chapeau parisien, et vraiment, dans l'intérêt de leur coquetterie, elles

devraient bien ne jamais l'abandonner. Quelle coiffure pourrait mieux convenir à leur tête brune et accentuée que ce tissu de gaze posé sur des cheveux noirs, et encadrant à demi le visage et les épaules dont il voile à peine les contours?

Il faut le soir, à la chute du jour, rencontrer dans la rue des Palais une chaise à porteurs glissant sans bruit, avec une femme ainsi voilée et tenant à sa main l'éventail de rigueur, pour oublier notre époque et se croire en plein XVIIe siècle. Gênes conservera longtemps cette physionomie toute locale, grâce à l'étroitesse de ses rues où nulle voiture ne saurait pénétrer; force est donc aux belles Génoises de garder leur chaise à porteurs et leur mezzaro, car l'un ne se comprend pas sans l'autre.

En parcourant le labyrinthe de rues qui se trouvent dans le voisinage du pont, je compris la vérité de ce que me disait, la veille, M. de la Marmora sur ces incroyables rues. Il prétendait que, pour les traverser, on doit fermer son parapluie (s'il est ouvert). Et en effet, deux personnes de front ont de la peine à s'y tenir, et pourtant on rencontre à chaque pas, dans ces ruelles, des palais qui feraient l'ornement des plus beaux quartiers de Londres et de Paris.

Si l'on est frappé à Turin de la quantité innombrable de ses cafés, on l'est également ici, mais dans un sens tout contraire: à peine pûmes-nous découvrir quelques petites bicoques pour prendre des glaces et déjeuner

dans l'occasion. Mais si ce genre d'établissements n'est pas à la hauteur de la civilisation actuelle, il faut convenir qu'on en est dédommagé par l'extrême modestie des prix.

Un déjeuner pour deux personnes, composé d'œufs frais, de gâteaux et de café au lait, dépassait rarement 90 centimes ; quant aux glaces, elles se paient invariablement 25 centimes.

Après trois jours d'un rude exercice, rendu plus fatigant encore par la chaleur, nous quittâmes Gênes, fort heureux de nous reposer dans la malle-poste.

Pendant plusieurs heures, la route suit toutes les sinuosités de la côte et permet au regard d'embrasser une inépuisable variété de sites et d'horizons.

A notre gauche, la chaîne des Apennins étalait ses pentes si douces à l'œil, ses villas enfouies dans des bois d'orangers, ses larges ravins et ses divers plans éclairés par les derniers rayons du soir.

A notre droite, la mer, couverte d'une infinité de navires, les uns perdus dans l'horizon, d'autres assez près de la côte pour nous permettre d'en suivre toutes les manœuvres, nous offrait l'image de cet infini si peu compréhensible, et qui attire si impérieusement la pensée.

Plusieurs villes s'étendent le long de la grève, chacune avec son petit port, son vieux château et ses jardins d'orangers. De vrais palais, appartenant la plupart à d'anciens marins, unissent leur ma-

gnificence à celle de la nature. Qu'on ajoute à tant de jouissances le plaisir de respirer un air doux et chargé de parfums, et l'on comprendra combien un tel voyage doit se graver profondément dans le souvenir.

Bientôt nous quittâmes le territoire de Gênes pour entrer dans le duché de Modène, qui possède la célèbre montagne de Carrare.

La princesse Élisa, sœur de Napoléon et duchesse de Lucques, passionnée pour les beaux-arts, a transformé son palais de Carrare en une Académie de sculpture où se trouvent réunis les plus beaux modèles antiques et modernes.

Notre regret fut très vif de ne pouvoir visiter cette célèbre carrière d'où sont sortis tant de dieux, de héros et de personnages illustres, mais la malle-poste s'y arrête à peine quelques minutes, tenant peu compte de la curiosité des voyageurs.

Quelques heures nous suffirent pour traverser le duché de Modène et entrer dans celui de Lucques, qui ressemble à un délicieux jardin. La vigne court d'arbre en arbre, formant des guirlandes, des festons, des faisceaux, qui donnent un air de fête à toute la contrée.

La ville de Lucques est tellement entourée d'arbres, qu'on ne la voit qu'après avoir franchi ses murailles. Nous aperçûmes quelques jeunes femmes très parées, la tête couverte de la mantille espagnole.

Cinq kilomètres séparent Lucques de Pise, qui ap-

partient à la Toscane, et est située au milieu d'une plaine s'étendant jusqu'à la mer. Cette mélancolique cité produit un effet étrange avec ses coupoles, ses aiguilles, sa tour penchée, dont les silhouettes se dessinent dans son ciel si pur. La place où se trouvent la tour et le Campo-Santo est dans un état d'abandon qui prouve toute l'incurie des Pisans. Couverte d'herbes, de ronces et de débris, elle ressemble à un désert. Des ossements humains gisent pêle-mêle avec des tronçons de colonnes et des restes de chapiteaux; des lézards et peut-être des serpents se chauffent paresseusement au soleil. C'est bien là le séjour de la mélancolie, et je ne m'étonne plus que tant d'Anglais viennent y mourir.

A neuf heures du soir, nous laissâmes derrière nous cette ville du désert et ses plages sablonneuses où des troupes de dromadaires (1) errent librement et lui donnent une physionomie tout africaine, pour nous diriger sur Florence. La seule ruine historique que l'on nous désigna sur ce parcours, est la sinistre tour d'Ugolin, que le Dante a immortalisée.

A six heures du matin, nous arrivâmes à Florence, tout surpris d'avoir à traverser des rues étroites et de

(1) Le climat, le sol et les caractères physiques du domaine de San Vassore (près de Pise), ont une telle analogie avec l'aspect et les rapports climatologiques des environs de Tunis, que les dromadaires s'y trouvent comme dans leur pays natal. On en compte actuellement cent soixante-douze, qu'on emploie pour les transports de matériaux, tels que chaux, pierres et autres objets pour les édifices et murs d'enclos.

l'aspect le plus misérable. Au reste, en voyage, on doit nécessairement perdre beaucoup d'illusions, l'imagination allant toujours au delà de la vérité. Ainsi Florence nous fit une impression fort désagréable au premier moment. Nous ne fûmes frappés que d'une chose : de la saleté des rues et de la laideur des Florentines. Mais il ne fallut que trois ou quatre courses dans l'intérieur de la ville, pour effacer cette impression qui fut remplacée par d'autres bien différentes.

La vue de ses palais, de ses églises, de ses musées, nous plongea pendant quelques jours dans un étourdissement complet. Lorsque cette fièvre fut un peu calmée, je m'empressai de visiter ses bibliothèques, et de résumer mes recherches *cartographiques* dans les pages qui commenceront le nouveau chapitre (1).

BIBLIOTHÈQUES DE FLORENCE, ARCHIVES, CARTES.

« Lors du départ de notre savant confrère, M. Hommaire de Hell (2), pour son voyage en Asie, nous l'engageâmes vivement à examiner, pendant son passage en Italie, les nombreux documents géographiques du moyen âge, qu'on

(1) Je consigne également, dans ce chapitre, tout ce que j'ai trouvé à Rome en fait de cartes sur la Méditerranée et la mer Noire, objets de mes études particulières; l'atlas des steppes ayant déjà donné le fac-simile de quelques unes.

(2) Ce travail, publié dans le tome VII du *Bulletin de la Société de géographie*, en 1847, a été analysé et commenté par M. le vicomte de Santarem, dont les notes fort précieuses figureront dans ce chapitre.

rencontre dans les bibliothèques de la Péninsule, et nous l'avons prié de vouloir bien nous communiquer le résultat de ses investigations, afin de pouvoir en faire usage dans nos travaux sur l'histoire des découvertes des Portugais, et sur l'état des sciences géographiques avant ces découvertes. M. de Hell nous a, en effet, envoyé la notice que nous allons avoir l'honneur de lire à la Société, et qui renferme des notions très curieuses sur vingt-sept monuments cartographiques, dont plusieurs n'étaient pas connus jusqu'alors.

» Nous y avons ajouté un certain nombre d'annotations, indépendamment de la mention qui en sera faite dans le second volume de nos recherches géographiques.

» Voici donc la notice sur les monuments géographiques du moyen âge possédés par les archives et bibliothèques de Florence et de Venise, examinées par Hommaire de Hell.

» Vicomte de SANTAREM. »

Il existe aux archives diplomatiques de Florence quatre cartes du moyen âge, qui méritent une mention particulière. Ces cartes se trouvaient complétement ignorées, lorsqu'elles furent découvertes et mises sous verre, il y a deux ans, par l'abbé Giuseppe Rossi, directeur des archives.

1° Carte marine de la mer Noire et de la Méditerranée, sur une feuille de parchemin, sans date ni nom d'auteur. Elle me parut être de la fin du XVe siècle ou vers le commencement du XVIe. Les Turcs sont établis à Constantinople, et sur les bords du Dnieper. Leurs villes se distinguent par de nombreux minarets. Cette carte semble appartenir aux Génois.

2° Carte marine de la Méditerranée et de la mer Noire de Beninesta *Grazioso anconitana nella cita de Genova*. La date existait sur cette carte, malheureusement elle est de-

venue illisible. Ainsi qu'on le verra plus loin, il existe aux archives de Médicis une carte de *Gratiosas Benincasa Anconitanies*, de 1461. Au premier abord, j'ai cru à quelque erreur de noms d'auteurs; mais les inscriptions sont si parfaitement lisibles, qu'il faut forcément admettre deux auteurs différents, à moins de trouver une explication dans les modifications de noms, usitées en Italie.

Dans la carte de Beninesta, qui se compose d'une seule feuille de parchemin, la côte d'Afrique s'arrête au cap *Bougeder*. Parmi les Canaries se remarque l'île de Marochello (1). Grenade, en gros caractères, figure au centre d'un pays séparé de l'Espagne par une ligne verte qu'enveloppent des teintes verdâtres, paraissant devoir figurer les montagnes, surmontées de trois bouquets de fleurs. Cet isolement du royaume de Grenade semble indiquer que la carte est antérieure à la conquête de cette ville par Ferdinand.

En portant ses regards vers le nord, on remarque à l'ouest de l'Irlande un lac fortuné parsemé d'îles (2). Dans le bassin de la mer d'Azow, Tana figure sur la rive droite du Don (3). Chose étrange de la part d'un Génois, et qui concorde avec ce que nous avons déjà dit, du peu d'importance de cette colonie. Peut-être le siége de cette factorerie a-t-il passé d'une rive à l'autre pendant les grandes invasions des Tatares? Il n'existe aucun pavillon sur cette carte.

3° Carte maritime de la Méditerranée et de la mer Noire, par Solery de Maïorque; date, 1435. Cette carte, dessinée sur une feuille de parchemin, est la plus remarquable des archi-

(1) Dans la carte de Benincasa, des *Archives de la réformation*, il n'existe aussi que le seul nom de Maroxello.

(2) C'est une répétition de ce qu'on remarque dans la mappemonde de Sanuto, donnée par Bongars.

(3) Tana s'y trouve également sur la rive droite du Don. La côte d'Afrique n'y descend aussi que jusqu'au cap *Bouiador*.

ves. Ses inscriptions sont en espagnol et en caractères gothiques.

La côte d'Afrique ne descend que jusqu'au cap *Buxerder* (1). On remarque, à côté de ce cap, une inscription dont je donne ici le dessin exact, n'ayant pu parvenir à en découvrir le sens (2).

Il manque sans doute quelques lettres au commencement de chacune des deux lignes.

Grenade est ici, comme sur la carte de Beninesta, séparée de l'Espagne, ce qui prouverait que cette carte est antérieure, de même que celle de Solery, à la conquête de Ferdinand (3).

Cette carte est illustrée d'un bon nombre de dessins, représentant les principales villes, parmi lesquelles figure en première ligne *Avignon* (sans doute comme étant le siége du pape); puis viennent *Babylonia*, à l'embouchure

(1) La particularité qu'on remarque dans ce monument géographique, savoir que la côte d'Afrique s'arrête au cap de Bujador, vient encore augmenter le nombre des preuves nombreuses que nous avons produites dans nos recherches sur la priorité des découvertes des Portugais sur la côte occidentale de l'Afrique, où nous avons démontré que toutes les cartes antérieures au passage du cap Bujador, par Giles Eannes, ne marquaient point la côte au delà de cette limite, preuve, on ne peut plus évidente, de la priorité des découvertes portugaises sur cette côte.

Si l'étude comparée de ces cartes peut servir à déterminer quelques dates importantes pour l'histoire de la géographie, la comparaison des cartes antérieures aux découvertes portugaises en Afrique, ne marquant pas la côte, ni aucun nom géographique européen au delà du cap Bujador, avant 1434, la comparaison de ces cartes, disons-nous, avec les cartes postérieures où l'on voit *chronologiquement* la côte occidentale d'Afrique se prolonger et se dessiner successivement dans les cartes, et se couvrir progressivement de noms portugais, sert à déterminer d'une manière incontestable la date de ces découvertes. (*Vicomte de Santarem.*)

(2) Les caractères étant trop illisibles, nous n'avons pas cru nécessaire de la transcrire.

(3) Il faudrait voir si les îles Majorque ont été conquises avant Grenade. Du reste, l'auteur pouvait être Majorquin, et avoir fait sa carte sous la domination des Maures.

du Nil; Collogne, Grenade, Salamanque, Maro, Damas. Une église figure Jérusalem.

On y remarque, comme dans la carte de Beninestu, ce lac fortuné sur les côtes de l'Irlande. Le Dniester porte le nom de *Turlo;* le Dnieper, celui de *Lusson;* le Don, celui de *Tanay;* et le Danube, un nom inconnu ou plutôt indéchiffrable....

Tana se trouve sur la rive gauche du Don.

Parmi les îles Canaries, se voit une île traversée par une croix rouge, avec le nom de *Insula lanzaroto maroxelo.*

4° Carte marine de la mer Méditerranée et de la mer Noire, par le prêtre Giovanni, recteur de Sainte-Marie du port de Gênes.

Dessinée sur une feuille de parchemin de 0m,085 de largeur, sur 0m,625 de hauteur, cette carte est un des monuments géographiques les plus curieux; elle se trouve sans date, mais ses nombreuses légendes peuvent néanmoins servir à déterminer approximativement l'époque de son apparition.

Les mers sont coloriées en vert. La côte occidentale de l'Afrique se termine au royaume de *Cozole.* Mogador est placé à moitié chemin de ce royaume; aucune trace du Bujador. Les îles Canaries elles-mêmes ne sont pas indiquées. Au-dessus de l'inscription *regnien cozole*, se voit une légende avec un petit golfe, dans laquelle il est question des Sarrasins. Toutes les contrées de l'Afrique qui y figurent sont couvertes des inscriptions de *desertum arenosum* (1). Tout annonce, de la part de l'auteur, l'ignorance la plus complète de l'intérieur de l'Afrique.

Constantinople, *Casaria Magna* et *Babylonia*, placée cette fois-ci sur l'Euphrate, sont les seules villes qui possèdent de petits dessins.

(1) On rencontre les mêmes particularités dans d'autres cartes antérieures aux découvertes portugaises.

La Crimée porte le nom de *Gazaria;* Tana se trouve sur la rive droite du Don. Vers le nord de cette rivière, on voit les *Palus Méotides*. Il paraît que l'auteur n'a pas voulu accepter ce nom pour une mer navigable, et qu'il l'a transporté plus loin vers le nord. Dans la même direction, il indique *Hic fuerunt Amazones*. Point de traces des Tatares ni des Turcs.

Organzi est placé sur le fleuve Gange, qu'il fait déverser dans la mer Caspienne vers le nord-est. Cette mer se trouve allongée dans la direction du sud, en s'inclinant vers l'ouest.

Marco-Castro porte la croix rouge. Je n'ai vu cette indication sur aucune autre carte.

Au delà de la mer d'Azow, à l'Orient, l'auteur place la *Sauromate*, et en deçà, à l'occident, la *Comania plana*.

Au nord de l'Europe, on remarque la Norwége, Vigo, l'île Scholland, les îles Orcades.

ARCHIVES DE LA RÉFORMATION.

Carte marine de la Méditerranée et de la mer Noire (1), portant l'inscription suivante : *Gratiosus Benincasa Anconi-*

(1) Ce portulan, daté de 1461, n'était pas encore connu. Il est le plus ancien que ce cosmographe ait dressé. Ceux que nous connaissions jusqu'à présent étaient les suivants :

1463. Cité par Morelli, dans *Bibliotheca Pinelliana*.

1466, 1467. Ces deux portulans se trouvent à la bibliothèque royale de Paris, département des cartes et plans, et chacun contient cinq cartes.

1469. Portulan du même cosmographe, qui se trouve dans la collection de M. Motelay.

1470. Portulan cité par Morelli, dans sa *Bibliotheca Pinelliana*.

1471. Portulan qui se trouve dans la bibliothèque du Vatican.

1473. Portulan cité par Zurla, *Antiche mappi*.

1480. Portulan cité par de Murr, *Histoire diplomatique* de Martin de Behaim.

Le comte Potocki cite aussi un portulan de cet auteur, de la même date, se trouvant dans la bibliothèque de Vienne. (*Vicomte de Santarem.*)

tanus composuit in civitate Janue, in anno Domini 1461, 20 *decembris.*

Cette carte est admirablement conservée; la feuille de parchemin a 0,86 de longueur sur 0,54 de hauteur. La côte d'Afrique ne dépasse pas le cap Bojador. En face, on remarque le groupe des Canaries, dont fait partie l'île de *Marocello*, traversée par une croix en rouge. Les autres îles sont *Isola del Inferno, Isola del Ferro*, en rouge; de *Channaria*, de *Palma*, de *Somera*, etc. La croix de Marcello n'a évidemment rien de commun avec le pavillon génois. Cette assertion nous paraît d'autant plus fondée, qu'il n'existe aucun pavillon sur la carte. On pourrait supposer que cette croix indique simplement qu'elle est habitée par des chrétiens. En effet, l'île de Rhodes se distingue également, sur cette carte, par une croix, avec cette seule différence que le fond est rouge et la croix blanche, conformément aux statuts de l'ordre.

L'Écosse se trouve encore sur cette carte, mais la côte occidentale, de même que celle nord-ouest de l'Angleterre, ne porte aucun nom. La côte orientale de l'Irlande présente une vieille nomenclature; le contraire a lieu pour le littoral nord-ouest.

Tana est sur la rive droite; on remarque sur le littoral occidental de l'Irlande, les îles Fortunées.

On lit à l'embouchure du Nil : *Babylonia.*

Outre la carte de Benincasa, il en existe une seconde plus curieuse et qui me paraît plus ancienne; le dessin en est très grossier (1). L'inscription, qui devait donner la date et le nom de l'auteur, se trouve à peu près effacée; ce qu'il en reste peut faire supposer que les caractères étaient génois. La carte est sur un morceau de parchemin, qui

(1) Le territoire de Grenade se trouve isolé du reste de l'Espagne par une ligne verte.

porte à son extrémité la Vierge tenant l'enfant Jésus (en couleur).

La côte n'avance guère au delà du cap Bojador. On remarque cependant, au sud de ce cap, un nom en rouge....; puis, plus loin, quatre autres noms, dont le dernier seul présente une partie lisible, *cabo* (cavo).

Grenade, en Espagne, est la seule ville qui porte un pavillon distinct de ceux que l'on voit dans les différentes contrées de l'Europe ; sa forme est allongée, le fond en est noir aujourd'hui. Il paraît avoir été d'argent (1).

Les îles Canaries portent les mêmes noms que dans *Benincasa*, sauf *Maroxello*, qui figure sous le nom de *Lanzelot*. Cette île est barrée par une croix en rouge, et celle de Rhodes par une croix blanche.

Sur le Rhône, au-dessus d'Arles, on voit un riche dessin qui appartient sans doute à la ville d'Avignon, surmonté d'un pavillon dont une partie à fond bleu se trouve fleurdelisée en or (trois fleurs); tandis que l'autre, échancrée aux deux coins, présente une couche noire dans un fond rouge.

A l'embouchure du Nil est indiquée une grande ville sous le nom de *Babylonia*. Tana est placée sur la rive droite. Aucune indication de pavillon tatar ou turc, sur les côtes de la mer Noire. Pise porte le pavillon fond rouge et croix blanche. Le pavillon génois flotte à Galata (2) et à Caffa ; et celui du Bas-Empire à Constantinople, Trébizonde et Sébastopol. Les armes d'Angleterre sont fleurdelisées sur fond bleu. L'île Fortunée figure dans l'Irlande, sous le parallèle du nord de l'Angleterre.

(1) Cette carte paraît incomplète et semble avoir été coupée à l'est de la mer Noire.

(2) On voit ici que la croix des Canaries n'a rien de commun avec le pavillon génois.

A l'est, est un golfe sur la Baltique, sans doute avec une grande île dont la ville porte le nom de *Visbi.*

Le dialecte de cette carte paraît être génois. Cette opinion se confirme en voyant la richesse du dessin que l'auteur consacre à Gênes, représentée avec son port, ses forteresses et ses églises. Le dessin de Venise est bien moins important. Pise n'a qu'un pavillon, et Rome, rien; ce qui ferait supposer que le pape résidait encore à Avignon, lorsqu'elle fut exécutée. Elle ne peut être catalane, car l'auteur n'aurait pas placé Barcelone d'une manière aussi défectueuse, et autant dénaturé le golfe de la Catalogne. Barcelone, sur cette carte, se trouve au nord de l'isthme des Pyrénées.

BIBLIOTHÈQUE MAGLIABECCHIANA.

P. 2, CLASSE XIII.

Portulan anonyme du milieu du XVe siècle, et peut-être des premières années du XVIe siècle. Le pavillon génois flotte encore à Constantinople, à Caffa et sur les bords du Kouban (ceci seul indique que l'auteur du portulan est Génois). Rhodes appartient encore aux chevaliers; mais les Turcs sont déjà maîtres de l'Asie Mineure, de la Bulgarie et de la Romélie. Ils occupent également Sébastopol. Ce portulan renferme cinq cartes :

1° Mer Noire, Azow, Archipel et partie orientale de la Méditerranée;

2° Mer Adriatique, Corse, Sardaigne, Malte, côtes d'Afrique et îles Baléares;

3° France, Espagne, Angleterre, Irlande;

4° et 5° Côtes occidentales de l'Afrique avec les îles Canaries, où l'on voit l'île Lanzelot qui porte une croix rouge sur fond blanc. Les armes génoises sont indiquées partout,

à Gênes comme à Caffa et à Péra. Croix rouge sur un fond argent. Les derniers noms de la côte d'Afrique sont : *Porto di Santo-Domingo*, *Rio do Carmo*, *Rio de Castellano*, *Cap Venoso*, *Cap Ferados*, *Rio Labo*.

En examinant le dos des cartes, je trouve, sur la dernière des côtes occidentales de l'Afrique (1), le millésime 1504, mais sans nom d'auteur.

(1) Nous nous permettrons de dire ici simplement que les hypothèses que l'auteur de la *Notice des découvertes faites au moyen âge sur l'océan Atlantique*, au sujet de la croix de Saint-Georges qu'on voit estampillée sur l'île de Lancerote dans un grand nombre de cartes du XIV[e] et du XV[e] siècle, n'offre pas, selon nous, une preuve aussi décisive qu'il le prétend, de la priorité de la découverte et de la prise de possession de l'île en question par les Génois, avant les autres peuples de l'Europe. Dans les portulans que nous indiquons, on voit la même croix estampillée sur les possessions anglaises. Nous répéterons encore, que les Portugais, les Vénitiens et même les Géorgiens, eurent des drapeaux semblables. Il serait facile d'en fournir la preuve en consultant Jacques de Vitry, Sanuto et d'autres auteurs.

Du reste, malgré ce que dit Pétrarque, et quoique l'on distingue le nom de Lancelot Maroxello, attaché à l'île en question dans les anciennes cartes, il est surprenant de voir que, ni la relation du Génois Vacco, de l'expédition portugaise de 1341, ni les négociants génois établis à Séville, ne fassent mention non seulement de Lancelot Maroxello, mais même du nom donné par leur compatriote à l'île qui prit plus tard le nom de Lancerote. Il est également surprenant de voir dans les portulans de Visconti, de 1318, 1321 et 1327, tous les trois antérieurs aux expéditions portugaises aux Canaries, l'absence de l'île en question avant les expéditions portugaises, qui s'effectuèrent entre les années 1330 et 1341, et dès avant la naissance de Pétrarque, en 1304. Et comment se fait-il que, ni les relations de Recco, ni les portulans que nous citons, n'en fassent la moindre mention ? Est-il croyable qu'ils ignorassent que l'île en question avait été découverte par leur compatriote, et, qui plus est, que la république en avait la possession, comme M. d'Avezac le soutient, par le fait de la croix de Saint-Georges qu'on voit estampillée dans les cartes d'une date postérieure ? Non, nous ne croyons pas que l'île de Lancelot ou de Lancerote eût ce nom avant les expéditions portugaises du temps d'Alphonse IV. Nous le croirons lorsque l'auteur de la notice nous montrera des cartes antérieures auxdites expéditions, dans lesquelles on trouvera non seulement le *véritable pavillon de Gênes*, mais les légendes de *Lanciloto Maroxello*. En attendant, nous

BIBLIOTHÈQUE DE LA LAURENTIANA.

Après la carte Laurentiana, dont nous avons donné un fragment dans notre *Atlas des steppes*, la carte de Pierre Visconti est la plus remarquable. Le parchemin sur lequel elle est dessinée a 0,88 centimètres de longueur sur 57 de hauteur. Elle porte l'inscription parfaitement lisible 1327. MCCCXXVII, *Petrus Visconte fecit istam cartam*, *anno Dm.* 1327 *en Veneciis.*

Cette carte comprend tout le bassin de la Méditerranée et de la mer Noire. La côte d'Afrique ne se trouve indiquée que jusqu'au Mogador (1). Cette carte a tellement souffert, que les lignes et les noms sont presque partout invisibles. Elle ne donne généralement que les contours des mers, et n'indique, en fait de cours de rivières, que le Dnieper et le Danube. Le cours du Dnieper présente ses embouchures au nombre de trois, perpendiculaires à la côte, c'est-à-dire en tout semblables à celle du portulan de Visconti, dont nous avons donné un *fac-simile*.

Le pavillon tatar, qui signale la carte catalane, figure ici pour *Mauro Castro* (Ackerman) et la ville de *Tana* (document précieux à cause de l'incertitude qui règne au sujet de cette dernière ville). Le pavillon du Bas-Empire (2) flotte

persisterons à soutenir que quelque habiles que soient les rapprochements qu'il a faits, ils ne sont ni décisifs, ni concluants.

(*Vicomte de Santarem.*)

(1) Nous appelons l'attention du lecteur sur la date de cette carte, date très importante, lorsqu'on voit la côte occidentale de l'Afrique s'arrêter, non seulement en deçà du cap Bojador et des Canaries, mais même bien avant le cap Noun; particularités qui viennent ajouter de nouvelles preuves à celles que nous avons données dans les Xe et XIe de nos *Recherches sur la priorité des découvertes des pays situés sur la côte occidentale de l'Afrique au delà du cap Bojador.* (*Vicomte de Santarem.*)

(2) Ce pavillon se voit aussi au-dessus de Narbonne.

cependant encore sur Sébastoboli (croix et boules en rouge, fond blanc). A Pintarachia, même pavillon, avec fond rouge et croix blanche. Les possessions génoises n'ont point de pavillon à Constantinople (preuve que Visconti est Vénitien)... Ce pavillon rouge qui flotte à Pise orne également Luiressonda et Trébizonde, ainsi que deux autres villes *Larazo* et *Solline*, situées sur la côte orientale de la Syrie.

La mer du Nord et la Baltique ne se trouvent pas sur cette carte. L'Irlande existe, mais le nord de l'Angleterre est invisible, peut-être parce qu'il est effacé.

Carte de Joani Martines, de Messine, 1568. Bassin de la Méditerranée et de la mer Noire. Carte marine sans grande importance. Elle porte les images de tous les souverains voisins de la Méditerranée.

BIBLIOTHÈQUE DU PALAIS PITTI.

Mappemonde de 1417, de forme ovalaire, ayant 0,80 centimètres de longueur sur 0,40 de hauteur. Au delà du cap Bojador (Buder), point de nom (1). On y indique plusieurs rivières dont les embouchures occupent une assez

(1) Ce monument vient augmenter le nombre des preuves que nous avons produites dans nos *Recherches sur la découverte de la côte occidentale de l'Afrique, au delà du cap Bojador*, pour constater qu'avant les découvertes des Portugais, la côte au delà de cette limite n'était pas marquée dans les cartes, et si parfois on remarquait, dans deux ou trois, quelque tracé au delà de Bojador, il se bornait à une simple ligne arbitrairement tracée et indiquée au hasard. Ainsi, tous les monuments cartographiques antérieurs aux découvertes des Portugais, déjà publiés dans notre atlas, de même que ceux signalés dans cette notice, viennent démontrer le fait que nous avions constaté, et confirment l'exactitude de l'assertion du grand historien *contemporain des découvertes* d'Azurara, qui dit en termes formels :

« Il est constaté qu'en l'an de grâce de 1446, cinquante et une caravelles » y allèrent, et les dites caravelles passèrent 450 lieues au delà du cap » Bojador, et on y voit toute cette côte qui s'étend vers le sud avec toutes

grande place entre la Mauritanie et l'Éthiopie intérieure. Je crois que ces rivières sans noms ont été indiquées d'après quelques manuscrits de Ptolémée. J'ai vu dans la bibliothèque un manuscrit de cet auteur, du commencement du xve siècle, où ces mêmes rivières figurent; l'une d'elles a cinq embouchures, et forme, suivant l'inscription latine,

» ses pointes, comme *le prince la fit ajouter sur les cartes marines;* et il » est bon de savoir que ce que l'on connaissait avec certitude de la côte de » la Grande mer (l'océan Atlantique) se bornait à 200 lieues, *et le restant » de cette carte qu'on voyait sur la mappemonde ne présentait aucune » exactitude et était dessiné au hasard;* mais les indications qu'on trace à » présent sur les cartes sont le résultat de ce qu'on a bien vu et examiné, » comme je vous l'ai déjà dit. » (*Chronique de la conquête de Guinée.*)

La carte qui, selon le dire des auteurs des relations de Béthencourt, marquait le *fleuve d'Or* à 150 lieues au sud de Bojador, fournit une nouvelle preuve de l'exactitude des assertions d'Azurara, puisqu'elle marquait ainsi le *rio d'Ouro* (fleuve d'Or) à 75 lieues françaises plus au sud; et en second lieu, elle le marquait à un endroit où ne se rencontre aucun fleuve, comme nous le montrerons dans un travail spécialement consacré à ce sujet.

Le fleuve d'Or était donc marqué dans la carte de Béthencourt, comme dans celles de Pizzigani et du musée Borgia, tout à fait au hasard, et d'après les traditions et récits des Arabes.

En effet, aucun document ni aucun écrit, ne montrent que les navigateurs de l'*Europe*, allassent au *rio d'Ouro* du temps de Béthencourt, et le voyage du frère Mendiant *avec les Arabes* n'est pas un voyage de navigateurs européens, même en admettant comme exacts les récits d'un livre rempli de fautes et d'absurdités, et qui, au surplus, n'est pas parvenu jusqu'à nous, et que nous ne pouvons pas examiner. Le passage du texte même des *Relations des chapelains*, du baron Normand, que nous allons transcrire, l'indique, selon nous, d'une manière péremptoire, notamment lorsqu'on le rapproche d'autres textes et de la cartographie. Voici le passage qu'on a *omis* dans la notice, sur les découvertes faites au moyen âge sur l'océan Atlantique, publiée dans les *Nouvelles annales des voyages*.

« L'intention de M. de Béthencourt est d'ouvrir le chemin du *fleuve de » l'Or,* car s'il venait à bonne fin, ce serait grandement l'honneur et le profit » du *royaume de France et de tous les royaumes chrétiens.* »

Or, la conséquence toute logique tirée de ce texte même, est que le *chemin du fleuve d'Or n'était ouvert ni pour Béthencourt ni pour tous les royaumes chrétiens*, et que ce chemin n'a été réellement ouvert aux marins de l'Europe qu'après le voyage d'exploration et de découverte du marin portugais Gil Eannes, en 1434. (*Vicomte de Santarem.*)

les *Nigriti Palus.* C'est la seule légende qui leur soit donnée. Au delà de ces rivières, on remarque un assez grand golfe avec une île, où une légende rappelle la traduction de Ptolémée avec Pomponius. Ceci prouve encore l'idée que nous avons émise plus haut, sur l'usage que l'auteur a fait des travaux de Ptolémée pour tracer son Afrique. On voit aussi que le cosmographe du xve siècle n'avait aucune connaissance réelle des côtes occidentales de l'Afrique qui s'étendent au delà du cap Bojador.

L'Afrique est à peu près aussi longue que large et, par conséquent, de forme carrée. Elle est fermée au sud par les montagnes de la Lune, d'où s'échappe le Nil; au delà s'étend la mer. On ne voit que les îles Canaries en face du cap Bojador; au delà nulle indication maritime. Le tracé de la Méditerranée est très remarquable, et la nomenclature très riche. Les aires des vents sont indiquées. C'est une véritable carte marine. Le Dniester et le Dnieper ont chacun deux branches. Le Volga reçoit un fleuve vers son embouchure à gauche. La mer Caspienne est ovale, allongée dans le sens des parallèles; la forme se rapproche de celle adoptée par Ptolémée. Toutes les légendes sont en latin.

Cette carte est évidemment génoise. On remarque, dans l'un de ses coins, un grand écusson aux armes de Gênes. Fond d'argent, croix rouge. L'auteur se plaît, presque à l'exclusion de tout autre pavillon, à placer celui des Génois à Caffa, à Tana, à Trébizonde et à Gênes.

BIBLIOTHÈQUE DE LA PROPAGANDE, A ROME.

Joan Olivia in Messinia, anno 1594 (1).

Portulan sur parchemin. 1° Morée, Archipel; 2° Archi-

(1) Je citerai ici une autre carte d'un cosmographe qui s'appelait Olivès, faite également à Messine en 1575, où on lit : *Bartholomeo Olives Mallur-*

pel, mer Noire, Azof, partie orientale de la Méditerranée; pavillon génois sur deux villes situées, l'une sur la rive droite du Dnieper, l'autre sur les côtes de la..... (1) à *Comant;* 3° golfe Adriatique, Sicile, Sardaigne ; 4° Espagne, France, Angleterre, Écosse et Irlande; 5° côte occidentale d'Afrique, jusqu'au cap Verd, avec les îles qui se trouvent en face ; 6° Planisphère, projection solaire, détroit de Magellan.

Portulan du XVIe siècle, sans date ni nom d'auteur, très belle exécution et grande précision. 1° Mer Vermeille, isthme de Panama, golfe du Mexique et détroit de Magellan; 2° Brésil, États-Unis, Afrique en entier, isthme de Suez, presque aussi large que la moitié de la longueur de la Méditerranée; 3° cap de Bonne-Espérance, côte orientale de l'Afrique et littoral des Indes; 4° Islande, Angleterre, France et Allemagne ; 5° Espagne ; 6° mer de Sardaigne ; 7° archipel (*idem*) ; 8° côte orientale de l'Amérique, Afrique et littoral des Indes; 9° mappemonde ; 10° Palestine ; 11° la Baltique ; partout nomenclature des plus riches.

N° 7 DE LA PROPAGANDE. — Jehu Debenzara a fata la presente carta in Alexandria, anno Domini 1497.

Carte marine sur parchemin, ayant 87 centimètres de longueur et 66 de hauteur. La côte d'Afrique ne descend que jusqu'aux îles Canaries, où l'on voit l'île Lanzelot, avec une croix en rouge (2). Au delà du Bojador, se trouve un

quim en el Castillo del Salvador en Messina. Cette carte est maintenant en ma possession, et a été acquise par mon neveu le commandeur Ferron de Castello Branco. (*Vicomte de Santarem.*)

(1) Le nom est effacé.

(2) L'abbé Andrés cite, dans sa dissertation sur la carte de Bartholomeo de Paretto, une carte du même cosmographe, d'après de Murr, qui a appartenu au musée Borgia, d'une date différente, sous le titre : *Jehu Dabenzara d'Alexandria, anno 1446.*

mot en rouge que je n'ai pu déchiffrer. Cette carte donne tout le bassin de la Méditerranée et de la mer Noire jusqu'au méridien de la pointe orientale de Chypre. La côte orientale de la Méditerranée est également supprimée. Grenade se trouve séparé du restant de l'Espagne. Cette carte doit être génoise ; la ville de Gênes est enrichie d'un splendide dessin, et son pavillon flotte sur toutes ses possessions. La côte de Barcelone présente les mêmes défenses que sur une autre carte également génoise, enrichie de nombreuses peintures, parmi lesquelles cinq médaillons à figures. En Afrique, se remarque un grand nombre de tentes richement ornées, et le pays est couvert de palmiers.

N° 4 DE LA PROPAGANDE. — Carte marine de la Méditerranée et de la mer Noire, en dialecte français. La côte d'Afrique descend jusqu'à Palma de Sanaya (royaume de Guinée). Angleterre, Ecosse et Irlande. Riche nomenclature.

Cette carte est enrichie de nombreuses figures en pied, parmi lesquelles, en Afrique : le roi de *Guina*, le roi d'*Urgana*, au milieu des éléphants, vers l'Orient ; le *prêtre Jean* (1), en Abyssinie ; le roi de *Babylone*, sur le Nil ; le roi d'Espagne ; le roi de France ; l'*Ampereur ;* le roi d'*Ongria ;* le roi de *Boème ;* le roi de *Polonia* ; le roi de Tartarie ; le Grand-Soffy, en Asie Mineure (sans doute le Sultan). Cette carte paraît dater de la fin du XVe siècle. Grenade n'est plus isolée ; les lacs Fortunés de l'Irlande ont disparu. Au-dessus du cap de Bojador, on remarque l'île de Lanzaroto, avec la croix rouge. Les rivières indiquées sur cette côte sont au nombre de cinq, parmi lesquelles le rio del Oro (2),

(1) On remarque les mêmes particularités dans la carte de Juan della Cosa, de 1500.

(2) Cette particularité et ces mots montrent que cette carte est espagnole ou catalane, et que les légendes sont très probablement en catalan, puisque

à peu de distance du cap Bojador. Cette carte, sur parchemin, ne possède ni date ni nom d'auteur.

N° 3 DE LA PROPAGANDE. — Immense mappemonde, de 2 mètres de longueur sur 87 centimètres de largeur, portant l'inscription suivante en caractères gothiques, au haut de la carte :

Carta universal en que se contiene toto lo que del mondo se sia descubierto fasta agora, hizola Diego Ribero, cosmographo de Su Majestad, anno de 1529, *Sevilla*. En bas, on lit en mêmes caractères.

Laquel se devide en dos partes conforme à la capitulacion que hizieron los catholicos reges de Espana 7; il rey don Juan de Portugale, en fordesillat anno de 1494.

Iles Canaries avec l'île *Lanzoreto*, mais sans croix. Riche exécution, nombreux dessins d'animaux à la plume dans l'Afrique, l'Asie et l'Amérique (1); le détroit de Magellan s'y trouve, mais la côte occidentale de l'Amérique méridionale manque. Beaucoup de notes.

N° 11. — Carte marine de la Méditerranée, avec une fraction de la mer Noire. Elle a peu d'importance. Il n'y existe que le commencement de la côte d'Afrique.

N° 12. — Carte marine de la Méditerranée et de la mer Noire, sur parchemin, de 44 centimètres de longueur sur 30 de largeur, portant l'inscription suivante :

Georgio Sediri dito cretensis fecit me, anno Domini 1565. *die luvio*. La côte d'Afrique ne descend que jusqu'au cap

si elles eussent été écrites en dialecte français, on y verrait, fleuve de l'Or, et non pas rio del Oro.

(1) A la bibliothèque grand-ducale de Weimar, existe une mappemonde pareille, dessinée par le même cosmographe. Nous avons donné l'Afrique de cette mappemonde dans notre atlas des monuments, cartes géographiques du moyen âge, pour servir de preuves à l'*Histoire des découvertes des Portugais*. (*Vicomte de Santarem.*)

Bojador. Les noms de Lanzalot et Marochello ne figurent pas dans les Canaries. On y remarque néanmoins la croix rouge. Il fait sortir le Dnieper d'une chaîne de montagnes, appelée *Tartaru*. Bonne configuration, nomenclature extrêmement riche.

Nº 10. — Carte marine sur parchemin, exclusivement consacrée à la configuration des côtes de la Méditerranée, des côtes occidentales de l'Europe et de la mer Noire. La côte d'Afrique descend au delà du cap Bojador jusqu'au cap Blanco, situé au sud d'une rivière appelée Ridi-Loto. Cette carte, très bien conservée, porte l'inscription *Joan Martines, en Messine, anno* 1586.

Nº 9. — Carte marine d'une partie de la Méditerranée, y compris l'Archipel. Sans inscription et sans nom d'auteur. Travail grossier.

Nº 8. — *Andreas Benincase Anconitanus composuit, Ancone, anno Domini* 1508 (1).

Carte marine de la Méditerranée et de la mer Noire, avec l'indication défectueuse de la Baltique, sur parchemin ayant 95 centimètres de longueur et 63 de hauteur. La côte d'Afrique descend jusqu'au cap *Buceder*. L'île de Lancillota avec le mot Marogello à droite (sans croix). Ile Fortunée en Irlande; Tana sur la rive droite; Babylonia sur le

(1) Dans la bibliothèque de Berne, existe un autre portulan plus ancien de cet auteur. Il est daté de 1476, on y lit la note suivante : « Andreas Benin- » casa Gracioso Anconitanus composuit anno Domini MCCCCLXXVI. » On y lit, au delà des Canaries, la note suivante. « In hac regione sunt » plagæ arenosæ et desertæ valde magnæ, et ideo terra ista scilicet maritima » est et pro majori parte inhabitata, nisi ab hominibus qui sunt nigri et » semper vadunt nudi, qui semper dicunt : Quod quot miliaria tenditis in » mare, tot passus habetis in fundo. » La carte trouvée par M. de Hell, du même auteur, datée de 1508, maintenant aux archives de la Propagande, à Rome, provient du musée Borgia, et avait déjà été signalée par de Murr.
(*Vicomte de Santarem.*)

Nil; île Fortunée de Santi Brandaux. Au-dessus des Canaries, mais sans indication de position, le mot *antilia* figure aussi vers l'ouest.

N° 6. — Carte marine de la Méditerranée et de la mer Noire, avec les côtes d'Afrique descendant un peu au-dessous du cap *Bojador*, sur parchemin. Carte très soignée, mais sans date ni nom d'auteur. Iles situées en pleine mer, au nord-ouest des Canaries; île de Lanzarota, sans croix; Tana sur la rive droite du Don. Point de pavillon indiquant la date.

N° 5. — Grande mappemonde indiquant la côte d'Afrique au delà du cap *Bojador*. La carte est malheureusement coupée, et cela empêche de préciser la limite. Ile de Lanceloto avec le nom de *Marojello*. Infinité d'inscriptions. Longueur de la carte, 1 mètre 45 centimètres; hauteur, 75 centimètres. Indication de l'Asie centrale, mer Caspienne s'inclinant vers le sud, allant directement du nord-ouest au sud-est.

Cette carte est très précieuse, et paraît antérieure à la découverte de l'Amérique Il est question de Ptolémée dans les nombreuses légendes; point de date, point de nom d'auteur et point de pavillon. Elle paraît avoir été coupée au nord et au sud; à l'est de Samargant (charmant dessin) figure un assez grand lac. On indique les sources de naphte dans la mer Caspienne; *Arcetreca* à l'embouchure du Volga, sans doute Astrakan. Le fleuve Ocus se jette dans la mer Caspienne. A l'est du Volga, se voit le fleuve *Jaicho*. Le Volga ne porte pas de nom. On voit Saraï sur ses rives. Perse Ind.; sept. province de Delhi.

Dialecte italien, caractères gothiques; en étudiant avec soin la légende, on pourrait peut-être préciser la date de cette carte.

PORTULAN n° 13. — *Conte de Octomano Freduci, anconitano le a facte, Melano, 1538, in Anconna* (1).

1° Carte de la mer Adriatique. Sicile, Grèce et Archipel. Côte d'Afrique en face.

2° Irlande avec ses îles Fortunées. Écosse, Angleterre. Côte occidentale de la France et de l'Espagne.

3° Mer Noire. Partie orientale de la Méditerranée. Tana, sur la rive droite du Don.

4° Côte occidentale de l'Afrique. Ile de Lancelloto, avec croix rouge; à côté Marocello. Absence de pavillon sur ces cartes, sauf l'île de Rhodes avec sa croix blanche sur fond rouge. La côte d'Afrique se prolonge au delà du cap Bucedor (on voit un port au midi du cap), avec l'indication d'une ville de Bucedor, en rouge. Le port est presque entièrement fermé. Au delà de Bucedor, la côte a autant de développement qu'au sud. Elle porte la même nomenclature.

5° Mer de Sardaigne et des îles Baléares. Immense mappemonde du XVIe siècle.

Immense carte destinée aux côtes occidentales de l'Afrique et de l'Europe, et une grande partie de l'Amérique, XVIe siècle.

(1) Nous avons cité un autre monument de ce cosmographe, dessiné en 1487, et qui a pour titre : *Contes hoctomani fredutijis de ancona composuit anno* 1487. Le comte Potocki a donné une partie de la carte de cet auteur, qui se trouve à la bibliothèque de Vienne ; mais il dit que la carte en question est datée de 1497. Ainsi, Hommaire de Hell a trouvé une autre carte dessinée par ce même cosmographe, plus moderne de quarante et un ans. La comparaison de ces deux monuments dressés par le même cosmographe à un si grand intervalle serait très intéressante pour l'histoire de la cartographie. Ce monument a appartenu au musée du cardinal Borgia, et de Murr l'avait déjà mentionné. (*Vicomte de Santarem.*)

BIBLIOTHÈQUE DU VATICAN.

Portulan sur une feuille de parchemin de la Méditerranée et de la mer Noire. *Vincencius Demetrius Vocius, Rachuseus, fecit in civitate Neapoli, die* 15 *julii* 1506.

1° Carte de la mer Noire et de la partie orientale de la Méditerranée. Tana sur la rive droite du Don, comme sur toutes les cartes du même auteur.

2° Archipel de la Grèce, mer Adriatique, Sicile, côtes d'Afrique.

3° Sardaigne, Corse et détroit de Gibraltar.

4° Angleterre, Écosse, Irlande avec les îles Fortunées, côtes de France et d'Espagne.

5° Côtes occidentales de l'Afrique; on voit déjà les îles du cap Vert.

6° Carte du prolongement de la côte d'Afrique.

Au milieu de cette riche nomenclature, Hommaire de Hell cite plusieurs noms que je m'abstiens d'indiquer, ces noms ayant déjà été cités dans les livraisons de notre atlas. M. Hommaire remarque avec raison que cette dernière carte paraît beaucoup plus complète que celle du même auteur qui se trouve dans les archives de la réformation. Notre savant confrère fait remarquer que *Gratiosus Benincasa* paraît avoir été le plus grand cosmographe ambulant du XV° siècle.

Au résumé, la notice d'Hommaire de Hell nous fait connaître non seulement un grand nombre de monuments de la géographie du moyen âge inconnus jusqu'à présent, mais aussi plusieurs cosmographes dont nous ignorions l'existence. C'est par de semblables recherches que l'on parvient à agrandir le domaine déjà si considérable de la géographie du moyen âge, dont, au commencement du siècle, on connaissait à peine l'existence.

Pour ne pas altérer l'ordre des recherches faites par M. de Hell dans ses explorations, nous avons cru devoir conserver celui qu'il lui a donné par bibliothèques ; néanmoins il nous a semblé utile, tant pour les recherches des savants, que pour le classement de ces mêmes notices dans notre liste des monuments cartographiques et hydrographiques du moyen âge, de les indiquer chronologiquement par siècle.

Les recherches faites par notre savant confrère dans les bibliothèques de Rome et de Florence nous donnent donc les résultats suivants :

XIVe *siècle.* — Une carte de Vesconte, de 1327.
Une carte de Solery de Majorque, de 1385.
Une carte marine, sans date.
Une carte également sans date.
XVe *siècle.* — Une mappemonde de 1417.
Un portulan de Benincasa (Beninesta).
Un portulan de Benincasa, de 1461.
Un du même cosmographe, de 1471.
Une carte de Benzara, de 1497.
Une carte du même siècle.
Une carte du même siècle.
XVIe *siècle.* — Un portulan de 1504.
Un portulan de Demetrius, 1506.
Un portulan d'Andreas Benincasa, de 1508.
Un autre du commencement de ce siècle.
Un autre du commencement de ce siècle, sans date
Une mappemonde de Diego Ribero, 1529.
Une carte de Fredutti, d'Ancône, 1538.
Un portulan de Gregorio Sideri, 1565.
Un portulan de Juan Martines, 1568.
Un portulan du même cosmographe, 1586.
Un portulan de Juan d'Oliva, 1594.

Une carte du XVIe siècle, sans date.
Une carte du XVIe siècle, sans date.
Une grande mappemonde, sans date.
Une grande mappemonde, sans date.
Une grande mappemonde, sans date.

Ces dernières, quoique sans date, sont de la fin de ce siècle.

Vicomte DE SANTAREM.

CHAPITRE II.

Arrivée à Florence : impression inattendue; critique des femmes. — Physionomie sombre des palais et des rues; les dalles de Florence; place du Vieux-Château, un mot d'histoire; loge des Lansquenets; fontaine de Neptune, œuvre d'art. — Procession, singulier usage italien; les carabiniers. — Économie politique. — Autographe de la comtesse Isabella de Rossi. Un déjeuner pour 40 centimes; bonhomie italienne; les bouquetières florentines.

Le nom de Florence a quelque chose de si frais et de si poétique, qu'il semblerait que rien de ce qui doit choquer ailleurs les yeux ne dût s'y rencontrer. D'ailleurs, on arrive là avec un tel enthousiasme, que nécessairement on ne peut manquer d'être un peu désappointé au premier abord. En vain notre regard cherchait, à travers la foule, ces charmantes Florentines dont tant d'artistes ont reproduit la beauté ; nous ne voyions que des femmes de la tournure la plus vul-

gaire, coiffées de vieux chapeaux fanés, et portant encore les manches à gigot, toutes surprises sans doute d'avoir trouvé un refuge dans la ville la plus artistique du monde. A Florence, comme dans presque toutes les villes d'Italie, le costume national a complétement disparu. Il est si bien proscrit des habitudes actuelles, qu'un artiste ne peut, sans payer très cher, trouver un modèle qui veuille poser avec l'ancien costume italien.

A part cette petite critique, je m'empresserai d'exprimer mon admiration pour Florence, cette reine des arts, patrie des plus beaux génies dont l'Italie s'honore. La gloire de compter, au nombre de ses enfants, le Dante, Michel-Ange, Galilée, Alfieri, Boccace, Pétrarque, Cellini, André del Sarto, suffirait seule pour lui donner la prédominance sur les autres cités italiennes, quand elle n'aurait aucun des avantages dont elle est si libéralement dotée. On a tellement épuisé pour elle toutes les formules de l'enthousiasme, qu'en vérité il serait difficile d'en trouver de nouvelles pour la louer; seulement je signalerai le travers qu'ont la plupart des voyageurs, de ne répéter que ce qui a été dit avant eux. Ces gens-là ne voient que par les yeux des autres; aussi leurs impressions sont-elles d'une uniformité désolante. A l'égard de Florence, que n'a-t-on pas dit sur son doux ciel, ses villas, ses bois d'orangers (qu'elle n'a pas), son Arno (qui pendant l'été est presque à sec), ses galeries et ses églises?

Il me semble qu'il y a une autre manière de l'envisager moins banale et plus près de la vérité.

Ce qui frappe tout d'abord à Florence, c'est l'aspect sombre et menaçant de ses palais, véritables forteresses du moyen âge. Rien ne peut mieux donner l'idée de l'époque où chacun était forcé de se garder soi-même, que ces grands édifices formés de gros blocs de pierres noircies par le temps, avec leurs crénelures et leurs anneaux de fer pendants le long des murs, comme si l'on était encore au temps des barricades. La rareté des croisées ajoute à leur tristesse. Une porte massive de chêne défend le passage qui donne accès dans ces formidables demeures, théâtres des guerres civiles qui ont si souvent déchiré les États florentins. Avec de pareilles constructions, il est facile de comprendre que l'aspect de Florence ne soit pas aussi riant qu'on le dit généralement : loin de là, peu de villes ont une physionomie aussi sévère et qui fasse autant songer aux événements passés. Certaines rues surtout produisent un effet singulier sur l'imagination. Il faut les traverser à la tombée de la nuit, quand elles sont presque désertes et que leurs immenses palais se perdent dans la brume du soir, pour bien comprendre la sombre poésie qui les caractérise.

On vante beaucoup les larges dalles des rues de Florence, sans signaler un défaut qui, à mon avis, neutralise tout leur mérite. Ce défaut est la malpropreté naturelle aux Italiens, beaucoup plus évidente

ici que partout ailleurs. Rien ne choque plus le regard que les tas d'immondices qui recouvrent ces belles dalles, auxquelles il faudrait la propreté minutieuse des Hollandais. Avec ce mode de pavage, tout se voit, tout brille au soleil, la poussière elle-même n'y est pas supportable. Qu'on juge donc de l'effet désastreux produit par les épluchures de légumes, les fruits pourris, les vieux chiffons que les Florentins laissent complaisamment séjourner devant leurs portes, sans s'inquiéter de la fâcheuse influence qu'exercent toutes ces saletés sur la santé publique.

Aussi ferai-je observer, en dépit de ceux qui vantent la beauté du peuple florentin, qu'en général ce peuple a quelque chose de maladif dans le teint, assez difficile à expliquer dans un pays qui semble réunir toutes les conditions de salubrité, et où la misère, telle qu'elle règne dans les grandes villes d'Europe, est à peu près inconnue. Il faut donc en rechercher la cause dans l'absence de propreté que je viens de signaler.

Mais hâtons-nous de considérer la belle Florence au point de vue des arts; car, là, toute critique doit s'arrêter devant les merveilles qu'elle renferme. Peu jalouse d'enfouir ses trésors au fond des musées, elle les étale, en reine libérale, sur ses places, dans ses promenades, à la portée de tous les regards. Ainsi, sur la place du Vieux-Château, se voit une des œuvres les plus renommées de la statuaire moderne, l'enlèvement des Sabines, par Jean de Boulogne! A côté,

une Judith de Benvenuto Cellini; plus loin, le David colossal de Michel-Ange.

Le vieux château est lui-même un des monuments les plus intéressants de Florence. Dans le principe, ce n'était qu'une forteresse élevée par la démocratie en 1298; mais Côme de Médicis la choisit pour sa résidence, et bientôt l'austère demeure des chefs de la république devint le séjour des arts et des plaisirs. C'est un monument d'un aspect sévère, bâti, comme tous les anciens palais de la ville, de grosses pierres saillantes, et couronné de créneaux. Antérieurement à sa construction, il existait, au milieu de la place, un palais appartenant aux Uberti, famille puissante contre laquelle le peuple se révolta, et rasant leur palais jusque dans ses fondements, décréta qu'à l'avenir le sol resterait inoccupé, pour perpétuer la vengeance démocratique. A cette cause doit s'attribuer la position du château actuel, qui se tient comme caché dans un coin de la place. La statue équestre de Côme Ier, par Jean de Boulogne, s'élève belle et majestueuse sur l'emplacement du palais maudit, et, par sa présence, semble protester contre la haine presque toujours aveugle des partis populaires.

La grande fontaine de Neptune et l'élégant portique connu sous le nom de *loge des Lansquenets*, achèvent de donner à cette place une physionomie artistique et pittoresque qui frappe vivement l'imagination. Le caprice seul semble avoir présidé à la façon dont tous

ces monuments sont placés, ainsi qu'à leur genre d'architecture. Ici un palais, là une vieille maison à galeries de bois vermoulu; plus loin, la loge des Lansquenets avec les magnifiques statues qui la décorent; aux portes du palais, le David de Michel-Ange et l'Hercule de Bandinelli; puis la fontaine de Neptune, avec son peuple de satyres et de néréides, qui semblent folâtrer et se poursuivre dans les eaux du bassin; et pour dominer tout cela, la tour gothique du vieux château, qui s'élève solitaire et bronzée par le soleil florentin, et tout étonnée de n'avoir plus à abriter derrière ses créneaux les fiers républicains de *Firenze la bella*.

Au vieux château est jointe la célèbre galerie des Offices que le monde entier connaît, et dont je me garderai bien de parler.

Les longs portiques sur lesquels s'ouvrent la plupart des salles sont remplis de tableaux, de statues, de bas-reliefs, qui réclameraient à eux seuls plusieurs jours d'examen.

Longtemps nous nous arrêtâmes devant la Niobé antique, l'un des plus admirables chefs-d'œuvre du ciseau grec. Jamais la douleur n'a été reproduite d'une manière plus sublime et plus déchirante. Niobé, courbée sur sa plus jeune fille qu'elle entoure de ses bras, tient la tête levée vers le ciel avec une douleur si royalement majestueuse, qu'on ne sait, en vérité, si l'on ne doit pas plus l'admirer que la plaindre.

Dans la salle des bronzes modernes, se remarque le Mercure de Jean de Boulogne, qui littéralement s'élance dans les airs; aucune reproduction ne donne l'idée de la légèreté incomparable de ce corps, qui ne tient au sol que par l'extrémité du pied.

Quant aux bronzes antiques, ils sont en si grand nombre, qu'on ne sait que citer. On envie, on admire ces Grecs qui, dans toutes leurs œuvres, portaient à un si haut degré l'instinct et la réalisation du beau.

Malgré les jouissances infinies résultant de la contemplation des œuvres humaines, quand elles atteignent la perfection, il arrive un moment où les yeux ne peuvent plus voir, où l'imagination reste muette, où le cœur même cesse de battre. L'admiration trop prolongée devient une fatigue pour nos facultés. J'ai surtout compris cette vérité en visitant la galerie de Florence. Forcé de ne voir que rapidement tant d'œuvres merveilleuses, je finissais par ne plus leur accorder qu'une admiration banale, ce qui, à mon avis, équivaut à une véritable profanation.

Nous trouvant à Florence le jour de la Fête-Dieu, nous pûmes jouir de la vue de la procession et voir de quelle façon on comprend en Italie les fêtes religieuses. Malgré tout ce que l'on nous avait raconté à cet égard, nous trouvâmes ce spectacle si singulier, que je ne puis m'empêcher d'en faire une rapide description. Dès la veille, des volées de carillon partant de tous les clochers (et Dieu sait s'ils sont nombreux) avaient si

bien tenu la ville entière en éveil, qu'au premier rayon du soleil, toute la population, en habits de fête, était debout, et couvrait déjà les places et les rues que devait parcourir la procession.

Plusieurs compagnies de carabiniers en grande tenue étaient échelonnées de distance en distance, et, quoique ayant l'air de balayer de temps à autre la voie publique, ils n'étaient là en réalité que pour faire voir leurs beaux uniformes. Le peuple italien a peu de respect pour toute espèce d'autorité; non par esprit d'opposition systématique, mais parce que sa nature insouciante ne prend rien au sérieux. Ainsi, dans cette circonstance, rien n'était plus original que de voir les évolutions des carabiniers qui, bien loin d'effrayer le peuple, semblaient n'avoir d'autre but que de l'amuser. Les femmes, avec leur vivacité méridionale, se faisaient un plaisir de les provoquer, d'exciter les chevaux, tout aussi pacifiques que leurs maîtres. Une musique, médiocrement bonne, vint mettre un terme à ce chassé croisé, qui se répétait sur toute la ligne, et nous vîmes enfin apparaître la tête de la procession. Mais que dire de cette ligne interminable de sales pénitents, qui défila pendant près d'une heure ? Toute la populace de Florence semblait s'être travestie pour figurer à cette solennité. Il y avait des pénitents gris, blancs, noirs, bleus, chaussés, déchaussés, tous faisant assaut de grimaces et de lazzis avec la foule, absolument comme si l'on était

en plein carnaval. Quelques bannières apparaissant çà et là semblaient bien vouloir rappeler qu'il était question d'une procession ; mais au résumé, tout cela faisait l'effet de ces farces données en pâture au peuple, pour lui faire attendre plus patiemment l'heure du spectacle. Cette heure vint enfin pour nous, et nous fut annoncée par une nouvelle musique, précédant un nouveau cortége un peu plus respectable que le précédent. Il était composé de moines, de diacres et d'enfants de chœur. En le voyant défiler, nous eûmes l'occasion de remarquer un trait, particulier au pays, de la plus franche originalité.

Chaque individu portant un cierge allumé était escorté d'un gamin ou même d'un homme, lequel, armé d'un morceau de papier en manière de récipient, recevait les gouttes de cire tombant du cierge. Il faut convenir que le grotesque ne saurait aller au delà. A mesure que le véritable clergé s'avançait, mille bras couverts de haillons élevaient et abaissaient leur ignoble morceau de papier afin qu'aucune goutte de cire ne fût perdue. Il y a tant de laisser-aller chez les Italiens, que ces bons abbés, loin d'être choqués d'une telle escorte, penchaient complaisamment leur cierge pour que la moisson fût plus abondante, et j'avoue que cette intention évangélique rachetait en quelque sorte ce qui leur manquait en dignité.

Une troisième musique plus éclatante que les autres vint enfin stimuler le zèle des carabiniers, qui parvin-

rent à force d'évolutions à élargir les rangs. Ils galopaient à droite et à gauche d'un air tout effaré, mais au fond si complaisamment, qu'on se rangeait non par crainte d'accident, mais simplement pour leur faire plaisir.

Le haut clergé, tout couvert de guipures, de nœuds de satin rouge et or, vint donner à la procession une physionomie toute nouvelle; et ce que l'on comprendra difficilement, c'est la patience de ces brillants chanoines, de ces abbés coquets et parfumés, à garder près d'eux les gamins cités plus haut. J'en ai vu, munis de vieux fonds de chapeaux, passer à chaque instant leurs doigts crasseux dans le cierge, sans recevoir la moindre rebuffade.

L'archevêque vint ensuite, seul sous un dais porté par huit abbés, et suivi d'une foule d'officiers, de magistrats, de chefs de corporations, de tout ce qui constitue le pouvoir civil, religieux et militaire de Florence. Abbés et séculiers, acteurs et spectateurs, avaient dans leur physionomie une expression de gaieté qui faisait plaisir à voir. Quel singulier peuple que ce peuple italien! Tout se transforme pour lui en impressions agréables; insouciant et mobile au suprême degré, il matérialise l'idéal, et idéalise la matière.

A Florence, presque toutes les maisons sont qualifiées du nom de palais, quoique le nombre des véritables soit assez grand, pour qu'on ne soit pas tenté de prodiguer ce nom à tout ce qui porte façade. Mais

l'Italie est le pays des *excellenze*, des *palazzi*, et de toutes les exagérations imaginables.

Les vrais palais sont d'une magnificence princière; sombres et menaçants à l'extérieur, ils offrent dans l'intérieur tout ce que le culte des arts, le goût de l'ostentation et du luxe peuvent offrir de plus séduisant. En parcourant leurs larges vestibules, leurs appartements décorés de colonnes, de fresques, de mosaïques, de plafonds dorés, leurs galeries de tableaux et d'objets antiques, on se fait des propriétaires une idée colossale. Et pourtant, malgré la somptuosité de ces palais, beaucoup de familles patriciennes sont ruinées et ne se tirent d'affaire qu'en les louant à de riches étrangers. Ce malaise a principalement sa source dans l'incapacité des propriétaires à gérer leurs biens. Aucun d'eux, par un préjugé ridicule, ne fait valoir lui-même ses terres; et ce préjugé, en se transmettant de père en fils, ébranle à la longue les fortunes les plus solides. Un fermier est donc chargé de l'administration de la propriété et partage les revenus avec son maître, après avoir préalablement retiré tout ce qu'il faut pour nourrir sa famille, entretenir les champs, soigner le bétail, payer les domestiques, etc., ce qui réduit au quart la part du maître; et l'on conçoit qu'avec la propension, naturelle aux Italiens, à briller, ce quart, quelle que soit la fortune territoriale, devienne insuffisant pour soutenir dignement une famille patricienne.

Quand on parcourt les différents États de l'Italie, on est frappé de la jalousie presque furieuse qui règne entre eux. Cela tient encore aux mœurs du passé, à l'esprit exclusif que les différents modes de gouvernements ont répandu sur toute l'Italie. Non seulement chaque État, mais chaque ville est jalouse de sa voisine. Le sentiment patriotique ne dépasse pas les murs d'une cité. Le Toscan déteste le Milanais; le Milanais abhorre le Piémontais; le Piémontais méprise le Napolitain, et ainsi de suite. Par cette cause, la publicité, si nécessaire aux œuvres d'imagination, est presque inconnue en Italie. On y prend autant de soin à étouffer un nom qui veut se faire jour, que dans tel autre pays à le prôner. Tout écrivain ou poëte, s'appelât-il Manzoni ou l'Arioste, ne saurait trouver hors de chez lui un éditeur quelconque, par la seule raison qu'il est Toscan, ou Vénitien, ou Milanais, etc.

Ainsi, pour les imaginations vives, les intelligences élevées, il n'y a en Italie ni gloire ni profit; et cependant que de charmants poëtes !

L'un des plus distingués de Florence, la contessa Isabella Rossi, nous fit un accueil dont le souvenir ne saurait s'effacer. C'est en sa compagnie que nous parcourûmes les musées, les églises, les promenades de Florence, et dans son salon que nous vîmes un grand nombre de célébrités artistiques et littéraires.

Je transcris littéralement une de ses lettres, adres-

sée à ma femme, et dont le naïf français ajoute à la grâce de la pensée, sans trop choquer le goût.

« Madame Adèle Hommaire de Hell, je vous assure » que je *tiendrais* comme chose précieuse, le *recueille* » de vos rêveries que je vais lire tout de suite avec » empressement, et desquelles j'*attend* éprouver belles » et douces *émotiones*. Je vous mande pourtant, en » pauvre échange, mes *poésies* et mes proses; si un » jour vous pourrez comprendre le langage harmo- » nieux de l'Italienne, regardez dedans, et souvenez- » vous *amicablement* d'elle, comme vous pourrez être » sûre *qui ne* peut désormais vous oublier.

» Votre *ammiratrice* et amie,

» Isabella Gabardie-Rossi-Brocchi.

18 giugno.

» Je vais attacher sur une des pages de mon album » votre charmant billet qui *saira un* fleur de plus entre » les autres. »

Les environs de Florence sont couverts de villas, de bois et de collines qui lui forment une charmante ceinture. Tout séduit la vue, tout justifie l'affluence des étrangers dans cette délicieuse ville. La vie y est encore plus facile qu'à Gênes. Un déjeuner dans les cafés les plus élégants, composé d'œufs frais, de café à la crème et de délicieux petits pains, ne dépasse pas

40 centimes ; quant à la dépense des hôtels, elle est la même que partout, malgré le bas prix des vivres.

De telles conditions matérielles rendent nécessairement le peuple plus heureux ici qu'ailleurs. La mendicité y est inconnue, et l'on ne voit pas dans les classes ouvrières cet air de souffrance qui trahit ailleurs tant de privations. Ici, grands et petits ne songent qu'à jouir de la vie, chacun à leur manière. L'insouciance est le trait dominant du caractère florentin, et le gouvernement tout paternel ne fait qu'ajouter à sa douce quiétude.

Toutes les femmes portent chapeaux, jusqu'aux cuisinières et aux balayeuses de rues. Ce malheureux travers a tellement dépoétisé les Florentines, que l'admiration à leur égard devient un sentiment presque inconnu. Quant aux bouquetières, elles sont encore charmantes, et jettent toujours avec la même libéralité qu'autrefois leurs bouquets dans les voitures des *ladies* (toutes les étrangères sont des ladies en Italie). Leur stimulant n'est pas l'avidité du gain, mais un instinct poétique emprunté sans doute à leur doux pays. La bouquetière comprend si bien l'alliance des fleurs avec le luxe élégant des femmes à équipage, qu'elle leur jette son charmant tribut comme un hommage tout naturel sans trop s'inquiéter s'il lui rapportera quelque bénéfice.

Dès qu'une cloche se met à sonner, toute la population florentine est en l'air. Chaçun quitte son travail

et va se mêler, soit à la procession, soit à l'enterrement, soit au mariage qui passe. Même empressement pour la musique militaire; chacun la suit, et l'on dirait parfois une émeute, tant la foule est compacte.

La bonhomie italienne possède l'avantage de rendre impossible cette haine sourde et jalouse que nourrissent ailleurs les prolétaires contre les classes privilégiées. Ici tous les rangs semblent confondus, tellement les relations y sont simples et faciles. Les Italiens, au résumé, gagnent beaucoup à être vus chez eux, leurs qualités et leurs défauts se combinant de telle sorte qu'on ne voudrait pas les connaître autrement qu'ils ne sont.

CHAPITRE III.

Civita-Vecchia, avidité de ses employés; départ, impressions pittoresques. Le désert nous tient rigueur. — Rome : le Campo-Vaccino, la voie Appienne, aqueducs, pins parasol, fontaine Egérie, paysage. Pie IX faisant son entrée à Saint-Pierre : description de cette solennité; les dames y mangent des petits gâteaux comme au théâtre. — La *ghirandola*, illumination de Saint-Pierre; fièvres. Départ de Rome.

Nous partons de Florence le 19 juin, pour Livourne où nous ne restons que quelques heures, le temps d'attendre le départ du bateau à vapeur de Civita-Vecchia.

On ne saurait se figurer tous les ennuis qui assaillent le voyageur quand il met le pied dans les États

pontificaux. Aller à Rome, paraît chose fort simple; et pourtant, grâce aux tracasseries de la douane et de la police, à la lenteur des employés, à la rapacité des porte-faix de Civita-Vecchia, mille complications surgissent, mille désagréments vous attendent à chaque pas, et l'on serait vraiment tenté de regagner le bateau à vapeur et de planter là tous ces avides corbeaux qui vous regardent comme une proie assurée.

Voici un rapide aperçu du déboursé auquel est soumis tout voyageur, du moment où il quitte le pyroscaphe jusqu'à celui où il s'installe dans un hôtel de Rome :

Pour transporter les effets du bateau à terre, par paquet, et autant pour les porter à la douane.	1 paul (1) 1/2
Pour plomber les caisses.	4 pauls.
Pour le passe-port, les papiers de la douane et la commission. . . .	3 pauls.
Au soldat qui apporte les papiers. .	1 paul.
Pour charger les effets sur la voiture, car le cocher ne s'en mêle pas. . .	2 pauls.
Pour une nouvelle formalité de passeport à la porte de Rome.	2 pauls.
Nouvelle visite à la douane, nouveau déchargement des effets. . . .	3 pauls.
Pour faire transporter les effets dans l'appartement.	3 pauls.

(1) Le paul est de 60 centimes.

Tout cela fait un total qui dépasse de beaucoup les dépenses de ce genre qu'on fait dans tout autre pays.

S'il fallait encore signaler la mauvaise foi des voituriers s'engageant à vous conduire en tant d'heures et qui en mettent le double; leurs mille ruses pour faire entrer dans une voiture louée pour vous seul un ou deux voyageurs qui n'ont trouvé de place nulle part; enfin tous les ennuis d'un voyage commencé en plein midi *dans la campagne de Rome*, on trouverait plus simple d'aller en Californie.

Depuis Civita jusqu'à Rome, ce n'est qu'une succession de collines à pentes douces, qui, sans avoir l'aridité qu'on leur prête, n'offrent aucun trait saillant. Un assez grand nombre de ruisseaux, coupés çà et là par la route, entretiennent une végétation assez touffue pour que le sol ne puisse être accusé de stérilité. Le cri des cigales, multiplié à l'infini, accuse seul un peu de vie dans ces longues herbes roussies par le soleil. De distance en distance, des tours d'observation et même des forteresses défendent le bord de la mer et jettent un charme romantique sur le paysage. On rencontre aussi quelques grands bâtiments de pierres grises, fortifiés comme si l'on s'attendait à quelque descente de Sarrasins, et qui ne sont que de simples fermes (*casale*). Un seul village se trouve entre Civita et Rome, un village décimé par les fièvres.

Au moment où le soleil atteignait l'horizon, la coupole de Saint-Pierre nous apparut tout à coup, ou

plutôt nous la devinâmes, car elle ressemblait à une légère vapeur.

Tant de fois on a décrit la désolation de la campagne de Rome, *tellement stérile et maudite qu'aucun arbuste n'y croît sur un rayon de vingt-cinq lieues*, que nous éprouvions un vrai désappointement à voir toujours des arbres, d'épais buissons border la route. Ces arbres semblaient se multiplier tout exprès pour tromper notre attente. En vain cherchions-nous à conserver quelques illusions, le désert nous tint rigueur jusqu'au bout, et nous nous trouvâmes à la porte de Rome, toujours escortés de ces arbres impertinents qui donnaient par leur présence un démenti si formel à tant de descriptions poétiques et mensongères.

Pour dédommagement, nous eûmes le plaisir d'entrer à Rome (il était deux heures du matin) sous le feu des brillantes illuminations qui terminaient dignement une journée de fête (1).

On a si souvent répété que Rome est la ville des ruines et de la solitude, que tout voyageur doit éprouver ce que nous ressentîmes nous-mêmes en parcourant ses rues et ses places. Sans tenir compte de la population de 200,000 âmes qui habite ce *désert*, et du grand nombre d'étrangers qui l'animent constamment, on s'étonne de bonne foi à la vue des magasins, des rues, des équi-

(1) Pie IX avait été couronné ce jour même.

pages, des cafés, du mouvement enfin qui règne dans la ville. Au milieu de Rome, on cherche vainement la ville des Césars. Sans doute, un beau portique, quelques colonnes, un obélisque, un pan de muraille viennent de temps à autre rappeler les temps passés; mais la physionomie moderne et prosaïque de l'entourage en neutralise presque l'effet.

Cependant, si l'imagination subit quelque mécompte, il faut moins s'en prendre à la ville elle-même qu'à l'exagération avec laquelle on en a toujours parlé. Ainsi ce quartier des Transtévérins si poétiquement décrit ne présente en réalité qu'une population semblable à celle des autres faubourgs de Rome. La misère, l'insouciance, la paresse et les fièvres, y ont effacé jusqu'aux traces de cette beauté énergique et fière que leur avaient transmise les anciens Romains.

Ce n'est qu'après plusieurs courses dans Rome, que l'enthousiasme, amorti par les premières impressions, renaît et finit par absorber toutes les facultés. Alors on vit dans une ivresse perpétuelle, car l'histoire entière de l'humanité est retracée ici avec une telle puissance par les monuments, les ruines et les chefs-d'œuvre de l'art, que chaque pas éveille un monde de faits, d'idées, d'événements, de souvenirs, qui donnent à la pensée une activité presque fiévreuse.

Entre autres endroits célèbres, le Forum, par son caractère de grandeur et de mélancolie, émeut profondément : tout est ruines et solitude dans son enceinte.

Je dis solitude, et je me trompe, car ce lieu qui fut le berceau de Rome, le rendez-vous des plus brillants orateurs, le théâtre où s'agitaient les destinées du monde, est, de nos jours, le *Campo vaccino* (champ des vaches). Et pourtant, dans son voisinage, se trouvent la voie Sacrée, les arcs de triomphe de Titus et de Septime-Sévère, les prisons Mamertines, une partie du Capitole, les ruines du palais d'or de Néron, le Colisée; enfin tout ce qui se lie le plus intimement à l'histoire romaine.

Je ne parlerai ni des églises, ni des places, ni des fontaines, ni des musées, ni des palais qui abondent à Rome, et qui sont trop connus pour en faire ici une description banale. Quelques impressions fugitives et pittoresques, voilà tout ce que me permettent la marche et le but de cet ouvrage.

La célèbre voie Appienne, si éloquemment décrite par madame de Staël, nous laissa un peu désappointés.

C'est tout simplement un chemin pierreux, rempli de poussière, encaissé par de grands murs de jardins qui emprisonnent totalement le regard. Parfois ces murs font place à d'épais buissons, et à de petits cabarets portant le nom d'*osteria*. On marche ainsi fort longtemps sans rencontrer autre chose que ces osteria, et deux ou trois tombeaux qui ressemblent à des blocs de rocher recouverts de végétation. Enfin apparaît le tombeau de Cécilia Métella, et certes l'impression qu'il produit est loin de celle qu'on était en droit

d'espérer. Est-ce ainsi, dans ce chemin creux, près de ces cabarets, de ces jardins, de ces pins parasol, qu'on s'attendait à voir ce monument qui *s'élève au sein du désert?*

Quelques autres tombeaux se voient encore de loin en loin, mais sans aucun caractère remarquable. Le chemin vient mourir dans une plaine qui s'étend jusqu'au pied des Apennins, accidentée par des lignes brisées d'aqueducs, qui lui donnent un charme mélancolique.

Mais, en résumé, la campagne de Rome ne peut s'appeler un désert. Bornée de tous côtés par les Apennins, qui lui ôtent toute illusion d'immensité, elle offre en outre des forêts, des maisons, des groupes d'arbres, non pas semés en profusion comme dans les environs des autres capitales, mais suffisants pour lui enlever ce caractère d'abandon et de solitude qu'on lui attribue. Les troupeaux de buffles et de taureaux sauvages y sont également fort rares, car nous n'en avons jamais aperçu un seul. Nous avons bien vu çà et là quelques paisibles bœufs ruminant dans les hautes herbes, mais ils n'avaient absolument rien de particulier.

Le seul endroit où la réalité surpasse peut-être les frais de l'imagination est la fontaine Égérie, dans le voisinage de la voie Appienne. Quelques vestiges de la forêt sacrée existent encore. Le terrain, tout à l'entour, est abandonné et couvert de broussailles où

glissent des lézards et des serpents, ces derniers étant très communs dans la campagne de Rome, à ce que l'on prétend.

Pour descendre à la fontaine, il faut suivre un sentier à peine frayé dans de hautes herbes brûlées par le soleil. Des eaux stagnantes ont formé un étang couvert de bandes de terrain qui lui donnent une apparence bizarre. Quant à la source où Numa venait puiser ses inspirations, elle est au fond d'une voûte fraîche et mystérieuse, gardée par la nymphe Égérie qui repose couchée sur le bord même de la fontaine, et dont la pose nonchalante semble inviter à la rêverie. Malheureusement, l'eau a formé une véritable mare qui rend l'accès de la voûte très difficile. Nous dûmes, pour y pénétrer, rouler quelques blocs de marbre tout couverts de mousse, et qui gisaient probablement là depuis des siècles. Ce qui nous parut surprenant, c'est qu'aucun visiteur n'ait eu notre idée, car sans l'auxiliaire de ces points d'appui, il est impossible, à moins de barboter dans la vase, de pénétrer sous la voûte et d'aller boire de cette eau fraîche et délicieuse, consacrée par un si poétique souvenir.

Au retour de cette promenade, nous côtoyâmes pendant plus d'une heure les murs extérieurs de Rome, presque entièrement formés de fûts de colonnes, de plaques de marbre, de fragments de frises et de chapiteaux.

Rien de mélancolique comme ces murailles qui ren-

ferment dans leur enceinte l'ancienne capitale du monde. Les siècles ont passé sur elle, et de toute sa splendeur il ne reste que des ruines!... Pendant ce long parcours, aucune figure humaine ne nous apparut.

Ayant la bonne fortune de nous trouver à Rome au milieu des fêtes qui célébraient l'avénement de Pie IX au trône pontifical, nous pûmes assister à la plus solennelle, celle de son entrée à Saint-Pierre.

Dès huit heures du matin, nous allâmes occuper les places privilégiées, dues à l'aimable obligeance de monseigneur Spada Médicis (1), pour lequel j'avais des lettres de recommandation, et qui nous permirent de voir parfaitement la fête. A peu de distance s'élevaient le trône destiné au nouveau pape et les nombreuses stalles recouvertes de riches tapis que devaient occuper messeigneurs les cardinaux, et les archevêques, venus de tous les points de l'Europe pour le conclave.

En cette rare circonstance, saint Pierre lui-même (colossale statue de bronze) est revêtu d'un magnifique manteau de brocart et d'une mitre enrichie de pierres précieuses, peu en harmonie avec l'humilité du saint apôtre; mais la pompe de l'Église romaine est une des choses qui flattent le plus le peuple italien,

(1) Ce prélat, jeune encore, est un des savants les plus distingués de Rome. Il possède une collection de minéraux de la plus grande beauté.

et dont il ferait le moins facilement le sacrifice. Aussi les fêtes religieuses ne sont-elles pour lui qu'un spectacle qui doit surtout éblouir les yeux.

La tribune diplomatique et celle des princesses romaines ne sont remplies que de femmes vêtues de noir avec la mantille sur la tête (costume de rigueur en cette occasion). Don Miguel, accompagné de deux généraux espagnols, occupe la tribune destinée aux têtes couronnées, car toutes les grandeurs doivent avoir leur place à Saint-Pierre de Rome.

L'immensité de l'édifice est telle que, malgré l'affluence du peuple et le grand espace vide réservé pour le passage du cortége, on y peut circuler librement et s'isoler de façon à ne pas même entendre le bruit de la foule.

Des fanfares éclatantes annoncent, à neuf heures précises, l'arrivée de Sa Sainteté. C'est un moment solennel. Toutes les têtes, tous les regards sont tournés vers cette grande porte dont la chrétienté tout entière a usé les degrés! Que de papes, que de souverains, que de grands capitaines ont passé là!

Une double ligne de cardinaux, d'archevêques et d'évêques, couverts d'étoffes somptueuses et de guipures les plus rares, précèdent Pie IX, qui apparaît enfin assis sur un fauteuil de velours cramoisi chargé de broderies d'or, et que portent sur leurs épaules huit jeunes Romains choisis dans la garde noble; d'autres, armés de magnifiques éventails, rafraî-

chissent l'air que respire Sa Sainteté. Ce n'est pas ainsi que Jésus se rendait au Calvaire.

Le costume de Pie IX est éblouissant. Sa mitre ruisselle de pierreries, et ses gants et ses souliers violets sont couverts de broderies d'or.

Après avoir suivi majestueusement et dans presque toute sa longueur la nef immense du milieu, Sa Sainteté est déposée sur un petit trône, pour faire quelque changement à sa toilette. Le manteau de pourpre et d'or est enlevé et laisse à découvert des dentelles dignes d'une impératrice. Il en est de même de la lourde mitre remplacée par une autre sans ornement. C'est dans ce nouvel ajustement que Sa Sainteté gagne à pied le grand trône entouré de tous les princes de l'Église, et qu'elle procède à une troisième toilette. Enfin la messe commence, et l'on entend, par moments, la voix pure et vibrante du pape, résonner seule dans l'immense enceinte de la nef. Avec l'impressionnabilité naturelle aux Italiens, cette voix produisit un effet presque magique. Je voyais, à côté de moi, des princesses romaines près de tomber en extase. Mais cela ne les empêchait pas de manger de temps à autre des petits gâteaux, et de se comporter absolument comme si elles eussent été dans une loge d'Opéra.

Au résumé, cette fête est trop resplendissante pour que l'âme en soit émue. C'est un brillant spectacle auquel on accourt sans songer que la religion doit y jouer le principal rôle. La jeunesse et la bonne mine de

Pie IX étaient le thème de mille propos et remarques féminines qu'on aurait de la peine à croire, si je les citais. Mais tout cela se disait avec une bonhomie et une naïveté d'expression dont les Italiennes ont seules le secret.

Ce qui acheva de donner une tournure théâtrale à cette solennité, ce fut la promptitude avec laquelle on enleva les tapisseries et les échafaudages dès que la messe fut dite. La queue du cortége était encore dans l'enceinte de l'église, que tout se trouva bouleversé, enlevé, roulé en paquets, comme si l'on criait au feu.

Saint Pierre fut dépouillé en un instant de sa mitre et de son manteau, les estrades le furent de leurs tapis somptueux, et la foule envahit avec empressement tous ces échafaudages réduits à leur plus simple expression. Chacun allait, venait, s'abordait, causait comme sur une place publique, et nul ne s'en étonnait, excepté quelques étrangers assez naïfs pour trouver cela singulier.

Dans la soirée, nous vîmes la fameuse *girandola* (feu d'artifice) tirée du château Saint-Ange. Tout le peuple des campagnes environnantes affluait dès le matin à Rome, et donnait à la population une physionomie très pittoresque.

La place, le pont, les toits des maisons, tous les abords du Tibre, étaient couverts d'une foule innombrable dont l'enthousiasme et l'impatience éclataient

en mille cris, en danses joyeuses, en chants prolongés, dont l'effet était électrique.

Au moment où les dernières étincelles s'éteignaient dans les eaux du Tibre, une barque débouchant du pont Saint-Ange passa lentement dans la pénombre, avec une multitude de silhouettes qui lui donnaient quelque chose de si fantastique, qu'aussitôt toute la foule la proclama la *barque à Caron.*

Une autre illumination, dont l'effet nous parut sublime, fut celle de Saint-Pierre, vue de la terrasse de la villa Médicis. De cette distance, aucun bruit de la ville ne montait jusqu'à nous, et ne venait affaiblir l'impression d'un tel spectacle. Ce magnifique temple, avec son dôme colossal, se dessinant à l'horizon en lignes de feu, ressemblait à ces édifices merveilleux décrits par les prophètes. On eût dit une cité de lumière apparaissant tout à coup comme une de ces brillantes visions annoncées dans les pages mystiques de l'Apocalypse.

Les fièvres de Rome, dont on fait tant de bruit en Europe, sont un peu comme ces dragons et ces monstres chinois (de carton) si formidables de loin, si pacifiques de près, et leur réputation est décidément usurpée. J'ai questionné à leur sujet un grand nombre de personnes, et toutes m'ont répondu qu'avec des précautions ordinaires, on peut facilement s'en garantir. Leur caractère n'est pas plus pernicieux qu'ailleurs, et ce n'est nullement, comme le prétendent

beaucoup de philanthropes, la crainte qu'elles inspirent qui chasse de Rome, pendant l'été, les familles patriciennes. Ces familles ne font que ce qu'on fait partout. Qui pourrait demeurer en ville, quand de beaux ombrages, de fraîches villas, de douces solitudes, ne demandent qu'à vous recevoir?

Quant à ceux qui restent, c'est-à-dire au peuple, l'idée de la fièvre ne lui donne aucune inquiétude. On n'a pas même voulu convenir que quelques quartiers étaient plus exposés que d'autres au fléau. Selon l'opinion générale, la fièvre n'atteint que les gens imprudents, c'est-à-dire ceux qui mangent trop de fruits et qui restent exposés à la rosée du soir.

Je dois convenir que le nombre des imprudents est alors fort grand, car on rencontre beaucoup de figures fiévreuses; mais, à tout considérer, cette maladie est peut-être moins meurtrière là que dans beaucoup d'autres localités.

Le charme romantique des fontaines de Rome a été si souvent décrit, que je ne ferai que noter, en passant, l'impression délicieuse qui m'en est restée. Il en sera de même de la sérénité de ses belles nuits, de la mélancolie de ses grands horizons, de ses vieux monuments, de ses pins parasol qui ressemblent, dans l'éloignement, à une forêt de palmiers; enfin, de l'attrait indéfinissable qui s'exhale de chaque pierre, de chaque ruine, de chaque souvenir dont est empreint ce sol, le plus poétique du monde.

CHAPITRE IV.

Constantinople moderne : le Bezestein ; Péra ; les incendies. — Génération actuelle ; modification des idées et du costume ; mœurs conjugales ; le Harem. – Progrès de l'enseignement public ; les journaux, la littérature. — Considérations politiques. — Le sultan Abdul-Medjid.

Nous arrivâmes à Constantinople dans le courant de juillet, après une traversée de douze jours qui nous permit de visiter, en passant, Naples, Malte, Athènes et Smyrne. Dans une telle saison et avec un tel itinéraire, ce voyage devient une des plus charmantes parties de plaisir que l'on puisse faire. Aussi les pyroscaphes qui sillonnent en tous sens la Méditerranée amènent-ils à Constantinople de nombreux voyageurs de tous les points du monde.

En 1836, lors de notre premier voyage en Orient, quelques Anglais, quelques Russes, quelques négociants autrichiens, alimentaient seuls les deux hôtels de Péra qui se soutenaient à grand'peine. De cette époque date seulement la navigation à vapeur sur la Méditerranée, et ses progrès ont été si rapides, que des milliers d'étrangers affluent maintenant dans toutes les échelles du Levant, presque en toute saison. Aussi de nombreux établissements européens, parmi lesquels figurent en première ligne de beaux hôtels, des magasins de modes, de parfumerie, de meubles,

de quincaillerie, de pâtisserie, répondent-ils amplement aux besoins nouveaux de la colonie européenne, qui a presque doublé dans ces derniers temps.

Quiconque a vu Constantinople il y a dix ans, et le revoit aujourd'hui, ne peut manquer d'être vivement frappé du remarquable changement qu'ont subi les mœurs et le caractère des Turcs. Jusqu'alors, la religion, les idées, l'orgueil et les préjugés nationaux, avaient été une barrière si puissante contre la civilisation européenne, que les progrès de cette dernière restaient nuls, malgré les fréquents rapports de commerce et de diplomatie établis entre l'Occident et l'Orient. Comment se fait-il donc qu'aujourd'hui les Turcs, oubliant les préceptes du Coran, et leur orgueil, et leur indolence asiatique, se sentent un si impérieux besoin d'imiter ces *giaours*, objets naguère de leur profond mépris?

C'est qu'ils ont compris que le règne du sabre est passé, et que s'ils veulent jouer un rôle quelconque dans ce monde, ils doivent se faire place au soleil de l'intelligence. Nouvelle chrysalide, la Turquie se dépouille enfin de son enveloppe de vieux abus, de vieilles routines, de fatals préjugés dont elle s'est fait si longtemps un rempart contre l'influence européenne; néanmoins, en divorçant ainsi avec le passé, elle adopte peut-être avec trop de précipitation ce qui est le plus antipathique à son caractère national. Mais laissons de côté cette grave question, qui sera plus

largement traitée dans le courant de l'ouvrage, et envisageons pour le moment la Turquie sous le point de vue pittoresque, ce qui nous donnera toute latitude pour critiquer à notre aise la tendance des Turcs à s'européaniser.

Du train qu'y va ce peuple, Constantinople finira par perdre toute son originalité. Déjà la plupart de ses bazars ne renferment que des marchandises de l'Occident, et si l'on veut retrouver quelques vestiges de l'ancien luxe oriental, on n'a d'autre ressource que le *Bezestein* (1), ouvert seulement depuis neuf heures jusqu'à midi.

Mais, chose plus grave encore, les divans, qui jouaient un si grand rôle dans la vie orientale, disparaissent de jour en jour des grands konaks (palais); la cigarette détrône le tchibouk; les riches étoffes de Damas, d'Alep et de Brousse, font place aux toiles

(1) Ce Bezestein est un grand bâtiment de pierre, véritable *sanctum sanctorum* du bazar, où se tiennent tous les marchands de bric-à-brac de Constantinople. Impossible de se figurer la variété d'objets qui y sont réunis. Armes de toute espèce, tapis, étoffes brodées d'or et d'argent; narghilés persans, turcs, égyptiens; châles, coffrets, bahuts, étagères de bois sculpté doré et vermillonné; parfums, sachets, vêtements de femmes turques, tchibouks, bouquins ornés de pierres précieuses; chapelets d'ambre et d'aloès; livres du Coran couverts de velours brodé d'or, pierres gravées, talismans, burnous; enfin les mille fantaisies du luxe oriental étincellent au regard, et réalisent tous les rêves de l'imagination. Autrefois, la plupart de ces objets se vendaient à très bon marché, mais le nombre des amateurs augmentant chaque jour, il en est résulté une hausse sensible dans les prix.

Il existe aussi, dans le bazar des étoffes, un Arménien nommé Ludovic, dont la boutique réunit tout ce que l'industrie asiatique produit de plus précieux.

peintes et aux guingans dont la Suisse et l'Angleterre inondent les bazars de Stamboul; les têtes rasées se recouvrent peu à peu de beaux cheveux noirs, et enfin le sultan, le *padischa* lui-même, se fait construire de solides palais de marbre et de pierre.

Péra, ce faubourg si pittoresque, prend insensiblement la physionomie vulgaire des villes d'Europe. Ne voit-on pas briller, en pleine rue de Péra, une magnifique boutique de pâtisseries, avec salon, liqueurs fines, eau glacée et journaux, absolument comme à Paris? Les Turcs y sont toujours en majorité, et font une consommation de petits pâtés, devant laquelle reculeraient nos plus hardis amateurs. Toutes les constructions sont actuellement en pierre, et les incendies (1) aidant, Péra ne conservera bientôt plus de son an-

(1) Voici une note faite à Péra, dans le courant de l'hiver que nous y passâmes, et qui pourra faire juger de la fréquence de ces incendies :

Samedi, 23 janvier 1846, incendie à Kacim-Pacha (20 maisons brûlées).

Dimanche 24, incendie à Constantinople dans la nuit.

Lundi 25, incendie à Scutari.

Mardi 26, grand incendie à Péra, depuis six heures du soir jusqu'à minuit (60 maisons brûlées).

Mercredi 27, deux incendies, l'un à Scutari, l'autre à Galata.

Jeudi 28, trois incendies, l'un à Galata dans la journée; les deux autres à Constantinople.

Vendredi 29, incendie à Constantinople.

Samedi 30, trois incendies, l'un au palais de France, les autres dans le quartier des Juifs.

Dimanche 31, trois incendies : l'un à Scutari, un autre à Kacim-Pacha, le troisième à Péra.

Lundi 1er février, deux incendies, l'un à Constantinople, l'autre à Péra le soir.

Mardi 2, grand incendie à Scutari, dans l'après-midi (450 maisons brûlées).

cienne physionomie que les pentes rapides qui en sont le plus grand inconvénient.

En voyant tous ces changements, ne doit-on pas craindre que les Turcs, possédés comme ils le sont actuellement de la fièvre d'imitation, n'aient plus qu'un profond mépris pour leurs frêles et gracieux palais, et que ceux-ci ne disparaissent emportés par le tourbillon de la réforme? Heureusement pour les touristes, Constantinople ne peut être aussi facilement renouvelée. Les incendies auront beau la balayer, il faudra du temps encore, avant que les milliers de délicieux konaks qui la décorent soient remplacés par de tristes maisons de pierre. Et d'ailleurs, pour conserver sa suprématie sur tous les lieux du monde, il lui restera toujours son Bosphore, ses mers, son beau ciel, son admirable situation; tout ce que la nature lui a accordé et que les hommes ne peuvent lui ravir.

Dans les changements qui s'opèrent ici, les lois du Coran sont fort peu respectées. Déjà bien des esprits forts ne sauvent même plus les apparences. Ils vont au spectacle, boivent du vin, parlent femmes, mangent quand il faut jeûner, et présentent dans leur conduite une perpétuelle contradiction avec l'esprit de leur pays.

On comprend sans peine qu'il n'est ici question que de la génération actuelle, celle qui va étudier les belles manières à Londres et à Paris. Maintenant on peut dire la jeune Turquie, comme on dit la jeune

France, la jeune Allemagne, la jeune Italie, etc., ce qui prouve que tous les vieux États ressentent plus ou moins le besoin de se rajeunir.

La Turquie, plus que tout autre, doit sans doute éprouver la nécessité de sortir de l'état stationnaire où elle est restée si longtemps. Mais est-il nécessaire qu'elle se jette à corps perdu dans la réforme, pour arriver au progrès et à des idées en harmonie avec les tendances de l'époque? Qu'elle emprunte à nos lois, à nos institutions, à nos découvertes, à notre industrie, tout ce qui peut l'éclairer, la faire sortir de la funeste ornière des préjugés et de l'ignorance; mais qu'elle reste fidèle aux habitudes simples, calmes et dignes des anciens Osmanlis; qu'elle conserve surtout une nationalité qui la rendra non la pâle imitatrice, mais l'égale des autres peuples.

Dans la lutte incessante des idées du jour avec celles de jadis, on ne peut s'empêcher de sourire en voyant de quelle manière les Turcs comprennent la civilisation. Ils croient, en adoptant nos usages, nos meubles et jusqu'à nos travers, se mettre à notre niveau, comme si l'apparence suffisait pour constituer le fond. L'amour des pendules, des pianos et des voitures est porté chez eux à un haut degré. Tel pacha, qui a longtemps habité Paris, a dans son konak plusieurs pianos sur lesquels il tape sans savoir une note de musique; tel autre se donne des airs légers, pose crânement son fez sur l'oreille et lorgne toutes les femmes. J'en con-

nais un qui, chaque soir, fait une promenade sentimentale au petit champ des morts, non pour méditer sur les tombeaux, mais pour apercevoir une jeune et belle chrétienne qui se tient coquettement à sa croisée.

Il y a quelques années, le seul véhicule d'usage dans le pays était l'antique arabas, traîné par des bœufs au pas majestueux, à la tête ornée de miroirs et de glands aux vives couleurs; mais aujourd'hui, une foule de voitures de toutes formes circulent dans les rues et sur les promenades, transportant les coquettes beautés des harems, partout où elles peuvent trouver des admirateurs.

Mais le voile, le manteau, la jalousie musulmane!... On va s'en faire une idée. D'abord le *iachmak* (voile) est tellement transparent, et arrangé d'une si habile façon, que loin de cacher la beauté d'une femme, il ne sert qu'à la faire ressortir. Nulle coiffure n'est plus séduisante que cette mousseline légère dont les plis encadrent gracieusement le cou sans en dissimuler les contours.

Le manteau, ou *féredjé*, s'ouvre avec tant de facilité au moindre mouvement, se prête à tant d'indiscrétions, et donne quelque chose de si mystérieux à une beauté turque, que, sans nul doute, elle perdrait beaucoup à l'échanger contre tout autre vêtement.

Quant à la jalousie, c'est la plus grande des chimères, attendu qu'aucun peuple ne laisse plus de liberté d'action aux femmes que le peuple ottoman. Entre

mille preuves que je pourrais citer à l'appui de cette opinion, je demanderai simplement à tout mari européen un peu amoureux, s'il serait bien aise de voir sa femme s'absenter la journée entière du logis, sans avoir le droit de la suivre; et de se trouver exclus de la chambre à coucher pendant un temps indéterminé, sous prétexte que Madame reçoit ses amies (1).

Eh bien! le Turc se résigne très philosophiquement à cet usage, et, pour aucune raison, ne saurait se montrer dehors avec sa femme. Cette dernière peut donc, à l'abri sous son *iachmack* transparent, et son *féredjé* indiscret, aller partout, coquette et provocante, sans avoir à craindre aucune surveillance jalouse. N'importe à quelle heure et dans quel endroit l'on se trouve, toujours on est certain de rencontrer des femmes turques s'en allant à l'aventure, sans qu'aucun motif sérieux les retienne hors du logis, car ici la femme n'exerce point d'état qui la force à sortir, de quelque humble condition qu'elle soit. Tous les soins du ménage reposent donc sur le mari, le seul pourvoyeur de la maison : c'est lui qui va chez le boulanger, chez le boucher, chez l'épicier, et qui doit fournir tout l'argent nécessaire au ménage, la femme ne se préoccupant jamais d'aucun soin matériel. C'est encore au mari à soigner les enfants, et il s'en acquitte

(1) Quand une dame turque est en visite chez une amie, elle laisse ses pantoufles à la porte du harem, pour avertir le maître que l'entrée du harem lui est interdite. La visite la plus courte dure au moins plusieurs jours.

généralement d'une manière touchante. Rien ne peut se comparer à l'affection qu'a le Turc pour sa progéniture. J'ai souvent observé de beaux vieillards à barbe blanche, faisant leur kief à l'ombre des platanes, en compagnie de leurs enfants. Peu de mères auraient des soins plus délicats, une tendresse plus attentive. Il faut aussi convenir que les enfants de cette nation ont rarement la mutinerie capricieuse des nôtres. Cela tient sans doute à leur éducation première autant qu'à leur nature. Dès leur bas âge, il y a chez eux une douceur et une gravité enfantines qui rendent leur présence peu incommode.

Sans doute, il se passe encore au fond des harems des drames sanglants dont il est difficile de pénétrer le mystère. Ainsi, peu de jours après notre arrivée, on s'entretenait beaucoup d'une jeune femme turque trouvée au milieu de débris d'incendie, la poitrine hachée de plusieurs coups de sabre. Mais ceci se comprend avec l'impunité qu'a le Musulman à satisfaire ses sentiments de vengeance, toute autorité étrangère s'arrêtant au seuil de son harem. La coquetterie croissante des femmes turques et leurs intrigues avec les Francs doivent nécessairement donner lieu de temps à autre à d'horribles actes de vengeance. Mais quel pays est exempt de pareilles aventures?

S'il y a quelque chose à critiquer, dans le mouvement actuel de la Turquie, il faut convenir toutefois que son désir d'imiter l'Europe finira par produire

d'excellents résultats. Déjà de grandes réformes et d'utiles améliorations ont marqué le règne d'Abdul-Medjid. Avec l'ignorance disparaît chaque jour cet orgueil excessif, trait dominant du caractère turc.

Si l'on pouvait juger de la civilisation d'un pays par le nombre de ses écoles et de ses établissements publics, nul ne paraîtrait plus en voie de progrès que celui-ci. École polytechnique, école du génie, école industrielle, école de dessin, école de médecine, école normale, école d'agriculture, fermes modèles, musées, etc.,etc.,que manque-t-il, en apparence, à ce pays, pour être au niveau des autres? Sans doute, les professeurs sont rares, et les fonds insuffisants pour subvenir à tant de dépenses. Mais tout cela s'arrangera avec le temps. Non seulement le besoin d'instruction remue fortement la nouvelle génération, mais les *ulémas* eux-mêmes, ces apôtres du fanatisme et de l'ignorance, se mêlent aussi au mouvement général. Plusieurs commencent leur éducation à l'École polytechnique, et vont l'achever à Paris, où ils apprennent beaucoup trop de choses pour rester de fidèles croyants.

Les idées religieuses se sont singulièrement modifiées depuis qu'on apprend à penser. Chacun sait que le dessin et la sculpture reproduisant des figures humaines ont toujours passé pour un crime aux yeux des Turcs : aussi n'aperçoit-on sur les places, non plus qu'à l'extérieur et à l'intérieur des monuments, au-

cun profil humain, aucun buste peint ou sculpté. La collection de portraits des sultans continuée pour chacun d'eux jusqu'à Abdul-Medjid, et qui se trouve dans le Vieux-Sérail, est la seule infraction à cette loi de Mahomet, semblable, sous ce rapport, à celle de Moïse. Et cependant aujourd'hui, le dessin est envisagé par le gouvernement turc comme une des études les plus essentielles à la jeunesse, et une école spéciale a commencé de former les jeunes Musulmans à cet art si réprouvé, il y a à peine quelques années.

Naturellement la presse est le grand moteur qui met en mouvement toutes ces intelligences avides de savoir. A part le nombre infini de journaux européens lus à Constantinople, plusieurs imprimeries fonctionnent jour et nuit, pour alimenter le besoin toujours croissant de publications qui se fait sentir dans tous les esprits. Constantinople possède deux journaux français, trois en langue turque, trois en arménien, deux en grec; plus, un indicateur byzantin, et la *Jurisprudenza bizantina*, en italien, ainsi que les *Annales de la conférence de saint Vincent-de-Paul*, en français. Quand j'aurai ajouté qu'il a été fait diverses traductions d'œuvres littéraires, et que Sami-Effendi, ministre turc en Russie, a écrit ses *Impressions de voyage*, comme tel touriste anglais ou français, n'aurai-je pas donné l'idée la plus complète des progrès de la civilisation dans ce pays?

Certains esprits rétrogrades trouvent que cette ci-

vilisation convient peu aux Musulmans, et que, loin de leur être profitable, elle ne fera que rendre leur chute plus certaine, en les dépouillant des qualités qui les ont élevés jadis à un si haut point de grandeur.

A cela je répondrai : autre temps, autres mœurs. Aujourd'hui, les Turcs auraient beau avoir l'humeur conquérante, je les défie bien de gagner un pouce de terrain aux États de l'Europe. Et d'ailleurs, il faut envisager cette question au point de vue humanitaire, et nul doute qu'à cet égard, ce peuple n'ait fait d'heureux progrès. La vie d'un homme est maintenant comptée pour quelque chose et ne dépend plus du caprice d'un janissaire ou d'un pacha. De nouvelles institutions donnent aux sujets ottomans une sécurité parfaite pour leur vie, leur honneur et leurs biens. Un mode régulier de prélever les impôts met obstacle à l'avidité des gouverneurs de provinces, et encourage le Turc à la culture des champs. Aussi qu'arrive-t-il? Que ce peuple, qui se regardait encore hier comme campé en Europe, devient agriculteur et fait déjà par ses produits une concurrence redoutable aux blés de la Russie et de la Moldavie. Ce sont des faits qui parlent plus haut que tous les raisonnements possibles. Il est difficile de supposer qu'une plus grande prospérité dans l'empire, plus de sécurité et de bien-être dans les populations, beaucoup d'abus complétement détruits, moins d'orgueil et de préjugés, puissent porter un coup si fatal aux destinées de ce pays.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la bonne volonté ne manque à aucun de ceux qui sont appelés à jouer un rôle dans le gouvernement. Le sultan a d'excellentes intentions et une intelligence développée. Il faut que la nature l'ait doué de capacités bien remarquables, pour qu'elles résistent à cette vie de grandeur, de solitude et d'ennui, qu'il doit forcément subir. Sa santé, si frêle à son avénement au trône, s'est fortifiée sensiblement, mais ses traits portent l'empreinte d'un profond sentiment de souffrance et de mélancolie ; et cette expression de sa physionomie m'a vivement frappé chaque fois que j'ai eu l'occasion de le voir (1).

Comme son père, il aime la musique avec passion. Très souvent la troupe italienne est appelée au palais pour donner des représentations auxquelles assistent les cadines, invisibles derrière leur grillage doré. Les hauts fonctionnaires de l'État et quelques représentants des puissances étrangères, assistent à ces fêtes, pour lesquelles on déploie un grand luxe.

La musique particulière du sultan a toujours pour chef le frère du célèbre Donizetti, que Mahmoud fit venir à Constantinople il y a une douzaine d'années. Elle est très bonne et au courant de toutes les ouvertures et airs d'opéras en vogue en Europe. Quiconque passe sur les trois heures en caïque, devant *Tchéragan*

(1) Abdul-Medjid a reçu M. H. de Hell en audience particulière, et lui a fait remettre plus tard, par l'entremise de M. de Bourqueney, alors notre ambassadeur à Constantinople, une riche tabatière en diamants.

(palais d'été du sultan), est presque certain d'entendre résonner dans le Bosphore tous ces instruments de cuivre, dont les sons métalliques vont réveiller jusqu'aux échos des montagnes de l'Anatolie.

CHAPITRE V.

Départ de Thérapia; entrée dans la mer Noire; aspect de la côte. — Kidendéreh. — Voussounia. — Kilia. — Notre équipage; premier campement. — Pêcheurs bulgares; Baloukhanès. — Exploration des dunes. —Détails pittoresques. —Tempête nocturne. — Kara-bournou; Francis!!; Ali-tchaous; station forcée; description de ruines; débris de naufrages; fête grecque. — Vallée de Kalamitch; industrie charbonnière; gîtes de vautours; caractère de la côte. — Midiah; ses cryptes taillées dans le roc; traditions historiques. — Iniada; Achmet (1).

Lorsqu'on a tourné à gauche la pointe Fanaraki d'Europe, et dépassé le dernier château de Kikendereh, dominant à la fois le Bosphore et la mer Noire, on voit se prolonger, le long de la côte, une suite de

(1) Après avoir installé ma femme à Thérapia, dans une charmante maison turque, appartenant à un négociant français, M. Gravier, je me préparai, le 2 août, à faire ce que nul savant ni touriste n'avait même tenté : un voyage en barque le long de la côte, depuis l'entrée de la mer Noire jusqu'à Varna; et par terre, de ce point jusqu'à Custendjeh; remontant ensuite toute la ligne du fameux canal dit de Trajan, qui aboutit à Tchernovoda, pour descendre le Danube par Galatz, et en étudier plus bas les diverses embouchures. Cette expédition, non moins dangereuse qu'intéressante, me permit de réunir (en dehors de mes travaux géologiques qui figureront dans le volume scientifique), un grand nombre d'observations historiques, artistiques, commerciales et pittoresques, formant le sujet de ce chapitre.

massifs de trachyte, dont les roches bouleversées présentent les formes les plus bizarres. Les flots, constamment tumultueux dans ce difficile parage, dessinent crûment, de leur écume éblouissante, la côte noirâtre et déchirée. C'est bien là le *Pontos-Axeinos* (mer Inhospitalière), nommé ainsi par les premières colonies grecques qui se fixèrent sur ses bords depuis la conquête des Argonautes. Cette sinistre réputation, que n'a pu conjurer la substitution du surnom contraire *Euxin*, a traversé les siècles, et malgré les progrès de la navigation, cette mer est encore aujourd'hui fort redoutée des marins qui la fréquentent.

Au sortir des enchantements de la Corne-d'Or et du Bosphore, son aspect, comme contraste, n'en est que plus saisissant. Tout le littoral, capricieusement découpé, n'offre la trace d'aucune culture ni d'aucune habitation. On n'aperçoit d'autres êtres vivants que les *courlis* et les *âmes damnées*, qui nichent aux flancs des rochers, et dont les escadrons rasent sans cesse, avec une sorte de rapidité désespérée, la surface de la mer, mêlant au bruit de ses flots leur cri perçant et plaintif.

Néanmoins les masses trachytiques s'ouvrent de temps à autre, pour laisser apercevoir de petites vallées dont l'aspect paisible et verdoyant contraste d'une façon heureuse avec l'aridité et la tristesse générales.

C'est dans une des petites baies formées par l'ouverture de ces vallées, que nous fîmes notre première station. La barque ayant été tirée à terre (opération

indispensable quand on ne peut jeter l'ancre), nous allâmes à la recherche des échantillons géologiques et des motifs à croquis. Un de ces derniers fut admirablement fourni par la vue générale de la mer, du profil de la côte, de la forteresse de *Kikendereh* et de la tour de *Fanaraky* (phare) dont les blanches silhouettes se dessinaient sur les fonds roses de l'horizon anatolique. Les sons d'une corne d'appel étaient chargés de nous avertir des préparatifs et du moment du départ.

La première baie de quelque importance qui s'offre au regard est celle de *Voussounia*, où sont réunies des barques de pêcheurs. Plus loin, on passe devant la vallée de *Spartireh*, défendue et presque entièrement formée par une muraille de roches volcaniques, au détour desquelles on entre dans la baie de *Kilia*, où peuvent se réfugier, en cas de gros temps, les petits bâtiments de cabotage qui, pendant presque toute l'année, vont et viennent, en se tenant le plus au large possible de la côte.

Le soleil descendait rapidement, au moment où, nous ayant fait débarquer en deçà du cap qui porte fièrement le petit fort de *Kilia*, notre équipage argonautique s'occupa de l'importante question du campement. Aussi ardents que des héros qui mettent le pied sur le sol conquis, la nuit nous surprit à casser toutes les roches du rivage, tandis que mon compagnon, M. Jules Laurens, en dessinait et coloriait la structure et les compositions.

Une foule de lignes terminées par une boule symétrique, plantées au sommet des murs du fort, nous fit d'abord faire les conjectures les plus bizarres. Notre imagination pouvait presque les prendre pour des figures portant des têtes humaines ; mais cette hypothèse, autorisée du reste par les mœurs du pays et le caractère du lieu, s'évanouit bien vite en face de la réalité, qui n'était autre chose que des fouloirs de canon.

Cette première nuit, comme la plupart de celles qui suivirent, se passa à la *belle étoile*. Nos cabans et quelques tapis et couvertures furent jetés sur le sable, et nous nous endormîmes au bruit des vagues qui venaient gazouiller jusqu'à notre oreille.

Tel fut notre début dans l'existence aventureuse et pittoresque qui devait être pendant trois ans, jusqu'à Astérabad et à Ispahan, celle de deux d'entre nous.

Un imposant coup de canon (1) (*top*, comme dit si bien la langue turque), parti du haut du rocher qui nous abritait, fut notre réveille-matin avant le jour. Avec le soleil resplendit bientôt, dans tous ses plans et dans tous ses détails, le grand spectacle que nous avions à peine deviné la veille dans les pénombres du couchant.

Cette baie de *Kilia*, où le vent contraire devait nous confiner pendant cinq à six jours, est complétement ouverte aux vents du nord, et présente peu ou point

(1) Nous étions dans le Rhamazan, carême des Turcs.

de sécurité pendant une grande partie de l'année. Un mauvais môle de 150 mètres de longueur, à moitié ruiné, joint à un petit fort construit en trachytes de différentes couleurs, lui donne une certaine importance aux yeux des centaines de pêcheurs et charbonniers qui fréquentent, à époque périodique, cette pauvre côte, mais, au résumé, c'est une triste station pour quiconque est forcé de s'y réfugier.

Après une tentative de départ, rendue vaine par la violence du vent, nous dûmes reprendre notre installation au pied de la falaise qui, au moins, nous offrait un sûr abri. La barque, où flottait le drapeau aux trois couleurs, fut de nouveau tirée à terre et poursuivie par des vagues si furieuses qu'elle s'en trouvait par instants entièrement submergée.

Le personnel de notre petite troupe se composait : 1° Du capitaine Janko, patron de la barque; de trois matelots : Stevri, vieux rat de côte, pêcheur et maraudeur; Stamachi, ancien constructeur de navires, réduit par la mauvaise fortune au modeste rôle de matelot, et Yani; présentant à eux quatre la crème des rayas grecs en ladrerie, friponnerie et poltronnerie. 2° D'un nommé Joseph, ancien figurant des boulevards de Paris, cumulant les fonctions de cuisinier et de drogman, et possédant en outre une habileté au tir très précieuse pour varier nos ressources culinaires. Enfin le nombre était complété par moi et M. Jules Laurens, artiste peintre, attaché à ma mission.

Une simple barque de pêcheur, non pontée (caïk), toute chargée d'instruments scientifiques et de provisions de bouche, devait nous conduire jusqu'à Varna et peut-être jusqu'à Galatz, malgré les divers obstacles qui paraissaient devoir s'opposer à ce mode insuffisant de transport.

L'un des plus sérieux était d'avoir à lutter constamment, avec des moyens presque nuls, contre une mer que la position et la latitude de ses côtes livrent à toutes sortes de variations; mer peu connue, dont les récifs et bas-fonds la privent d'un seul bon port sur presque tout son périple. Mais le désir de ne jamais perdre de vue un seul point de la côte, et, au besoin, de pouvoir y toucher, m'avait forcé de choisir une embarcation qui pût raser la base des rochers, pénétrer dans les moindres anses, comme une hirondelle de mer, et me permettre de prendre pied sans grands embarras de manœuvre, chaque fois que la nature de mes études l'exigerait.

Cette façon de voyager possède, au résumé, un charme extrême, en dépit ou plutôt à cause du danger qui en résulte. L'attention, sans cesse en éveil, donne de l'importance à toute chose. La marche des nuages, le vent qui fraîchit, une lame qui déferle, la physionomie plus ou moins sérieuse des rameurs, le vol plus ou moins rapide d'un oiseau, tout devient présage, avertissement.

Puis on est si parfaitement isolé du monde entier en

face de cette mer étourdissante, et de cette ligne de côtes prolongeant à l'infini ses promontoires, ses falaises, ses dunes mouvantes et ses roches fracturées, qu'un sentiment d'orgueil se mêle aux mille impressions d'une situation aussi exceptionnelle. La création semble vous initier à ses secrets les plus cachés. On la surprend, pour ainsi dire, en déshabillé. Ces roches aux attitudes bizarres, ces brisants couverts d'écume, ces débris de coquilles, roulés dans le sable, toute cette nature si bouleversée en apparence, devient, pour le géologue surtout, un livre ouvert où il lit couramment l'histoire entière de notre planète.

Au point de vue de l'art, comme à celui de la science, un tel voyage ne saurait manquer d'être fécond en heureuses inspirations. Toutes les facultés de l'imagination sont éveillées, tous les instincts poétiques exaltés dans cette succession d'effets et de contrastes qui se reproduisent perpétuellement et plongent l'âme dans une contemplation sans limites.

Parfois il se mêle à ce ravissement de l'esprit une profonde inquiétude des sens. Tant de calme, d'harmonies et de murmures peuvent être si vite remplacés par les sifflements de l'orage, qu'on ne saurait raisonnablement compter que sur l'heure présente, et cette prescience du danger maintient l'âme dans une exaltation presque continuelle. Mais revenons à notre campement sur la plage de *Kilia*. Pendant la nuit, nous

entretînmes un grand feu, et chacun à tour de rôle monta une ou deux heures de garde, précaution assez nécessaire dans ce lieu complétement isolé.

Une longue promenade dans la matinée du lendemain, faite avec toutes les munitions d'exploration et de travail, nous procura la bonne fortune de rencontrer près de *Voussounia* une cinquantaine de Bulgares et de Grecs occupés à jeter leurs filets dans la mer, et mettant à cette importante occupation toute la gravité et tout le recueillement obligés.

Notre présence excita vivement leur curiosité : ils en furent même assez distraits pour laisser échapper çà et là quelque menu fretin, tout heureux de regagner le fond de la mer.

Cette scène, éminemment pittoresque, devint, une fois les filets repliés, de la plus bruyante animation. Ils mangèrent, ils chantèrent, et, se prenant tous par la main, ils firent une espèce de ronde assez semblable à la farandole provençale. Puis la plus grande partie monta dans une pirogue spéciale à la pêche, tout entaillée d'ornements byzantins enluminés de vives couleurs. Une douzaine de vigoureux rameurs lui donna une impulsion si rapide, qu'elle disparut en un clin d'œil derrière la première pointe de récifs.

Ainsi vont ces hommes, fouillant la mer pour le compte des hauts fermiers de la pêche. Partout où se trouvent le poisson et quelques bras sur la plage voisine pour retirer leurs filets, se renouvelle la scène

pittoresque à laquelle nous venions d'assister, et dont M. Laurens prit un charmant croquis.

Ce sont presque exclusivement les Bulgares, population à la fois maritime et agricole, fort semblable par son type de race et de costume à nos Bretons de France, qui ont le monopole de ces travaux de pêche dans le Bosphore et aux environs de son embouchure dans la mer Noire.

Leurs élégantes barques apparaissent à des jours et des heures fixes, sillonnant avec une rapidité extraordinaire, même à côté des caïques si renommés de Constantinople, les eaux du golfe de *Buyuk-Déreh*, qui paraît être leur quartier général. La palamède, sorte de petit thon exquis, constitue le plus important objet de leurs pêches. Ce sont également des Bulgares qui tiennent les singuliers établissements de pêcherie qu'on voit dans ces parages, et qui sont une des originalités les plus heureuses pour l'album du peintre.

On en trouve sur tout le parcours du Bosphore, depuis Bechiktach et Scutari jusqu'aux Fanarakys d'Europe et d'Asie. On dirait des niches à chien, mais tout éclopées et vermoulues de vétusté, suspendues au moyen de cordages, de chevilles et de haillons, au sommet d'un indescriptible système de perches. De là-haut, pétrifié dans son immobilité, un homme, au regard de bête fauve, est penché au-dessus de la mer, au fond de laquelle il épie le passage de ses moindres habitants et les capricieuses variations du courant. Un

rempart de filets, disposé en enceinte carrée, tombe au moindre signal du guetteur sur la bande entière des poissons.

Une chose encore plus primitive, sinon plus pittoresque que ces cabanons aériens, ce sont de simples poteaux surgissant fort avant dans le canal du Bosphore, d'une quinzaine de pieds au dessus du niveau des eaux, et au milieu de la hauteur desquels est cramponné, accroupi on ne sait comment, quelque chose ayant forme humaine, et qui se trouve être un Bulgare.

En rentrant à notre campement, le commandant du fort, qui était venu nous rendre visite, nous donna d'assez mauvais renseignements sur les pêcheurs de la matinée, ramassis de tous les vagabonds des localités voisines. Dans la persuasion qu'il avait de leur retour pour faire un coup de main dans la nuit, il nous envoya quelques hommes de sa garnison qui montèrent la garde jusqu'au matin.

Dans une autre promenade le long de la mer, nous fîmes la découverte d'une ouverture laissée par les dunes sur les vallées marécageuses qui s'étendent derrière elles. On y remonte un petit ruisseau tout sinueux dont le cours à peine sensible est recouvert d'un épais berceau d'aunes, tout peuplé de magnifiques huppes. Sur l'un de ses bords, ondoient, très régulièrement disposées, des vagues d'un sable fin et excessivement brillant, réputé *saint* parmi les Grecs du voisinage, qui s'y enterrent à peu près nus et res-

tent, pendant deux heures entières, exposés à l'ardeur du soleil, avec la conviction de s'y guérir des fièvres pernicieuses du pays.

Les maisons de *Kilia*, groupées en espaliers sur le versant du cap, offrent un genre de construction très simple et qui semble moins tenir de l'Orient que de l'Occident. Elles se composent d'un rez-de-chaussée ou seulement d'un soubassement en pierres brutes passées à la chaux, et d'un unique étage de bois recouvert d'un toit pointu en tuile. Cela ressemble peu à ces *kiosques*, ces toits en terrasse, cette couleur locale qui doit figurer dans toute description orientale et dont il faut réserver les frais pour la Perse, l'Égypte et tout au plus les côtes de la Syrie. L'Orient ne se manifeste ici que dans le costume et les habitudes des indigènes.

Ainsi le seul café de *Kilia* nous offrit l'occasion de faire plus d'une observation intéressante. Rien dans nos mœurs ne saurait donner l'idée du calme et de la dignité qui régnaient dans cet établissement. Quel contraste entre ce rustique *gavé*, embelli néanmoins par la pureté de goût de ses moindres ustensiles, et dont le public composé de pêcheurs et de soldats à demi sauvages savourait, dans une douce causerie, le tombecki et le moka, avec nos cabarets soi-disant civilisés, où des paysans, attablés à boire du vin, ne savent faire autre chose que de crier et se disputer.

Cependant les jours se succédaient, et nous restions

indéfiniment attachés à cette plage de *Kilia* (1), sans oser mettre la barque en mer. Enfin le vent tomba, et nous permit de remettre à flot cette pauvre barque qui faisait une si triste figure sur la plage. Nos Grecs se mirent à lutter bravement contre les dernières ondulations de la houle, et nous partîmes avec l'espoir d'arriver avant la nuit à *Domous-Déreh* (Vallée-des-Cochons), dont la plage, inabordable par la moindre agitation des vagues, est parfaitement visible à une heure ou deux de marche. Mais au moment d'y toucher, la tempête, qui n'était qu'assoupie, reprit de plus belle.

Les flots, indécis un instant, se transforment en vagues furieuses qui nous couvrent d'écume. Une double nuit nous enveloppe, et ce qui rend notre situation encore plus critique, est l'impossibilité de retourner à *Kilia*. Il faut forcément nous diriger sur *Kara-Bournou* (cap Noir), le seul point accessible à un débarquement. Les bateliers, ne pouvant plus faire usage ni de la voile ni du gouvernail, tâchent de s'étourdir en invoquant la Panaghia (Sainte-Vierge), à laquelle ils portent en vrais marins une dévotion superstitieuse. Dans sa détresse, l'un d'eux tombe à genoux disant adieu à sa famille, à Buyuk-Déreh, à Sarriéri, villages du Bosphore, avec une si éloquente faconde, que tous

(1) Ce retard fut pourtant la cause d'une bien douce surprise, celle de voir arriver un beau matin ma femme en compagnie d'un de nos amis. Ayant appris mon séjour forcé à *Kilia*, elle s'empressa de monter à cheval et de franchir les six lieues qui nous séparaient pour venir passer quelques heures près de moi.

ses compagnons en pleuraient d'attendrissement. De temps à autre, le capitaine Yanko se mettait au banc des rameurs, pour relever un peu leur courage, tandis que je le remplaçais au commandement de la manœuvre, commençant à douter sérieusement que cela servît à quelque chose. Quant à M. Laurens, le mal de mer le tenait couché au fond de la barque, presque sans connaissance. Cette situation de plus en plus périlleuse durait déjà depuis quelques heures, lorsque tout à coup se fit entendre un bruit pareil à une série de coups de canon, et nous nous trouvâmes tout auprès d'une immense masse noire qui n'était autre chose que le fameux *Kara-Bournou*. La sinistre renommée de ce cap, l'obscurité, le bruit assourdissant des vagues, et toutes les émotions précédentes renouvelées à la fois, firent de ce moment un souvenir ineffaçable. Nous tournâmes le cap, ballottés par ses vagues, menacés par ses brisants, assourdis par ses bruits formidables, et tout à coup le caïque se trouva comme par enchantement dans une jolie petite baie que vint éclairer la lune à travers une déchirure de nuées. Sans doute l'habileté du capitaine Yanko et sa parfaite connaissance des lieux, eurent une grande part à notre salut, mais que de catastrophes ont lieu dans des circonstances semblables!... Mille fois notre barque aurait dû être brisée contre les rochers, tant la nuit augmentait le danger de la *passe!*

Il y avait déjà deux barques de charbonniers, confi-

nées là depuis huit jours. *Francis* (des Français)! s'écrièrent quelques individus accourus autour de notre pavillon national, *Francis!... il n'y a effectivement que des hommes de cette nation assez fous pour se jouer ainsi de la tempête! Allah! ils sont nos amis et nos hôtes!*

Tel fut l'accueil de ces bonnes gens. Mettant aussitôt la main à l'œuvre, ils nous aidèrent dans notre débarquement, fort difficile au milieu de récifs et d'îlots qui rendent ce petit port inaccessible aux bâtiments de haut bord. Le plateau de *Kara-Bournou* est garni de mauvaises batteries défendues par une soixantaine de Turcs. Pendant la guerre de 1838, les Russes lancèrent quelques boulets sur le village, sans daigner s'en rendre maîtres. La garnison est tellement dépourvue de toutes ressources qu'elle manque même de poudre pour tirer le canon du Ramazan au coucher du soleil. Aussi le commandant se considère-t-il comme abandonné de Dieu et de son prophète.

Le lendemain, voyant l'impossibilité de partir, nous dressâmes notre tente le plus près possible de la barque, précaution fort nécessaire avec les voisins dont nous étions gratifiés, et nous fîmes tous les préparatifs d'une installation qui devait sans doute durer plusieurs jours.

A notre droite, s'étendaient les masses de calcaire riches en fossiles, dont la partie supérieure était couronnée par le village et quelques moulins à vent. A

gauche, dans la direction de la mer, se prolongeaient de hautes falaises crétacées, du haut desquelles se précipite comme une cataracte de végétation.

Au sommet du cap est une bicoque de café tenue par un vieux canonnier, *Ali-Tchaous*, type le plus complet qu'on puisse rencontrer de la bonhomie et de la dignité turques. Les estrades de son établissement servent de dortoir aux premiers venus qui ne sont pas même tenus à faire la consommation obligée. Sans cesse visité par les habitants de *Kara-Bournou*, il semble être le bon génie du lieu, sous la figure d'un simple kafedji (cafetier). L'un de ses habitués est un espèce de fantôme rongé par la fièvre depuis plusieurs années, dont l'aspect est effrayant. Nous lui donnâmes quelques doses de quinine, sans avoir grand espoir de le guérir, tant son état paraissait désespéré.

A partir de *Kara-Bournou*, une succession de petits caps, séparés par des plages et des collines de sable, se perd vers l'ouest dans un horizon de vapeurs. Les habitants de cette triste localité s'occupent de pêche et d'agriculture, mais le terrain sablonneux ne se prête avec quelque avantage qu'à la culture de la vigne.

A la tombée de la nuit, un bâtiment turc se présenta à l'entrée de la baie, faisant, à ce qu'il nous parut, de vrais signaux de détresse. Trois fois son pavillon fut baissé et relevé, comme s'il implorait du secours.

Cette manœuvre me sembla tellement significative, que je décidai mon équipage à mettre la barque en mer,

pour le tirer de la situation critique où il me semblait être. Quelle fut donc ma surprise en voyant revenir presque immédiatement la barque, ayant à son bord une femme toute déguenillée et un marmot enveloppé dans un morceau de voile, tandis que le navire disparaissait rapidement derrière le cap.

Mais ma surprise fit place à une véritable mortification en apprenant, par le capitaine Yanko (tout rouge de colère), que les signaux avaient eu pour seul but de mettre ces intéressants personnages à terre. Voilà ce qui s'appelle agir sans façon. Mais le navire était turc, et, par cette seule qualité, s'arrogeait le droit de déranger les autres, sans se déranger lui-même.

Dans la journée, plusieurs barques vinrent se réfugier près de nous, comme une troupe d'oiseaux effarés qui cherchent un gîte. Ce mouillage est tellement restreint, que bientôt nous nous trouvâmes serrés les uns contre les autres, sans pouvoir faire un seul mouvement.

Des ruines m'ayant été signalées par le commandant du fortin, nous nous portâmes, M. Laurens et moi, dans la direction indiquée, et, au bout d'un heure de marche, nous découvrîmes à l'entrée d'un liman où paissaient de magnifiques buffles, un long pan de murailles, dont la construction me parut dater du commencement du Bas-Empire. A en juger par de nombreux débris, ces murailles doivent avoir formé une enceinte considérable (aujourd'hui cette enceinte est

remplie par une vigne de clairettes). Du reste, nulle inscription, nul autre vestige. Nous aurions eu, certes, le droit de regretter une course si mal récompensée, sans la vue d'un charmant paysage qu'elle nous permit de découvrir. Prairies, champs cultivés, nombreux troupeaux, maisonnettes aux bords du liman, frais taillis, tout cela renfermé dans un horizon restreint, faisait un tel contraste avec le *cap Noir* et ses tourmentes, que nous restâmes comme charmés par ce petit coin de terre si calme et si caché. Cependant il fallut s'éloigner, mais voulant jouir le plus longtemps possible des différents points de vue du liman, nous nous mîmes en devoir d'en faire le tour, et ce fut alors seulement que notre surprise archéologique commença; le pan de murailles (qui semblait constituer à nos yeux tout ce que la contrée possédait de ruines) n'étant rien en comparaison de ce qui nous attendait de l'autre côté du lac.

Une ligne de murs flanqués de trois tours carrées d'un aspect imposant, malgré leur état de dégradation, s'offrit inopinément à nos regards sur une longueur de plus de sept cents pas, et dans des conditions de terrain qui en augmentaient considérablement l'effet pittoresque.

Un examen attentif nous fit découvrir un escalier scellé à une espèce de citerne, se trouvant à côté d'une petite voûte en plein cintre qui faisait sans doute partie d'un ancien édifice religieux.

Les débris des tours carrées et saillantes en dehors de l'enceinte étaient couverts d'une végétation toute méridionale (chose extraordinaire pour la localité) qui leur donnait une poésie inexprimable. Des massifs de lauriers-roses couvraient tout le plateau et les deux versants sur lesquels s'inclinaient ces vénérables ruines. A quelle époque remontent-elles? Il est difficile de le deviner, vu l'absence totale d'inscriptions et de système d'architecture. Leur construction n'a aucune analogie avec les constructions turques, et d'ailleurs leur caractère de vétusté ne permet pas de les attribuer à une époque récente. Depuis la conquête de Constantinople, aucune guerre n'est signalée dans l'histoire de ces contrées. Il est donc probable que ces ruines remontent au Bas-Empire, et que cette localité avait été choisie pour l'établissement d'une ville au moment où l'empire ottoman, en s'installant à Stamboul, ne trouvait autour de sa capitale que des populations sauvages et à demi soumises. Tout annonce, effectivement, dans le choix de cet emplacement, la préoccupation exclusive des moyens de défense. Il est également probable qu'une ancienne ville grecque a existé dans le voisinage. C'est ce que démontre une assise faite de tronçons de colonnes de marbre, servant de fondation à une partie des murs d'enceinte. J'ai compté jusqu'à sept colonnes mutilées, et sans doute il y en a d'autres que l'accumulation des débris m'a empêché de découvrir. Ces colonnes ont 0,36 de

diamètre et sont entourées d'un cordon saillant de 3,04 à leur partie extérieure. Dans divers endroits de l'enceinte, nous avons remarqué des assises de briques qui rappellent les constructions génoises. Mais il est douteux que les Génois aient songé à fonder, dans l'intérieur des terres, un établissement aussi éloigné de leurs autres possessions. Pline parle d'une ville appelée *Devilton*, sur un étang, dont la position s'accorde avec celle des ruines. Arrien n'en dit mot, et avec raison, car il ne fait mention que des villes du littoral.

A l'extrémité supérieure du lac, existe un village entièrement bâti avec des matériaux provenant de ces ruines. Il porte le nom de *Tergos-Kalessy;* les habitants désignent sous le nom de *Potam* le plateau et le lac qui l'entourent.

Une nouvelle excursion nous conduisit le lendemain sur une longue plage de sable, toute couverte de débris, les uns déjà anciens, les autres tout récents. Des cages à poulets, des caisses d'œufs et des tonnes de fromage, enveloppées de longues herbes marines, gisaient au milieu de mâts rompus, de planches et de voiles déchirées qui formaient un spectacle lamentable. Tout annonçait un récent naufrage. Deux de nos bateliers se déshabillèrent complétement, pour faire de leurs vêtements des récipients à transporter le plus possible de ces denrées avariées. Ils en tirèrent des omelettes pendant toute une semaine. C'était une vraie bonne fortune pour ces pauvres gens qui n'avaient

d'autres provisions que des olives noires et des liasses de petits poissons salés.

Il fallait avoir l'esprit fortement trempé pour ne pas subir l'influence d'un tel lieu, rendu plus effrayant encore par la vue du *cap Noir* qui nous envoyait le fracas des tourbillons se brisant éternellement à sa base. Tout portait l'empreinte de la destruction et de la fureur des éléments. Des nuages noirs et lourds, sillonnés par de rapides éclairs et emportés par la violence du vent, achevaient de donner à cette scène une physionomie réellement sinistre.

Nous rencontrâmes, en nous enfonçant dans les terres, des pâtres bulgares conduisant à Constantinople deux immenses troupeaux de chèvres et de moutons. Armés jusqu'aux dents, revêtus de peaux des pieds à la tête, ils avaient plutôt l'air de bandits revenant de la maraude, que de paisibles bergers quittant leurs pâturages.

Toute la population des environs se rendit ce jour même à une fontaine dont l'eau possède, au dire des indigènes, des vertus miraculeuses. Ce jour-là était la décollation de saint Jean, fête célébrée avec pompe dans le rit grec. Femmes, enfants, matelots, pêcheurs, couvrant tous les sentiers, arrivaient à la file les uns des autres près de la bienheureuse fontaine, et s'agenouillant devant un *pope* armé d'une grande image du saint, baisaient dévotement cette dernière, et se faisaient inscrire sur un grand livre en déposant quelque

menue monnaie. Alors seulement ils se permettaient de boire à la fontaine, et cette grave opération terminée, ils allaient s'agenouiller devant une autre image pour faire leurs prières. Une immense pelouse servait de théâtre aux amusements de la foule, disposée par groupes, et tout aussi portée au plaisir qu'à la dévotion. De nombreux chariots attelés de buffles, formaient un encadrement aux tableaux pittoresques que présentait cette joyeuse population grecque, qui conserve quelque chose de païen jusque dans sa manière d'invoquer la *Panaghia*.

Quinze jours se passèrent à *Kara-Bournou*, dans l'attente d'un vent favorable. A quelques milles de ce point, je découvris de nouvelles ruines couronnant la partie supérieure d'une falaise, et présentant à travers beaucoup de décombres, un mur revêtu de pierres de taille rectangulaires, de cinq cents pas de développement, avec un massif carré à l'une de ses extrémités. Ces ruines portent en grec le nom de *Palæo-Pyrgos*, et en turc celui d'*Eski-Pourgas*. Elles sont situées à l'entrée de la route qui vient d'Andrinople par *Silivry*. Leur situation est très belle : on domine à la fois la mer et une suite de collines que séparent d'étroites vallées couvertes d'une riche végétation.

Parmi ces vallées, celle de *Kalamitch* possède un village grec, composé d'une cinquantaine de maisons et tout entouré de prairies et de champs bien cultivés. Les habitants s'occupent exclusivement de la fabrica-

tion du charbon de bois et de l'élève du bétail. D'après les renseignements pris sur les lieux, le charbon de bois se vend à raison de 8 piastres (1 franc) les 100 okes (300 livres).

A peu de distance de là, nous vîmes une immense quantité de vautours, les uns planant au dessus de la mer, et le plus grand nombre posé sur des anfractuosités de rochers. Beaucoup étaient blottis dans des trous régulièrement percés par lignes d'étage, et allongeaient leur long cou déplumé comme pour nous voir passer. Dans les eaux voguaient des myriades de méduses tout épanouies, et ressemblant à des fleurs fabuleuses bercées par la vague. La soirée était si calme, l'horizon si splendide, que tout se trouvait en harmonie avec cet étrange et gracieux spectacle. Nous passâmes ensuite devant la vallée *Armen-Déreh*, dont l'aspect est enchanteur. A partir de ce point, la côte prend un caractère plus imposant; les collines se changent en montagnes; les vallons en gorges profondes; les petites baies en larges golfes. D'énormes masses de gneiss avancent leurs flancs dans la mer et surplombent au-dessus de la tête du navigateur. Une des pointes du cap *Machacah*, que nous doublâmes pour arriver à *Midiah*, présente, au milieu de sa masse gigantesque, une large ouverture naturelle qui se voit à plusieurs milles en mer.

Toutes ces roches sont tapissées, au-dessous de la ligne du niveau de l'eau, d'un petit coquillage qu'on

dit supérieur à tous les autres, et qui n'est autre que la *Patelle* de forme pointue.

Midiah est situé sur un vaste plateau qui borde la mer à l'est, terminé à sa base par des escarpes calcaires que baigne un ruisseau formant au pied même de la ville un mouillage pour les barques qui peuvent traverser le banc de sable placé à son embouchure. Ce passage n'a guère plus de 3 mètres de largeur.

Par les gros vents du nord, les vagues traversent non seulement la barre, mais une plage de sable qui sépare le ruisseau de la côte. Deux rivières, dont les bords sont couverts de hérons gris singulièrement méfiants, servent de limites au plateau, et vont se perdre dans les plus délicieuses vallées que l'on puisse imaginer. Rarement on rencontre des paysages plus frais, plus calmes, plus harmonieux de couleurs et de contours, que ceux de la vallée du nord, à travers laquelle serpente une rivière aux eaux limpides, reflétant des massifs de verdure et les nombreux troupeaux qui paissent sur ses bords : de chaque côté s'élèvent de petites collines où les buissons, les rochers, les graminées confondent leurs couleurs et leurs formes variées à l'infini. Puis le terrain s'élève insensiblement et présente un rang de collines couvertes de forêts ; et enfin, au dernier plan, dans un horizon lointain, apparaît la chaîne imposante des *Balkans*, célèbre dans l'antiquité sous le nom de mont *Hœmus*.

A l'est, entre deux vallées, est un col étroit que dominaient jadis de hautes murailles qui devaient faire le tour de la ville. On en découvre parfaitement le tracé. Au-dessus des escarpes de la vallée du nord, vers le sud, une longue ligne de ces murs flanqués de tours rondes, est encore intacte. Elle se prolonge jusqu'aux escarpes qui s'élèvent au-dessus du mouillage.

Les matériaux sont mi-partis de pierres de taille et de moellons. Vers le sud-ouest existent deux tours de briques, à la manière byzantine; mais la dégradation en est telle que l'on ne saurait dire si leur forme est ronde ou octogone.

Quoique paraissant appartenir au Bas-Empire, ces murailles, vu la diversité des matériaux qui les composent, me semblent avoir existé antérieurement. Ainsi, jusqu'à une certaine hauteur, les fondements et les murs sont de pierres de taille rectangulaires; puis viennent des assises de moellons et de briques, placées d'une façon irrégulière, et enfin, au milieu de tout cela, reparaissent des parties de pierres, comme si les murs avaient été relevés après une première destruction, et reconstruits avec les matériaux primitifs. Mais de quelque importance que soient ces ruines, elles ne sauraient se comparer aux cryptes qui existent dans les environs de *Midiah*, auxquelles nous consacrâmes quelques jours d'études sérieuses. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que M. Laurens parvint à

faire quatre vues accompagnées d'une feuille de détails du plus haut intérêt, à la lueur des torches. Notre embarras était encore doublé par une foule d'individus persuadés, comme cela arrive toujours en pareille circonstance, que notre but était de découvrir un trésor caché.

L'entrée des cryptes est un long vestibule dont les parois sont taillées en pentes et créneaux, les uns seulement figurés dans la pierre, les autres servant de communication avec les diverses parties du souterrain.

L'extrémité de cette salle d'entrée aboutit à une chapelle ou piscine dont quelques arceaux la séparent. Cette piscine est couronnée par quatre coupoles et ornée de quatre colonnes. Le sol en est plus abaissé ; on y descend par quelques degrés, et l'on y trouve au centre un petit bassin rempli par une source d'eau vive.

Sur la gauche du vestibule sont les trois portes du temple, dont les proportions assez petites présentent une grande régularité. La nef est couverte par une voûte en berceau, et le sanctuaire est entouré de quelques degrés demi-circulaires. Ses deux bas côtés, au lieu de voûte, ont un simple plafond, et sont séparés de la nef par un portique et des pilastres dont la corniche est ornée de quelques sculptures.

Une galerie qui a son entrée dans le vestibule embrasse une partie de l'enceinte du temple. Elle est

parallèle à l'un des bas côtés, et s'étend ensuite derrière la ligne du sanctuaire.

On trouve, sur la droite du vestibule, une salle autour de laquelle sont pratiquées sept excavations, qui, par leur forme et la variété de leurs dimensions, offrent des tombeaux pour tous les âges. Une cellule moins grande a été creusée à côté de la salle des tombeaux, ayant à sa droite une grotte sauvage telle que l'a laissée la nature, telle qu'étaient sans doute les autres parties du souterrain avant qu'il eût été agrandi par la main des hommes.

Les dimensions et le style de ce monument doivent faire remonter son origine au temps où l'architecture avait conservé la belle simplicité de ses formes, mais où celles de la sculpture étaient déjà très altérées. Les murs de la chapelle portent encore l'image de la croix.

La roche calcaire, dans laquelle ce temple a été creusé, est d'un grain fin et très égal. Elle a conservé toute sa blancheur, et, quelle que soit l'antiquité du monument, on n'y découvre d'autres dégradations que celles produites par les hommes. Ils ont mutilé les colonnes de la piscine, et abattu trois piliers du vestibule sans que les voûtes et les arceaux aient aucunement fléchi. Les seules traces des ravages du temps sont une longue fissure dans le rocher qui forme la voûte de la galerie, ainsi qu'un éboulement de terrain encombrant en grande partie l'entrée du vestibule et l'un des côtés du temple.

Ces dégâts ont sans doute été l'effet d'un tremblement de terre, et de ce moment le temple a dû cesser d'être fréquenté. Sa conservation actuelle ferait même supposer que l'entrée a été masquée par cet éboulement, et qu'ainsi il a pu échapper à de nouvelles mutilations, aux vicissitudes du temps, aux invasions, au changement de culte, etc. Sa situation dans un lieu sauvage et couvert de forêts a dû également conspirer à le faire perdre entièrement de vue.

La population de *Midiah* se compose de cinq cents Grecs et d'une trentaine de Turcs, dont la pauvre petite mosquée est comme reléguée hors de l'une des portes de la ville.

Les grands navires ne peuvent mouiller à l'est de *Midiah*. Ils seraient obligés de se tenir trop au large, à cause du peu de profondeur des eaux. A côté du bassin qui baigne les escarpes de la ville s'ouvre, dans le roc, l'entrée d'un large souterrain qui établit une communication entre le petit port et la partie supérieure de la ville. C'est une véritable poterne avec son escalier taillé dans le roc, de 3 mètres de largeur.

Les Grecs prétendent qu'il existait autrefois, au pied de ce souterrain, un immense réservoir d'eau et un magasin de vivres qui, découverts par les Turcs, amenèrent la prise de la ville. Une autre tradition remonte jusqu'à une invasion moscovite bien antérieure à celle des Turcs. Il serait assez curieux que le souvenir des ravages faits dans le VIII[e] ou IX[e] siècle par les

Moscovites dans ces contrées se fût perpétué à *Midiah* jusqu'à nos jours ! Quoi qu'il en soit, cette ville, incontestablement, a dû jadis avoir une grande importance, attestée par la quantité de ruines et de souterrains qui l'entourent.

L'unique café de *Midiah* présente sur ses murs les plus fantastiques croquis de navires qu'on puisse imaginer. Cela prouve la passion des Grecs pour tout ce qui est marine et fantaisie. Ce café est tenu par un *papa* (prêtre), dont l'occupation habituelle est de raccommoder des filets et de jouer au trictrac. Le clergé grec vaut le clergé russe : même ignorance, même stupidité, même saleté.

La première station après *Midiah* est celle d'*Iniada*, dont le golfe est un des plus sûrs de la côte. Les navires turcs y viennent prendre le matériel d'artillerie que produisent les fonderies de Saint-Makof, situées à quelques lieues de là dans l'intérieur des terres.

Iniada possède une quarantaine, dont le préposé Achmet est bien le Turc le plus stupide que j'aie rencontré. A toute force, il voulut nous recevoir avec des prétentions cérémonieuses qui nous exaspérèrent. Entre autres inspirations, il eut celle de faire coucher M. Laurens dans une chambre ornée de douze chandelles dont l'éclat et la révoltante odeur étaient bien faits pour chasser le sommeil le plus invincible. Quant à moi, fatigué de toutes ses obsessions, j'allai me coucher dans la barque (ce qui m'arrivait souvent), et fus

assez surpris en me réveillant le matin, de me trouver en pleine mer, l'ancre de la barque ayant peu à peu cédé.

CHAPITRE VI.

Actéboli, impression pittoresque ; un café à *Wassilikos; Sizopoli;* villages Bulgares ; fertilité du sol ; *Bourgas*, son développement commercial. — *Ankialou*, nombreux débris de sculpture ; Ismaël-Agha, repas turc, pêche de nuit ; *Messemvria*, ses églises ; le cap *Emona*, scène imprévue, un bûcher homérique, les ombres fantastiques. — *Varna*, ses fortifications ; vieil esprit des janissaires ; pasteurs bulgares. M. Olive, agent français. Départ de Varna.

Actéboli, ville grecque de cinq cents maisons, vient immédiatement après *Iniada*. Ses habitants s'occupent exclusivement de pêche. On a vu plus haut que ces pêches, les plus importantes de la mer Noire, ont lieu au commencement de septembre. Le nombre de maquereaux et de palamides qui s'y prennent alors est réellement fabuleux.

On remarque encore dans cette localité une vaste enceinte de murs dont les fragments sont disséminés sur les versants de la colline au milieu des maisons. Ils sont composés de morceaux de porphyre alternant avec des assises de briques séparées par une épaisse couche de mortier à la façon byzantine.

En parcourant les bords du mouillage, nous découvrîmes plusieurs tronçons de colonnes de marbre,

servant à amarrer les barques. Ce sont probablement les seuls vestiges de l'ancienne colonie grecque (*Agathopolis*), établie jadis sur ces lieux.

L'intérieur de la ville ne présente que des rues sales et tortueuses, et des maisons délabrées qui donnent une triste opinion de la population. Cependant les femmes paraissent fort laborieuses, à en juger par la quantité de pièces de toile de coton qu'elles font blanchir à fleur d'eau. Elles tissent elles-mêmes les étoffes nécessaires à leurs vêtements et à ceux de leurs maris, et portent toutes sans exception une robe d'un rouge garance foncé. Leur coiffure est un mouchoir noué sous le menton et retombant en pointe sur le dos. On en voit toujours un grand nombre autour d'un puits situé presque au bord de la mer et remarquable par la longue perche grinçante qui sert à y puiser.

Du plateau où se trouve situé *Aktéboli*, la vue embrasse au nord un magnifique panorama. Sur la gauche, s'élève la montagne au large cône nommée *Babia*, qui va s'abaissant progressivement vers le nord, en laissant apercevoir l'entrée d'une baie entre ses premiers contre-forts et les escarpes de la ville. La chaîne se relève ensuite, pour diminuer de nouveau de hauteur et former les pointes méridionales de *Bourgas*. Enfin une troisième ligne se dessine à l'horizon, ayant à son extrémité le célèbre cap *Emona* (le point le plus élevé de toute la contrée), où vient mourir, à l'est, la chaîne du mont Hémus.

A la population grecque de cette côte commence à se mêler un assez grand nombre de Bulgares. A *Wassilikos* surtout ce mélange devient de plus en plus apparent. Nous remarquâmes, dans l'unique café de cette bourgade, bon nombre de lithographies représentant les hauts faits des Russes dans leurs guerres contre la Turquie. Il faut convenir qu'en tolérant ainsi dans leurs États des souvenirs qui rappellent une époque si désastreuse pour leur histoire, les Turcs font preuve d'une bénignité peu commune. Tous les cafés grecs à Constantinople possèdent également la collection complète des scènes de l'indépendance hellénique ; ce qui n'empêche pas le Turc d'y venir fumer son tchibouk et faire son kief, sans que la vue de telles images ait le droit de troubler en rien sa douce béatitude.

En approchant de *Sizopoli*, on découvre, à droite, l'île de Saint-Jean, où se voient les ruines d'une ancienne église grecque. Puis on longe l'île du Christ, et l'on vient mouiller sur une plage de sable en face de la ville.

Nulle part, le long de la côte, je n'avais remarqué autant de bien-être qu'en offre la population de *Sizopoli*. Le pays, au reste, paraît d'une admirable fertilité. De magnifiques plaines, des collines boisées, des vignes, de nombreux villages bulgares, d'immenses champs de blé et de maïs, semblent classer cette contrée parmi les plus favorisées. La ville compte trois cent cinquante maisons. Son port est constamment

rempli de navires qui viennent s'y approvisionner pour Constantinople et l'étranger. L'exportation seule en blé est très considérable. Il coûte sur place 22 piastres les 45 okes, et la qualité en est excellente.

On ne voit plus guère de trace d'antiquités à *Sizopoli*. L'enceinte de murs qui enveloppait la ville est entièrement anéantie. On découvre difficilement quelques ruines informes d'églises et des fragments de marbre enrichis d'inscriptions (1). L'unique fontaine qui alimente la ville se trouve de l'autre côté de la plage, au pied d'une colline boisée. Des boutiques, des cafés remplis de Grecs et de Bulgares, des femmes aux jupons rouges, aux traits fins et corrects, travaillant sur leurs portes, donnent aux rues qui avoisinent le port beaucoup d'animation et de gaieté.

A partir de *Sizopoli*, la côte présente un caractère de richesse agricole vraiment extraordinaire. De nombreuses fermes bulgares dominent les hauteurs; des collines, couvertes d'arbres fruitiers, descendant en pentes douces jusqu'à la mer, ont remplacé ces masses trachytiques qui n'offraient d'autre image que celle de la désolation et de la stérilité.

La seule alerte un peu inquiétante que nous eûmes à subir dans ce long parcours, eut lieu à quelque distance de *Sizopoli*. Nous avions établi notre campement dans une espèce de grotte, avec l'intention d'y

(1) J'ai acheté, chez un cordonnier, un bas-relief assez important, représentant un empereur à cheval, suivi d'un page tenant une palme.

passer la nuit; mais des mouvements suspects aperçus dans les taillis voisins nous décidèrent à entrer dans la barque, qui tint le large au milieu de l'anse, et bien nous en prit : car nous sûmes le lendemain que des individus de fort mauvaise mine avaient rôdé toute la nuit sur la plage, ce que nous avions compris, en voyant un grand feu briller dans la direction même de la grotte.

Avant d'entrer à *Bourgas*, nous visitâmes le couvent grec de Saint-Anastase, ruine moderne, située pittoresquement sur un îlot. Elle est habitée par un moine, qui vit là en véritable ermite.

Depuis longtemps nous apercevions avec surprise, émergeant peu à peu des eaux, un minaret penché presque diagonalement en dehors de son centre de gravité. Ce digne pendant de la tour de Pise est le rendez-vous d'un grand nombre de Turcs qui passent leur temps à humer le soleil contre sa base, sans se préoccuper le moins du monde de la catastrophe qui doit inévitablement arriver. Les esprits politiques, croyant à la fin imminente de l'empire turc, pourraient voir, dans ce minaret croulant et ces hommes à moitié endormis, une juste et saisissante image de l'état actuel de l'Empire.

Bourgas est l'un des points les plus animés de la côte, grâce à deux capitaines génois qui ont fondé sa réputation commerciale, il y a à peine sept ou huit ans.

Avant cette époque, aucun négociant ne con-

naissait cette localité, même de nom. Quelques opérations faites par ces Génois furent suivies d'autres tout aussi heureuses qui attirèrent l'attention des voisins. De ce moment, les choses marchèrent si rapidement, qu'au mois de novembre 1842, plusieurs négociants de Constantinople, entre autres deux Français (MM. Barthélemy Médan et Joseph Bonnald), établirent à *Bourgas* de nombreuses agences. En 1845, 109 chargements constituèrent un effectif de 1,200,000 kilogrammes de blé. Tous ces chargements passent par Constantinople, et sont, en grande partie, expédiés en Europe. Depuis ces dernières années, la qualité des blés s'est considérablement améliorée, quoique inférieure encore à celle des blés de Galatz et d'Odessa. Mais avec les progrès que fait l'agriculture parmi les Bulgares, on peut espérer que bientôt la qualité de leurs céréales ne laissera rien à désirer.

Jusqu'à présent aucun bâtiment français n'a paru dans le golfe de *Bourgas*. Notre drapeau tricolore est le seul qui se soit montré dans ce coin bien inconnu de l'Europe, mais appelé, dans un avenir prochain, à acquérir une grande importance commerciale. La population s'élève déjà à près de 2,500 âmes, et chaque année en augmente l'accroissement.

Le port de *Tchinghemé-Iskélési*, situé en face de *Bourgas*, est, sans contredit, le meilleur de toute la côte occidentale. Les navires peuvent y entrer et en sortir par tous les vents, et mouiller fort près du ri-

vage. C'est un point de relâche pour les bâtiments surpris par une de ces bourrasques si fréquentes dans la mer Noire.

Les environs de *Bourgas* sont couverts de chariots attelés de magnifiques buffles, conduits par des Bulgares qui portent à la ville le produit de leurs récoltes.

C'est un va-et-vient, une animation qui fait plaisir à voir. Les rues, encombrées de matelots, de courtiers, de bois de construction traînés par des ânes, présentent l'aspect le plus tumultueux qu'on puisse se figurer. Les maisons s'élèvent comme elles peuvent, sans plan arrêté, sans ordre et sans symétrie. Le temps est bien trop précieux pour s'amuser à aligner des rues, à tracer des places, à construire des édifices. L'important est de se caser n'importe de quelle façon, le reste viendra plus tard.

Le chef-lieu de tous ces parages est *Ankialou*, où résident un agha turc, nommé par le pacha de Varna, et un cadi de Constantinople. Cette ville possède cinq cents maisons grecques et une trentaine de maisons turques. Dans la cour de l'évêché, nous trouvâmes, parmi de nombreux débris de sculpture, un sarcophage de marbre blanc, entouré d'une guirlande dont toutes les parties sont réunies par des têtes de bélier. Ce morceau, très précieux, a été découvert dans le voisinage de tumulus situés à quelque distance de la ville.

Malgré l'opinion des habitants qui prétendent que l'ancienne *Ankialou* était placée dans une petite presqu'île où sont d'autres sarcophages, il est bien évident que la moderne ville a été bâtie sur l'emplacement même de l'ancienne. Les nombreux fragments de colonnes trouvés dans le sol en construisant l'église en sont une preuve certaine.

Cette localité est la première où nous ayons rencontré des tumulus. On en aperçoit une demi-douzaine au delà d'une langue de terre qui réunit la ville au continent.

Ces tumulus, joints aux débris considérables de colonnes, de chapiteaux et de vases de marbre découverts sur plusieurs points, donnent une haute idée de l'importance que devait avoir l'ancienne colonie grecque. Selon la tradition, il y avait, bien avant l'arrivée des Turcs, un quartier juif qui fut submergé par la mer à une époque fort éloignée. On voit effectivement des vestiges de constructions lorsque les eaux sont basses.

Dans cette ville réside Ismaël-Agha, directeur de toutes les quarantaines du golfe. Ces diverses autorités constituent une aristocratie qui donne à la ville une physionomie toute différente de celle des autres localités. Les femmes y sont plus avenantes et ne s'enfuient pas à toutes jambes à la seule vue d'un étranger. Quant aux hommes, leur familiarité était telle, que M. Laurens dut, à diverses reprises, abandonner

la place, tant la foule qui l'obsédait pendant son travail était indiscrète et curieuse.

La principale ressource d'*Ankialou* est l'agriculture à laquelle se joint l'exploitation d'assez bonnes salines. La pêche y est tout à fait nulle, chose surprenante dans des parages où le poisson abonde. Au résumé, cette ville fait un curieux contraste par son aspect calme, ses ruines antiques et ses prétentions aristocratiques, avec la turbulente Bourgas et ses chargements de blé.

Nous fîmes chez Ismaël-Agha le premier repas turc depuis notre arrivée dans ce pays. Vaste plateau de cuivre étamé posé sur une sorte de tabouret renversé; innombrables plats dont on saisit à peine le fumet à leur rapide passage; absence de fourchettes, cuillers, couteaux et verres; longue serviette en commun; continuels *bouïroun* (invitation à se servir), tout avait bien la *couleur locale* obligée. Dans la soirée, l'agha nous donna le spectacle d'une pêche que je n'ai vu pratiquer que là. Plusieurs personnes s'avancent le plus possible dans la mer, en poussant devant elles une longue natte dont les bords relevés sont garnis de bouts de chandelles allumées. Le poisson, mis en bonne humeur par le beau temps et l'éclat des lumières, se livre aussitôt à des cabrioles qui le font retomber sur la natte, où il est pris comme une souris dans la souricière.

Messemvria, qui vient après, offre un aspect très pittoresque dû à ses constructions, à des pans de murailles antiques, à de nombreuses églises grecques, et

surtout à sa position sur une presqu'île assez élevée qui domine le golfe et la côte.

Deux de ces églises sont bâties de pierres et de briques combinées de la façon la plus originale. Aucun genre de construction ne saurait donner l'idée de ce style vraiment unique. C'est un mélange bizarre, mais élégant, de tous les styles connus. Il y a du Bas-Empire dans la disposition générale de l'appareil; du byzantin, dans les colonnes et les chapiteaux exactement semblables à ceux de Sainte-Sophie de Constantinople; de l'arménien, dans la multiplicité des arceaux postiches couvrant tout le champ des surfaces extérieures; du persan, par l'importance des briques comme matériaux, et de l'arabe, par le caprice de certaines découpures. Toutefois l'ensemble n'est rien moins qu'oriental. On y sent le rapprochement de nos formes d'Occident, dites romanes.

La chaîne orientale des Balkans vient border le littoral de *Messemvria :* elle forme des montagnes peu élevées, ondulées et couvertes de bois; absence complète de vallées et de rivières. L'aspect du cap *Emona*, sans être aussi sinistre et aussi désolé que celui de *Kara-Bournou*, fait une triste impression avec son aridité, son isolement et le mugissement des vagues qui se brisent à sa base. Des murailles de schiste, déchirées en tous sens, prouvent combien cette partie du littoral a été bouleversée par des commotions intérieures.

Comme contraste, un couvent, asile de la prière, s'est posé sur la pointe du cap, et semble de là conjurer, par la puissance de la foi, les orages si fréquents de cette mer *inhospitalière*.

Une scène tout à fait imprévue vint ajouter sa mélancolie à celle de la nature. Au moment où nous achevions de planter notre tente au pied même du cap, un bâtiment marchand, portant le pavillon russe, mit en panne à quelques encâblures du rivage, et tout aussitôt une chaloupe s'en détacha et vint prendre terre à peu de distance de nous. Des matelots au nombre de quatre en sortirent, portant avec précaution le cadavre d'un de leurs compagnons mort pendant la traversée, à ce qu'ils nous dirent en passant.

Nous les vîmes gravir lentement le sommet d'une colline, déposer leur triste fardeau, et se mettre en devoir de creuser la terre, tout en accompagnant cet exercice d'une psalmodie sur le mode lent et doux particulier aux Russes. Cela fut fait avec un recueillement et une simplicité d'action extrêmement touchants. Quand le jeune matelot eut été déposé dans sa dernière demeure, pour dormir éternellement en face de cette mer dont les flots l'avaient si souvent bercé, ses compagnons s'agenouillèrent dévotement, et regagnèrent, sans échanger une seule parole, leur navire qui disparut bientôt à nos yeux. Il ne resta, de cette scène si profondément mélancolique, qu'un peu de terre remuée, pour en attester la réalité.

Les débris des bâtiments naufragés, plus nombreux sur cette plage déserte que partout ailleurs, nous servirent à élever le plus gigantesque de ces bûchers qui avaient éclairé et réchauffé la plupart de nos nuits depuis *Kilia*. Plusieurs heures furent employées à échafauder un faisceau de mâts, de planches, de troncs d'arbres et de toutes sortes de matières combustibles, dont la flamme dardait encore au soleil levant. L'éclat de cet incendie rougissait au loin les caps et les bois de la côte.

Pendant cette mémorable nuit, nous fûmes tout à coup réveillés par un carillon de clochettes dont la cause nous paraissait inexplicable, lorsque de grandes ombres informes et comme fantastiques, s'agitant autour du feu, finirent par nous donner l'explication de l'énigme. C'était simplement un troupeau de buffles, attiré par l'éclat de la flamme. Leurs formes antédiluviennes, leur attitude stupide et farouche, exagérées encore par le clair-obscur du feu, pouvaient servir d'aliment aux plus bizarres caprices de l'imagination.

Depuis le cap *Emona* jusqu'à *Varna*, la côte n'offre qu'une suite de collines couvertes de bois, entrecoupées de vallées sinueuses et de plaines parfaitement cultivées. Les villages bulgares se multiplient; tout annonce le voisinage d'une ville importante.

Cependant la vue de *Varna* justifie peu son titre de capitale de province, car ce n'est au fond qu'un grand

et sale village qui ne possède ni monument, ni mosquée, ni fontaines tant soit peu remarquables.

Résidence d'un pacha, cette ville passe pour être le foyer de l'ancien esprit des janissaires. Lors de la destruction de ce corps formidable, de nombreux fuyards s'y réfugièrent et répandirent dans la population un levain de résistance et d'opposition qui s'y est perpétué. La manifestation la plus évidente de cet esprit est dans la répulsion invincible qu'ont les fonctionnaires à adopter l'uniforme obligé. Tous ceux qui peuvent s'en dispenser portent encore l'ancien costume dans toute sa rigueur.

Les fortifications extérieures qui ceignent la ville ont plus de 4,000 mètres de développement. Elles se composent d'une enceinte de bastions, et d'un fossé revêtu de murs dont la profondeur est d'environ 3 mètres 50 centimètres, comprenant une largeur de 14 pas. Quelques fortins communiquent avec l'enceinte. Le système de ces fortifications, dont la direction fut récemment confiée à un ingénieur russe, est des plus défectueux. L'arsenal et la poudrière, au centre même de la ville, offriraient dans l'occasion, aux boulets ennemis, leurs masses soigneusement blanchies.

On prétend que les Russes ont lancé une si prodigieuse quantité de boulets sur cette malheureuse ville, que tout le sol en était jonché. D'immenses magasins en furent remplis, et beaucoup d'habitants eurent l'idée de s'en servir pour la réédification de leurs maisons.

La population, moitié bulgare et moitié turque, peut monter à 6,000 âmes. Adonnés à la vie agricole, les Bulgares montrent un caractère laborieux, pacifique et hospitalier. Tout étranger qui se présente dans une maison bulgare est certain d'y trouver une hospitalité empressée et désintéressée. Mais l'aspect de leurs pasteurs a quelque chose de sauvage qui inspire une certaine répugnance. Vêtus de peaux de mouton de la tête aux pieds, le visage caché sous de longs cheveux couleur de chanvre, trapus de formes et armés de bâtons ferrés dont ils savent jouer dans l'occasion avec une dangereuse habileté, ils semblent être les ennemis naturels de toute civilisation et de tout gouvernement.

Il faudrait peut-être 100,000 hommes aujourd'hui, pour défendre les fortifications de *Varna*, telles qu'elles ont été reconstruites par un ingénieur russe, après la destruction de cette ville en 1828. Elles ne mesurent pas moins, comme je l'ai dit, de 4,000 mètres de tour. On se rappelle que les forces russes employèrent plus de deux mois à réduire cette malheureuse cité, livrée d'ailleurs par la trahison du pacha. Le port est dans la plus triste situation. L'établissement d'un môle, évalué à 80,000 piastres, toujours par un ingénieur russe, vers la même époque où furent construites les fortifications, n'en coûterait certainement que 12 ou 15,000. Il serait surtout essentiel de mettre le port en communication avec un lac situé à peu de distance, au

moyen d'un canal de transport, pour les nombreux villages riverains.

Le sultan, dans sa visite à ces parages, ne s'arrêta qu'une heure ou deux à *Varna*, refusant même de recevoir les hommages du pacha gouverneur, ce qui fut facilement attribué au mécontentement que devait éprouver Sa Hautesse vis-à-vis de l'esprit de *janissérisme* dont cette ville passe pour être l'opiniâtre et dernier refuge.

Il s'opère actuellement sur les côtes de Bulgarie un mouvement commercial des plus remarquables, sur lequel devrait être attirée l'attention de la France, non moins que celle de la Porte. *Messemvria*, *Bourgas*, *Varna* et *Baltchik* sont devenus, depuis cinq ans, les centres d'une considérable exportation de céréales et d'autres produits, tels que laine, coton, suif, etc. Mais *Varna*, favorisée par sa position géographique et les aptitudes agricoles de sa population, en est naturellement le principal. Il paraît qu'une trentaine de millions de piastres est enfouie chaque année au fond du sol, par les paysans peu confiants dans les garanties des divers décrets pour la liberté agricole. Les Turcs, en fait d'impositions, paient simplement la dîme de leurs produits. Les rayas paient en outre, suivant leur fortune, de 30 à 60 paras par tête. Les articles de consommation locale paient, jusqu'à ce jour, 32 pour 100; mais on prétend que cet impôt va être aboli.

En 1842 seulement fut organisée à *Varna* la pre-

mière maison européenne par un négociant français, M. Olive, nommé, depuis, agent de notre gouvernement. Impossible de donner une idée de toutes les difficultés qu'il rencontra au milieu de concurrents, tous indigènes, qui exploitaient et volaient horriblement les cultivateurs. Le pavillon français fut arboré, en 1844, en dépit de la plus vive opposition. On doit déplorer l'extrême timidité des négociants marseillais qui ne font sur cette place aucune demande directe, vendant à trop haut prix les objets de leurs premières expéditions, sans calculer la nécessité des sacrifices présents en vue des succès de l'avenir.

CHAPITRE VII.

Impressions pittoresques. *Baltchik*, costume des indigènes ; triste aspect de *Kavarna*, goût artistique des pâtres bulgares ; *Kalagriah*, une partie d'échecs ; le phare de *Schébler ; Mangalia*, le *bel enfant aux yeux bleus ; Custendjeh* (souvenirs d'Ovide), détails topographiques ; village tatare; vallée de *Trajan*, bords du Danube ; *Tchernovoda* ; hospitalité moldave, scène de mœurs ; *Matchina*, animation du fleuve ; quarantaine de Galatz.

La saison étant trop mauvaise pour continuer le voyage par mer, je réglai le compte de nos bateliers grecs, et nous partîmes de Varna, le 6 octobre, avec des chevaux et un *araba* (sorte de carriole) sous la conduite d'un cavache du gouvernement et d'un vieux

arabadji, l'un et l'autre parfaits janissaires. La route gravit au nord de hautes collines, dont le versant méridional est couvert de riches vignobles, et sur le plateau desquelles cinq heures de marche nous amenèrent dans un village turc blotti tout au fond d'un mélancolique vallon. Les plus charmants groupes de jeunes filles, d'une étiquette de costume peu rigoureuse, égayaient les abords d'une fontaine. Notre vue parut exciter si vivement leur curiosité, qu'elles en oublièrent un moment leur réserve habituelle, et ne recoururent au voile qu'après nous avoir permis d'examiner leurs bruns et coquets minois.

Achmet, le cavache, devait, ainsi qu'il est d'usage, précéder notre arrivée à chaque station, pour y réclamer l'hospitalité à laquelle nous donnaient droit les teskérés et firmans de la route. Grâce à cet avantage, nous voyagions plus rapidement, mais en réalité les dépenses étaient les mêmes que pour les voyageurs ordinaires. Je ne manquais jamais de payer les moindres dépenses faites chez les paysans, et quant à l'hospitalité reçue chez les propriétaires, elle devenait encore plus coûteuse par les nombreux *bakchis* (pourboires) donnés aux serviteurs.

Baltchik, la troisième grande échelle de la côte occidentale, où nous arrivâmes le lendemain par la plus rude chaleur, étage fort gracieusement ses deux cent cinquante maisons sur les premiers degrés de montagnes crayeuses, aux plans escarpés et fuyants. Le

mouillage est entièrement abrité des vents du nord; ceux de l'ouest, qui peuvent seuls y pénétrer, ne soufflent jamais avec violence. Aussi n'est-il pas rare d'y compter jusqu'à trois cents bâtiments qui viennent s'y réfugier en temps d'orage. Avec de pareilles conditions géographiques, quel développement n'acquerrait pas cette place de marché et d'exportation, si l'on reconstruisait ses routes?

Les véritables ornières qui en servent actuellement n'admettent qu'une file de chariots, dont la queue, les jours de marché, s'étend sur une longueur d'environ 1,000 mètres. On trouve là une variété de types, de costumes, d'animaux et de scènes d'un pittoresque digne d'avoir son Léopold Robert. Le costume bulgare, grave par sa rusticité de coupe, d'ajustement et de couleur, est particulièrement remarquable par sa profusion de broderies et de dessins, toujours d'un style aussi correct qu'original. Celui des femmes et des enfants présente surtout une complication d'ornements d'un cachet tout antique, ce qui, en art, exprimera éternellement le sentiment du beau et du pittoresque.

Les buffles, encore plus monstrueux ici qu'à Bourgas, et tout enduits de vase desséchée, dorment paresseusement au soleil, donnant l'idée de ces grands animaux antédiluviens que la nature avait à peine ébauchés.

De *Baltchik* à *Kavarna*, on ne traverse, durant six

heures, que de vastes et stériles plaines préludant déjà aux steppes de la Bessarabie par l'absence de tout accident et de toute physionomie pittoresque. Quelques tumulus, quelques touffes de buissons, et çà et là quelques pierres sans inscriptions d'un cimetière abandonné, dont la vue complète par une émotion morale l'impression physique des lieux, voilà tout ce que le regard peut découvrir dans ces plaines où le soleil règne en maître absolu.

Kavarna, situé sur les deux versants d'un ravin qui va déboucher sur la mer, un quart d'heure plus loin, formait autrefois un florissant et magnifique bourg de plus de mille maisons. Il fut complétement détruit par les Russes, en 1828. C'est un spectacle profondément triste que celui des ravages causés par cette guerre d'extermination, sur tout le parcours du littoral; violentes déprédations auxquelles devait peu exciter une faible résistance. Ne croirait-on pas au retour des anciens ducs de Moscovie, qui, descendant le Dnieper, venaient jadis parcourir et dévaster les mêmes contrées, allant planter leur hache jusque dans les portes mêmes de Constantinople! Mais de nos jours, une pareille façon de faire la guerre est-elle possible? La barbarie primitive seule peut justifier cette stupidité cruelle qui consiste à détruire de pauvres hameaux et villages, par l'unique raison qu'ils sont incapables de se défendre.

Aujourd'hui, une population turque et bulgare se

partage à peu près également les deux cents misérables maisons de *Kavarna.* Autour d'elles, tout est ruines. Une eau abondante fait pourtant gaiement verdir d'épaisses pelouses et de frais taillis ; mais ses habitants portent l'insouciance au point de ne pas même relever les murs et les enclos de leurs jardins abandonnés. Un assez bon mouillage pour de grosses barques reste constamment désert.

L'agha nous accueillit avec une bonhomie parfaite; nous mangeâmes bravement avec les doigts, cette *fourchette du père Adam*, comme disent également les Turcs, les innombrables mets qui nous furent présentés. L'un des meilleurs, et que l'on retrouve dans tous les repas orientaux, est composé de boulettes de viande enveloppées dans des feuilles de vigne, et cuites avec du *yaourt* (lait caillé).

Le pâtre de la maison (car la fortune de tout chef indigène consiste, comme aux temps bibliques, en champs et en troupeaux) portait à la ceinture une de ces pipes bulgares, incrustées de clous et de filets de cuivre, qui forment une variété originale parmi les nombreux moyens inventés pour fumer. Le tuyau de bois recourbé est généralement recouvert, à l'aide d'une pointe rougie au feu, de dessins semblables à ceux des costumes. Les plus belles de ces pipes appartiennent toujours à l'artiste rustique qui les a amoureusement travaillées pendant de longues heures de solitude pastorale. Celles que l'on voit dans les bazars de Varna

et de Silistria sont très grossières, et n'ont d'autre mérite que l'originalité de la forme. Les bergers bulgares mettent une véritable superstition à ne pas laisser passer dans des mains de *Franghis* un objet qui, leur ayant été d'un usage aussi intimement personnel, deviendrait, pour ces derniers, l'instrument d'un pouvoir magnétique qui agirait sur eux, à travers les plus grandes distances. Aussi, toutes mes tentatives ont-elles échoué pour devenir possesseur de la pipe suspendue à la ceinture du pâtre.

A mesure que l'on s'avance dans la direction de la Russie, les grandes plaines désertes envahissent de plus en plus la contrée. Quelques rares villages perdus dans ces plaines répondent à l'harmonie monotone du pays. Les noires cabanes de pisé et de clayonnage ont remplacé les riantes maisons de bois peint; tout annonce une nature plus âpre, des habitudes plus sédentaires, et l'esprit se sent comme saisi d'une invincible tristesse. On retrouve jusqu'au *kirbitch* (fiente de vache desséchée, d'un usage général en Russie pour le chauffage), dont les Bulgares se servent pour alimenter le foyer de leur cuisine.

Arrivés à un petit village dont le nom m'échappe, nous prîmes des chevaux pour aller visiter la forteresse génoise de *Kalagriah*, qui s'élève formidablement à l'extrémité d'un cap, dont les escarpes calcaires ne sont accessibles qu'aux innombrables vautours qui tournoient incessamment à leurs flancs,

tandis que d'autres restent dans une immobilité complète sur le sommet des créneaux. Cette immobilité était telle que, même auprès des murs, la détonation de nos armes, put à peine les mettre en fuite.

La citadelle proprement dite, perchée sur la pointe du cap, est séparée de la côte, à laquelle la relie une ligne de murailles, défendue par deux tours. En face de la porte se rencontre un second mur à meurtrières. Dans l'intérieur, parmi toute sorte de débris informes, on voit la coupole d'un bain turc, et plusieurs puits taillés dans le roc. J'en ai remarqué quatre, parmi lesquels l'un, tout maçonné, atteint à une assez grande profondeur pour qu'une pierre mette cinq secondes à en toucher le fond.

De chaque côté de la porte d'entrée, sont placés deux bas-reliefs : l'un représentant un guerrier à cheval et combattant ; l'autre tenant par la bride un animal dont il serait difficile de déterminer l'espèce. L'aigle impériale du Bas-Empire figure sur la façade.

Cette petite excursion faillit coûter cher à M. Laurens, dont le cheval fort capricieux, se livrant aux plus dangereux écarts dans un sentier comme suspendu sur l'abîme, nous faisait craindre à chaque instant une catastrophe. Un moment de répit permit enfin à son cavalier de mettre pied à terre, et le fougueux animal se hâta de retourner seul à l'écurie. Notre soirée fut occupée par la scène plaisante que nous offrirent deux Grecs qui, absorbés au milieu

d'un cercle d'amateurs, par une partie d'échecs, ne manquaient pas de se répéter réciproquement avec une gravité comique, à chaque péripétie du jeu : *kaliméra* (bonsoir), *kallistiméra* (très bon soir). Ces simples mots exprimaient tout autant de nuances morales dans leur passion de joueur que celui de *papero* (oison), redit cent fois par certain Transtévérin qui venait d'en être apostrophé, et qui a fourni à l'un de nos artistes célèbres l'une des plus amusantes *charges* de caractère.

Au bas de la côte, dans un endroit où la mer présente des récifs très redoutés, s'élève le beau phare abandonné de *Schébler*. C'est un véritable monument composé d'abord d'une base octogone portant un obélisque tronqué à huit pans. Sur une pierre angulaire de la base gisant par terre, se lit la date de 1182 de l'hégire. Malgré l'entière destruction de l'intérieur, on ne s'explique pas comment la Porte néglige de rétablir l'usage de ce phare, ce qui pourrait se faire avec une dépense largement compensée par les services qu'il rendrait aux navigateurs de ces parages si dangereux. Ce serait en même temps un point de reconnaissance pour les navires qui cherchent un abri au sud du cap *Kalagriah*.

Dans ce voisinage, commencent les côtes formées de basses alluvions qui se prolongent jusqu'au Danube. A peine quelques escarpes argileuses surgissent-elles à 10 ou 15 mètres. *Mangalia*, où nous arrivons après

sept heures de marche, présente un aspect des plus désolants. Tout le sol n'est couvert que de décombres. Autrefois on y comptait plus de cinq cents maisons; mais la guerre en 1828 ne lui a pas été moins fatale qu'à tant d'autres lieux déjà cités. Il existe encore les vestiges submergés d'un ancien môle en deçà duquel les eaux conservent environ quatre brasses de profondeur. On remarque aussi des restes considérables de vieux murs, faisant saillie sur l'escarpe argileuse où est assise la ville, ce qui indique que la mer a envahi toute cette partie du littoral. Le rivage est semé de tronçons de colonnes cannelées, de piédestaux, de matériaux de tout genre de calcaire tertiaire et de marbre, puis toujours des *tumulus*.

Chez le gouverneur, un charmant petit bey (prince) d'une dizaine d'années, vêtu de la manière la plus somptueuse, posa, avec toute la gravité d'un pacha, pour l'album de M. Laurens. Ce *bel enfant aux yeux bleus*, semblable à une fleur épanouie au milieu de tant de ruines, réalisait d'une façon inattendue et charmante l'orientale de Hugo, que nous savons tous. Seulement l'enfant, au lieu d'être Grec, était Turc, et les Russes, presque des Grecs, *avaient passé par là*.

Dans les environs miroitent de petits lacs salés séparés depuis longtemps de la mer; ils paraissent se dessécher de jour en jour. Le plus grand est divisé par une barre de sable, et toute sa partie supérieure est à sec pendant l'été. L'action des sables, à laquelle est

livrée cette côte trop basse, se manifeste également dans une série de dunes assez élevées.

Voici l'un des points les plus intéressants de notre itinéraire : *Custendjeh*, l'ancienne *Tomi*, lieu d'exil d'Ovide, assure-t-on, qui y aurait écrit ses *Tristes;* mais, à côté de ce grand souvenir, *Custendjeh* se recommande également par l'importanee de sa propre histoire, attestée par l'innombrable quantité de débris antiques, aussi riches que divers, qui font de cette localité un véritable musée en plein air. Une cinquantaine de mâsures éparpillées autour d'un ou deux moulins à vent, voilà la ville actuelle!

Le cap ne s'élève à guère plus de 25 mètres au-dessus du niveau de la mer, avançant sa pointe vers l'est avec deux bras étendus vers le sud et le nord. Les paquebots autrichiens voulurent, à leur début, faire de ce point leur principale station du Danube à la mer Noire, et, certes, l'idée n'était pas mauvaise, car le port pourrait avoir une grande importance. Mais revenons, quant à présent, à la *Tomi* historique, en face des documents de marbre, de granit, etc., qui méritent d'autant plus l'attention de leurs rares visiteurs, qu'ils achèvent de disparaître dans un complet abandon. Tout prouve l'importance qu'attachaient les Grecs, et surtout les Romains, à cette colonie située sur le passage des Barbares qui sortirent d'Asie pour menacer l'Occident. Aussi paraît-il y avoir eu là de tout temps des fortifications importantes. Les Russes

sont venus jusqu'à cinq fois achever ce que le temps et les invasions des barbares avaient laissé debout.

L'une des questions les plus importantes, comprise dans l'étude de *Custendjeh*, est celle dite de la *Vallée* (ou plutôt des *lignes*) *de Trajan*. J'ai dû apporter tous mes soins à retrouver les traces des travaux par lesquels les Romains voulurent fermer aux hordes asiatiques tout l'isthme qui sépare le Danube de la mer, entre *Tchernovoda* et *Custendjeh*, et garantir, en un mot, le *delta* d'un accès qui devait décider de l'envahissement de l'Europe. Ces prodigieux travaux de défense commencent à la pointe même du cap sur lequel était établi *Tomi*. Des deux bords de la presqu'île partent deux larges fossés, distants d'environ 800 mètres, pour se diriger, du côté de l'ouest, sur le Danube. Celui du sud était défendu par une épaisse muraille dont les matériaux, taillés dans le calcaire, gisent dispersés et formidables, ayant encore de 1 mètre à 50 centimètres de côté. Il serait difficile de déterminer l'épaisseur de cette muraille, les fondations étant tellement recouvertes de végétation, qu'elles se dérobent partout à la vue; mais le fossé qu'elles défendaient pouvait bien avoir de 6 à 8 mètres de profondeur. La ligne partant du côté nord est moins importante, consistant simplement en un double fossé, séparé par une levée de vingt-sept pas de largeur. Çà et là apparaissent des fragments antiques, la plupart ornementés, prouvant que l'art contribuait à la beauté de ces constructions

militaires. A quelque distance de *Custendjeh*, les deux lignes de fossés, qui tendaient à se rapprocher, s'écartent, en en laissant une troisième se détacher de celle du midi, pour courir dans la direction du sud-ouest. De vingt en vingt minutes, se remarquent les traces de camps retranchés, et l'imagination se reporte vivement à l'époque des grands événements qui signalèrent la chute de l'Empire romain. Ici diverses armées ont séjourné, ensanglantant le sol dans de terribles luttes, car tout a été vainement employé pour arrêter la marche des barbares poussés par le flot des destinées humaines.

Mais de quelle puissance matérielle au moins disposait encore Rome, débordée de tous côtés! A *Bourlak*, à mi-chemin du Danube, où commencent des étangs et des marais dont les eaux croupissantes se perdent dans les roseaux, les diverses lignes de défense se réunissent pour n'en former qu'une seule, tandis que, sur les collines, remontent les traces circulaires des camps retranchés.

Cinq heures de marche, après avoir quitté *Custendjeh*, nous firent aboutir au plus misérable village que nous eussions encore rencontré. Des milliers de puces, de nombreux chiens aboyant lamentablement, une disette complète de vivres, nous rendirent vraiment malheureux pendant les quelques heures de repos forcé qu'il fallut y prendre. Les quelques Tatars qui habitent cet aimable séjour sont un débris de la fa-

meuse horde de Boudjiak, qui relevait des khans de la Crimée. Ils occupent aujourd'hui une cinquantaine de villages, dont la population peut être évaluée à 2,000 familles. Le type mongol y est encore plus dénaturé, par le croisement avec la race turque, que chez les Nogaïs de la mer d'Azof. Du reste, on trouve chez ces pauvres gens l'hospitalité la plus touchante.

C'est à travers la *Vallée de Trajan* que le gouvernement autrichien voulait jadis établir un canal de jonction entre le Danube et la mer. Ce projet est peu réalisable, quoiqu'il paraisse accompli en partie par la nature, c'est-à-dire par cette suite de lacs communiquant entre eux, dont la contrée est semée. Le plateau qui s'étend de *Custendjeh* à l'extrémité supérieure de la vallée présente une trop grande longueur (8 à 10,000 mètres), et une trop grande hauteur (30 mètres au moins), pour songer à le couper, surtout avec la chance de rencontrer le rocher à une faible profondeur. Mais un chemin de fer conviendrait parfaitement à la localité, et, par ce moyen, la possession russe des bouches du Danube serait à peu près annulée, *Ibraïla* et *Galatz* dirigeant droit sur *Custendjeh* toute leur forte part d'exportation.

Les bords du Danube, aperçus déjà en panorama des hauteurs par lesquelles on descend à *Tchernovoda*, présentent un admirable spectacle. C'est bien cette physionomie calme et majestueuse qui caractérise tous les grands cours d'eau des contrées septentrionales.

Pendant les nuits, de véritables effets d'aurore boréale étaient produits par l'incendie des joncs, fréquemment renouvelé dans les basses campagnes, afin de les assainir quelque peu. *Tchernovoda*, pauvre village comptant à peine quinze à vingt maisons, ne nous offrit même pas la ressource d'une barque pour nous conduire à *Galatz*. Sur les bords opposés du Danube, s'élèvent, au milieu des saules, les baraques russes des postes de surveillance moldo-valaques : un pâtre, de l'aspect le plus sauvage, véritable *paysan du Danube*, animait seul avec ses chèvres la solitude de cette triste localité.

Jusqu'à *Matchina*, la route, d'une désolante monotonie, traverse des steppes où quelques touffes de broussailles et de roseaux forment uniquement la flore du pays. Dans le voisinage de *Matchina*, on commence à apercevoir du bétail et des champs de maïs; mais, au résumé, c'est une triste station, où nous trouvâmes à peine, pour passer la nuit, une mauvaise cabane et quelques grossiers aliments.

Cependant, le lendemain, nous reçûmes l'hospitalité dans une maison moldave, délicieusement située sur le penchant d'une colline descendant jusqu'au Danube, dont on domine tout le bassin : à gauche, vers l'est, se développe la chaîne péninsulaire de la Bulgarie, découpée, à son sommet, d'une façon très accidentée. La maîtresse du logis nous prépara elle-même une excellente soupe et d'immenses galettes où abondaient

les poireaux, l'ail et le fromage. Pendant le repas, un prêtre entra furieux dans une maison voisine et bientôt en ressortit, traînant par les cheveux une jolie femme (la sienne) qu'il avait surprise causant avec un jeune paysan. Les cris de cette pauvre femme, l'air farouche du paysan qui restait, en apparence, impassible devant la brutalité du mari, rendait cette scène de mœurs fort dramatique. Je dus y intervenir en personne, pour mettre un terme au déluge de reproches et de coups qui menaçait de durer indéfiniment. La femme fut conduite chez une voisine, et le mari s'en alla bravement avaler quelques verres d'eau-de-vie pour se consoler des coups qu'il avait donnés.

Les villages moldaves sont assez nombreux de ce côté du fleuve, et la population offre un mélange de races qui en rend l'aspect très pittoresque. On y voit des juifs, des Cosaques, des Russes, des Moldaves, attirés par le développement commercial que semble prendre *Matchina*. Ses rues sont égayées par de nombreux magasins, et par des bandes de marins grecs qui remplissent l'air de leurs chansons. La surface du fleuve, qui s'élargit progessivement en descendant à *Ibraïla* et à *Galatz*, présente une grande animation. Partout des barques, des navires et d'immenses radeaux semblables à ceux du Rhin. Sur la rive moldo-valaque, se dressent de hautes falaises d'un caractère très pittoresque.

Le 17 octobre, nous entrâmes enfin dans la quaran-

taine de *Galatz*, qui n'eut à nous offrir pour tout confort qu'un vase de terre et deux paillassons.

La quarantaine de *Galatz* est renommée dans tout le Levant par son extrême rigueur, dont je conjurai du mieux les ennuis en m'occupant de l'examen raisonné et de la classification de plus de trois cents échantillons géologiques. Je résumai également les aperçus scientifiques, historiques et commerciaux de notre voyage, dans les considérations suivantes.

CHAPITRE VIII.

Considérations résumant les précédents chapitres ; détails commerciaux. — Les Turcs deviennent agriculteurs. — Mauvaise foi des négociants de Galatz ; divers détails à ce sujet. — Les coups de bâton impunis. — Une petite-fille de Gall. — Aventure de chasse. — Le consulat de France. — Bosco à Galatz. — La chanoinesse Talbot. — Madame Bogdan. — La *carotsa* moldave. Arrivée à *Jassy*, description pittoresque.

On peut partager le littoral que je viens de parcourir en trois parties bien distinctes, autant par leur topographie maritime que par le développement des populations, et par leurs ressources industrielles et commerciales.

La première s'étend entre le Bosphore et le golfe de Bourgas. Elle est composée, sur toute sa longueur, de côtes tellement inaccessibles et de régions montueuses si peu favorisées au point de vue agricole,

qu'il n'y a nullement à espérer qu'un jour elle puisse sortir de sa position actuelle, c'est-à-dire produire autre chose que du combustible.

La seconde, comprise entre Bourgas et le promontoire de Kalagriah, présente au contraire le plus grand intérêt. Il s'y développe, tant au nord qu'au sud de la branche orientale des monts Balkans, une suite de régions basses, admirablement propres à l'agriculture, et possédant les meilleurs ports de la côte occidentale du Pont-Euxin. Aussi ces contrées, depuis les réformes qui déclarèrent, il y a peu d'années, la liberté agricole et l'abolition des monopoles dans l'empire ottoman, sont-elles en véritable progrès. De mauvais villages ont été soudain transformés en échelles commerciales d'une haute importance; et l'on voit successivement apparaître dans les bulletins de la navigation, à côté de *Varna*, les noms complétement inconnus jusqu'alors, de *Bourgas*, *Baltchik*, *Messemvria* et *Ankialou.* En 1841, deux capitaines de navire ont l'idée de porter du sel à Bourgas et d'y opérer un chargement de blé. Quatre ans plus tard, la même ville exportait, en céréales, 350,000 charges pour Marseille; Varna en exportait 650,000 et Baltchik 250,000. Il n'a donc fallu qu'un peu de sécurité dans les transactions pour donner un élan général à toutes ces populations, et les faire participer au grand mouvement commercial de notre époque. Remarquons, en passant, que les Turcs sont tout aussi labo-

rieux que les Bulgares. Ils forment, en dépit de bien des notes et rapports statistiques, un bon tiers des travailleurs. C'est aussi parmi eux que sont choisis la plupart des courtiers servant d'intermédiaires entre les producteurs et les négociants. Ne doit-on pas reconnaître le point de départ d'une révolution extrêmement salutaire pour l'avenir des musulmans? Ce ne sont plus *ces conquérants de passage, ne faisant que camper en Europe.* Leur rôle au milieu des races qu'ils ont vaincues n'est plus anormal. Quels arguments peuvent tenir contre cette vigoureuse population labourant le sol, charriant ses produits jusqu'à cinquante lieues de distance, et s'élançant avec confiance dans la voie nouvelle qui vient de lui être ouverte?

Enfin la troisième région, qui concerne plus particulièrement le bassin du Danube, présente de telles ressources agricoles et commerciales à l'empire ottoman, qu'il est presque inutile de s'appesantir sur le rôle qu'elle est appelée à jouer dans un avenir prochain.

Si les maisons de bois, la physionomie des boutiques et des habitants, rappellent, à *Galatz*, le voisinage de l'Orient, le style de nombreuses églises de briques plâtrées, remplaçant les mosquées, le mélange d'une hideuse population juive avec les indigènes, et enfin la *carotsa* de transport, et le *drochky* citadin, sont des éléments tout nouveaux qui annoncent déjà la Russie. L'office sanitaire, rempli par les chiens à Constanti-

nople, est à la charge ici des corbeaux qui s'abattent par troupes au milieu des rues les plus populeuses.

Le quai sur le Danube, objet de tant d'études depuis une dizaine d'années, est resté jusqu'à ce jour dans le même état d'abandon. On a seulement remplacé par un mur de briques, surmonté de planches, l'ancienne clôture du quai de la quarantaine. Il y a dans ce mur des trous ménagés à dessein, par lesquels coulent les céréales reçues de l'autre côté par les matelots, et qui sont transmises directement aux navires à l'aide de poulies. Des remblais sont venus élargir la chaussée de façon à permettre, même pendant l'été, ce chargement direct. Il est impossible de se figurer la mauvaise foi qui règne dans le commerce de *Galatz*. On vend presque publiquement de fausses mesures, sans que l'opinion publique soit révoltée de cet excès d'audace. La cause d'une telle corruption réside principalement dans l'absence de moralité chez les étrangers, et dans la protection qu'ils trouvent auprès de leurs consuls, qui, à l'aide d'anciennes capitulations, assurent l'impunité aux exactions et aux délits les plus odieux. Lorsqu'un propriétaire envoie vendre son blé à *Galatz*, il a le soin de le peser et de cacheter ses sacs, comme tout homme d'ordre doit le faire. Vaine précaution... L'acquéreur pèse tout simplement avec de fausses mesures, et base tout arrangement sur le résultat de son opération. Que devient alors le paysan à son retour au village? Il court le risque de se

voir enlever sa voiture et ses bœufs (son unique richesse) par son propriétaire, qui se dédommage ainsi de la friponnerie dont le pauvre serf a été victime.

On conçoit qu'en agissant de cette façon, les négociants fassent une rapide fortune. Aussi n'est-il pas rare de voir tel d'entre eux réaliser, au bout de cinq ans de commerce, trente ou quarante mille ducats.

Un négociant autrichien fit mourir, tout dernièrement, un domestique indigène, en le battant à outrance. La police eut d'abord l'air de s'occuper de cette affaire ; mais, peu de jours après, le négociant fut réclamé par le consul de sa nation, qui l'embarqua à bord d'un bâtiment de commerce, et l'envoya se promener dans l'Archipel. Aujourd'hui, il est de retour à *Galatz*, sans craindre d'être le moins du monde inquiété. Autre exemple. Un Grec (protégé russe) afferme une terre dont il reste trois ans à payer la rente. Tout naturellement le propriétaire finit par mettre le séquestre sur les produits de la ferme, n'agissant ainsi que d'après son droit de propriétaire. Mais, sur une simple observation du consul russe, le gouvernement moldave lui donna l'ordre de lever immédiatement le séquestre et d'attendre le bon plaisir de son débiteur.

Tout cela est pitoyable. La politique des étrangers devrait cependant bien comprendre qu'il est aussi funeste que ridicule de s'en tenir à ces capitulations passées jadis entre la Porte et les principautés, et qui ruinent la puissance de ces dernières. Ils s'obstinent à

ne vouloir reconnaître que leurs tribunaux en matière criminelle, et de là une irritation excessive dans le pays, qui pourrait éclater, d'un moment à l'autre, en un soulèvement général contre les négociants.

Après nous être installés à l'hôtel de Moldavie, tenu par une petite-fille de Gall, j'allai rendre visite à notre consul, logé dans une véritable cabane d'autant plus humiliante pour le pavillon national, que ceux des autres nations flottent au-dessus de petits palais. Comment espérer non l'accroissement, mais le maintien même de notre influence, lorsqu'ici, comme partout, nous sommes écrasés par nos rivaux... Nous n'avons guère que des gérants ou des agents là où l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, la Sardaigne, la Belgique même, ont des consuls. M. Duclos ne dispose à *Galatz* que de cinq mille francs, sur lesquels six cents sont prélevés pour son chancelier. Il n'a ni drogman ni garde, et ne peut même entretenir une voiture, chose de première nécessité dans le pays. Un compatriote a-t-il un débiteur parmi les boyards, impossible d'en rien obtenir; le consul se renfermant dans une inaction absolue, sous prétexte qu'il ne saurait convenablement s'aboucher avec un homme haut placé. L'année dernière, un Français, de passage à *Galatz*, ayant eu l'idée, en attendant le bateau à vapeur, d'aller chasser sur le bord du Danube, fut arrêté et conduit en prison, sur le simple motif qu'il avait porté des armes après le coucher du soleil. Ce n'est qu'à l'aide

d'une somme assez forte qu'il put en sortir, l'influence du consul ayant été en cette occasion, comme en toute autre, absolument nulle.

Les consuls avaient eu, en tout temps, le privilége d'expédier gratis leurs courriers à Jassy par la voie de la poste moldave. Dernièrement, le fermage de cette poste passa à un boyard qui refusa de continuer de transporter gratis la correspondance consulaire. Aussitôt la Russie, l'Autriche et l'Angleterre obtinrent, par d'énergiques réclamations, que les choses fussent maintenues sur l'ancien pied, tandis que notre consul, plus philosophe à ce qu'il paraît, paie tranquillement les frais de son courrier.

La France expédie aujourd'hui peu d'articles de modes et de nouveautés, quoiqu'elle soit à même de lutter avantageusement contre l'Allemagne et l'Angleterre. Ses produits sont très recherchés, mais les moyens de transport lui manquent. Elle ne peut compter sur les bateaux à vapeur de la Méditerranée, qui n'embarquent que peu de marchandises. Tout le transport se fait donc par terre et par bâtiments à voiles, et il en résulte le retard le plus fâcheux pour les objets de mode et de luxe. Les expéditions par terre passent à Vienne, où le gouverneur les entrave de son mieux. Tel ballot ayant été ouvert, et souvent détérioré, reste plus d'un an en route.

Galatz fut visité, pendant notre séjour, par quelques personnages assez célèbres à divers titres. Nous eûmes

d'abord le prestigieux Bosco, qui divertit beaucoup nos dîners de table d'hôte; puis une certaine dame Talbot, une *dernière des Stuarts*, comme tant d'autres, et de plus chanoinesse autrichienne. Cette petite vieille, aussi aimable que vive et excentrique, s'en allait bravement en Syrie, seule comme toujours. J'ai lu depuis, dans les journaux, avec un sentiment de peine réelle, qu'elle avait été assassinée dans une promenade à la *mer Morte*.

Nous eûmes aussi madame Bogdan, dont le nom se trouve mêlé à plusieurs événements historiques, entre autres à celui du congrès de Vienne, où elle brilla par l'éclat du rang et de la beauté. En 1841, à l'époque de notre séjour à Jassy, ses salons réunissaient encore toute la fleur des pois de la société moldave. Elle en faisait le charme par une conversation variée, une grande habitude du monde, et surtout une aimable bonhomie dont les jeunes femmes lui savaient beaucoup de gré: On conçoit le plaisir réciproque que nous eûmes à nous rencontrer inopinément sur les bords du Danube, après nous être perdus de vue pendant plusieurs années. Elle s'en allait au couvent terminer sa vie si romanesquement remplie. Lorsqu'elle apprit que ma femme était à Térapia, elle fut sur le point d'ajourner ses projets de retraite, pour aller lui faire une visite. Mais sa santé réclamait un repos absolu, et nous la laissâmes à *Galatz* entre les mains de deux ou trois médecins. Je dois encore citer la comtesse Dasch, qui,

expulsée déjà une première fois de la Moldavie, venait d'être reconnue à la quarantaine, d'où une lettre du prince régnant l'expédiait à la frontière sous l'escorte d'une douzaine de soldats.

Nous partîmes, le 25 octobre, pour Jassy, en *carotsa* de poste, sorte de brouette d'osier remplie d'une botte de foin, et emportée avec une rapidité effrayante par un nombreux attelage de chevaux. Les roues, plutôt pentagones que rondes, ne sont, la plupart du temps, maintenues dans leur boulon que par la vitesse de la course, et très souvent il leur arrive de rester en chemin sans qu'on daigne s'en apercevoir avant la station. Le malheureux voyageur doit faire, à défaut d'habitude, les plus merveilleux efforts d'équilibre, pour n'être pas lancé à tout moment sur la route. L'usage du *péréclatnoï* russe m'avait passablement aguerri contre ce mode de locomotion, mais mon compagnon de voyage, M. Laurens, qui en essayait pour la première fois, suait sang et eau pour se tenir en équilibre, et se considérait avec raison comme le plus malheureux des hommes. On relaie avec des chevaux rencontrés en pleine liberté et d'une nature très fringante. Quant aux cochers, ils sont admirables d'habileté et de désinvolture pittoresque. On dirait des mousquetaires, aux armes près.

La route ne nous offrit autre chose que d'interminables plaines de choux qui semblent, avec la *mamaliga* (pâtée de maïs bouilli), former la seule nourriture des

paysans moldaves. Quelques huttes, dans la haie desquelles cherchent vainement à pénétrer des troupes de marcassins portant au cou un triangle de bois, quelques tentes brunes de Tsiganes, et toujours des choux, voilà les seuls objets qui frappèrent nos regards pendant les cinquante-cinq heures que dura le voyage.

La vue de *Jassy* est admirable, des hauteurs de *Sokola*, avec un soleil couchant répandant ses teintes pourprées sur les crêtes des monts Carpathes. Les masses architecturales de la cathédrale et du palais des hospodars, qui ne sont en réalité que des édifices de plâtre, produisent, à cette distance, un effet singulièrement imposant.

Européenne par le fait, mais orientale par ses constructions, ses mœurs et sa population, *Jassy* offre encore aujourd'hui, à l'observateur avide de pittoresque et de couleur locale, une grande ressemblance avec les villes de l'Asie Mineure. Le mélange d'habitudes européennes et asiatiques, qu'on retrouve jusque dans le salon d'une dame moldave; le rôle important des consuls, la variété des races; les boutiques juives, arméniennes et tatares qui garnissent les rues étroites et sales de l'ancienne cité; les quartiers insalubres, les mosquées, les églises de style byzantin, les misérables masures appuyées contre d'élégants palais: tout ce qui caractérise les villes du Levant se trouve réuni à *Jassy*, et donne à cette capitale un mérite d'originalité dont les indigènes sont plus mortifiés

que satisfaits. Aussi se hâtent-ils de le lui enlever en élargissant les rues, en remplaçant par l'asphalte le pavage primitif de bois; en abattant les masures juives et tsiganes pour bâtir de petites maisonnettes de style allemand, très monotones d'aspect; en multipliant les magasins européens, et enfin en établissant un mode d'éclairage qui enlève aux quartiers retirés tout le mystérieux dont l'imagination faisait son profit. Non contents de ces changements, qui finiront par assimiler *Jassy* au rang d'une ville de province de second ordre, les boyards moldaves ont complétement abandonné leur magnifique costume pour l'habit noir, qui exige une révolution totale dans leurs habitudes et leurs goûts.

Il ne faut pas conclure de cette petite critique, que je blâme les Moldaves d'entrer franchement dans la voie des progrès. Cela serait d'autant plus singulier de ma part, que j'ai concouru moi-même au mouvement général par mes études et mes travaux d'exploration sur le Sireth et le Pruth, et par plusieurs mémoires concernant les ressources industrielles de la Moldavie.

CHAPITRE IX.

Coup d'œil rétrospectif sur l'histoire moldave : Alexandre le Bon. — Invasion de Bajazet II en Moldavie. — *Resboyéni.* — La noble Hélène. — Etienne le Victorieux. — Ballade moldave. — L'image de la Vierge. — *Vale Alba.* — Testament d'Étienne le Grand. — Le prince Démétrius Cantémir. — Pierre Ier à *Jassy*. — Traité russo-moldave. — OEuvres du prince Cantémir. — Juifs moldaves. — Détails de mœurs. — Le prince régnant. — Départ.

Jassy a beaucoup changé pendant ces dernières années, et sa physionomie devient de plus en plus allemande. Il y avait autrefois un grand nombre de protégés français, dont l'administration dépendait uniquement de l'autorité du consul. Les plus fâcheux abus résultaient naturellement de cette faculté, abus que la chancellerie ne manquait pas d'exploiter dans son intérêt, en rançonnant quiconque réclamait la protection française. Une ordonnance ministérielle a mis fin, avec raison, à cet ordre de choses, ce qui diminue si considérablement les revenus de la chancellerie et de ses employés, que le traitement actuel de ces derniers est tout à fait insuffisant.

Les rigueurs de la conscription militaire, appliquée en Bessarabie à toute la population valide, ont produit une véritable émigration juive qui est venue inonder les principautés et la rive droite du Danube, malgré la vigilance des agents russes, qui empêchent, autant

que possible, le passage des sujets du czar en Moldavie (1).

Si l'on jette un regard sur le passé de cette principauté, baignée par le Pruth et le Danube, et défendue par une chaîne des Carpathes, on voit qu'elle a été tour à tour dace, romaine, sarmate et hongroise. Ce n'est qu'en 1354, sous Alexandre le Bon, qu'elle commença à avoir un gouvernement et un nom qui lui fussent propres. Alors sa population, composée des débris de tous les peuples qui l'avaient un instant possédée, devint homogène, et finit par se constituer en une nation brave, indépendante et belliqueuse, dont les hauts faits remplirent d'admiration, et ses voisins, et l'Europe entière.

En 1400, Alexandre le Bon lui donna ses premières lois écrites, organisa les diverses branches de son administration, forma la hiérarchie de sa noblesse, et commença la distribution des terres, qui jusqu'alors n'avaient appartenu qu'à quelques familles privilégiées. Déjà sous son règne (dont les Moldaves bénissent encore le souvenir) commencèrent les luttes opiniâtres qu'eut à subir plus tard la Moldavie contre la Pologne et la Hongrie. A la fin du XVIe siècle, Rodolphe le Noir, dit le Brave, qui unissait aux talents d'un général l'habileté d'un diplomate, réunit la Moldavie, la Tran-

(1) Les événements dont les principautés sont actuellement le théâtre me font un devoir de détacher de mes études sur la Moldavie (encore inédites) quelques pages qui trouvent naturellement leur place ici.

(*Note de madame de Hell.*)

sylvanie et la Valachie, sous le même drapeau national, rêvant dans sa noble ambition la gloire de rétablir l'ancienne Dacie, lorsque le poignard d'un assassin vint paralyser ses généreux projets et replonger ces belles provinces dans l'état d'anarchie dont elles sortaient à peine.

Dans le demi-siècle qui suivit, plusieurs princes habiles et ambitieux gouvernèrent la Moldavie, de façon à la mettre de plus en plus en évidence. Son histoire nous apprend que les Polonais, les Hongrois, les Turcs, les Cosaques de l'Ukraine, les Tatars de la Crimée, dévastèrent tour à tour ses campagnes, saccagèrent ses villes, sans pour cela la soumettre à leur domination. Convoitée par tous ses voisins, la Moldavie donna dans maintes occasions l'exemple de ce que peuvent l'héroïsme et l'amour de l'indépendance. Mais ces nobles sentiments ne brillèrent jamais avec plus d'éclat que dans la guerre engagée entre Étienne le Grand et Bajazet II. Ébloui par les victoires remportées dans l'Europe orientale, en Asie et en Afrique, Bajazet tourna enfin ses regards du côté de l'Occident, pensant que rien ne résisterait à ses armes consacrées par de si éclatants succès. La Moldavie, alliée alors à la Transylvanie ainsi qu'à la Hongrie, dut naturellement entrer dans ses projets de conquête. Aussi franchit-il, en 1448, le Danube, suivi de ses redoutables janissaires, pénétra-t-il dans cette principauté en s'emparant des forteresses de Kilia et d'Ac-

kerman, et brûla-t-il tout ce qui se trouvait sur son passage. La population, frappée d'épouvante, se réfugia dans les forêts impénétrables des Carpathes, tandis que le trésor, le clergé et la famille d'Étienne furent enfermés dans la forteresse de Niamtza, regardée comme le palladium de la Moldavie. Dans une telle extrémité, Étienne forma l'audacieux projet d'arrêter la marche triomphale du sultan, et ralliant les débris de son armée, épia, caché dans les gorges des montagnes, les mouvements de l'ennemi. Mais ses efforts, couronnés par quelques succès, ne purent empêcher Bajazet de camper avec ses janissaires dans un lieu nommé *Resboyéni*, situé près du Sireth, au sein d'une vaste plaine favorable à la rencontre de deux armées. Là eut lieu, le 26 juillet, la bataille la plus mémorable qui soit consignée dans les annales moldaves.

Après des prodiges de valeur, enveloppé par le nombre croissant des ennemis, Étienne fut vaincu, et put à grand'peine gagner la forteresse de Niamtza, où il espérait trouver un refuge. Épuisé de fatigue, il arrive à la porte de la forteresse et donne l'ordre qu'on lui en ouvre les portes. Mais sa mère, en digne *Roumaine* ou plutôt en véritable Spartiate, refuse impérieusement à son fils l'entrée du château, et se présentant elle-même sur le rempart, s'écrie en voilant son front : « *Quoi, faut-il que je voie mon fils fuir devant les infidèles! A-t-il donc oublié que la nation entière lui a donné le nom de brave? Va, fuis loin de moi, et meurs*

en combattant, plutôt que de venir, comme une femme, t'abriter derrière les murs d'une forteresse (1). »

De telles paroles donnent à Étienne le courage du désespoir. Il harangue les fuyards, fait passer dans leur cœur l'ardeur qui l'anime, et obtient d'eux le serment de mourir de la mort des braves. La garnison de Niamtza se joint aux deux mille hommes échappés au carnage, et tous le suivirent en répétant le nom de la noble *Hélène!* Trois jours après leur défaite, ils arrivent dans les environs de Resboyéni, et profitent du moment où les Ottomans, enivrés de leur sanglante victoire, s'étaient répandus dans la campagne, lais-

(1) Cet acte héroïque est consacré dans la ballade la plus populaire des Moldaves. L'auteur, l'agha Assaki, en a bien voulu faire pour moi la traduction française que je donne ici. (*Madame de Hell.*)

ÉTIENNE DEVANT LA FORTERESSE DE NIAMTZA.

Dans ces donjons ruinés qui couvrent la montagne,
Dont l'ombre, au soir, s'étend dans la verte campagne,
Une femme héros commandait autrefois,
Célèbre, magnanime, et riche en beaux exploits.
C'était le temps alors où le berger moldave
Savait, pour son pays, toujours combattre en brave.

Elle eut un fils puissant, nommé le Grand Étienne:
C'est le plus beau rayon de notre gloire ancienne.
Après des jours brillants vinrent ceux du malheur,
Car le sort le trahit... il trouva son vainqueur.
C'était pourtant le temps où le berger moldave
Savait, pour son pays, toujours combattre en brave.

Des hordes d'ennemis inondaient nos vallées,
Et la flamme et le fer, sortant de leurs mêlées,
Portaient partout l'effroi, l'insulte, le trépas:
Hameaux, villes, cités, tout tombait sous leurs pas.
C'était pourtant, etc.

sant le camp sous la garde d'un petit nombre des leurs.

Fondre sur l'ennemi, tailler en pièces tout ce qui leur tombe sous la main, arracher même de la tente de Bajazet le croissant impérial, et planter au beau milieu de cette tente une image de la Vierge, autour de laquelle se groupent tous les combattants, fut à peine l'affaire d'une heure. L'armée turque, frappée d'une terreur panique, se débanda complétement.

Étienne, toujours grand, intrépide à la guerre,
Rassemble tous ses preux autour de sa bannière,
Mais il veut voir, avant de vaincre ou de périr,
Sa mère qu'il chérit, son fils qu'il doit bénir.
C'était le temps, etc.

Avant l'aube et suivi de sa bande guerrière,
Il vint à ces donjons, demande à voir sa mère;
Mais, de ces noirs créneaux, devant tous ses guerriers :
« *Mon fils n'entrera pas*, dit-elle, *sans lauriers!* »
C'était le temps alors, etc.

« Mon fils est plein d'honneur... Pour se couvrir de gloire
» Je l'ai toujours trouvé rêvant à la victoire;
» Sa tombe est trop obscure à l'ombre des châteaux :
» Il lui faut les exploits ou la mort du héros. »
C'était le temps alors, etc.

« Rassemble les guerriers soumis à ta vaillance,
» Qu'à toi seul ton pays doive sa délivrance;
» Ta mère te l'ordonne, et tu dois obéir;
» Ainsi que toi, s'il faut, elle saura mourir! »
C'était le temps alors, etc.

Étienne, électrisé, pousse un long cri de guerre;
Plein d'une ardeur nouvelle, il part comme un tonnerre,
Et l'ennemi, surpris, culbuté, massacré,
Arrose de son sang le pays délivré!
Ah! c'était bien le temps où le berger moldave
Savait, pour son pays, toujours combattre en brave,

Une partie périt dans les eaux de la Moldau et du Sireth ; l'autre chercha son salut dans une fuite précipitée.

La tente impériale fut prise, et Étienne eut la gloire de voir fuir devant lui ce terrible Bajazet qui, peu d'heures auparavant, se croyait maître de la Moldavie.

Cette victoire eut un si grand retentissement en Europe, que Rome elle-même célébra le défenseur de la chrétienté. La poésie et la peinture ont popularisé, dans toutes les principautés, ce brillant épisode de la vie d'Étienne. Sur le lieu du combat, appelé *Vale Alba* (vallée Blanche), Étienne fit bâtir un couvent dédié à la Vierge, où fut déposée en grande pompe l'image miraculeuse à laquelle les vainqueurs attribuaient les succès de cette immortelle journée.

Craint et respecté de ses ennemis, aimé de son peuple jusqu'à l'adoration, ce prince éleva la Moldavie à un degré de prospérité qu'elle n'a plus connu depuis. A sa mort, il voulut assurer l'avenir de la principauté, en consignant dans son testament tout ce que son expérience, sa prudence consommée et sa profonde sagesse purent lui inspirer de plus favorable aux destinées de son pays. Affaibli par l'âge et les fatigues, il fit convoquer, en 1504, une assemblée générale, dans sa capitale de *Soutchava*. Ce fut environné du clergé, de sa famille, et de ses principaux seigneurs, qu'il adressa à son fils Bodgan ces remar-

quables paroles, conservées religieusement dans les archives de la Moldavie :

« O Bodgan, mon fils, et vous tous mes compagnons fidèles, vous me voyez sur le point de payer mon tribut à la nature. Toute la gloire de ma vie passée est comme un beau fantôme qui se perd dans la nuit. Mais afin d'adoucir l'amertume de ce moment, jurez-moi d'unir vos efforts pour conserver à notre pays sa religion et sa nationalité. Soliman, comme un oiseau de proie, se prépare à fondre sur vous. Prévenez-le, en le prenant pour protecteur, sauf à conserver vos lois ecclésiastiques et civiles, et votre prépondérance parmi vos voisins. Mais s'il veut le sacrifice de votre liberté, n'hésitez pas à mourir pour la défendre. Mieux valent la guerre et la couronne des martyrs qu'une tranquillité achetée par la ruine de la patrie et des autels. »

On voit, par ces paroles, qu'Étienne le Grand était non seulement un vaillant capitaine, mais encore un sage qui savait comprendre la vanité des choses humaines et se résigner à la nécessité, sans faire le sacrifice, qu'il ne faut jamais faire, de la foi et de l'honneur national.

Son fils, se conformant à un vœu si sagement exprimé, se soumit à la Porte en 1513. Le successeur de Soliman, Sélim, accepta avec empressement le protectorat de la Moldavie, et passa un acte dans lequel il s'engageait à laisser à ce pays le libre exer-

cice de sa religion et de ses lois, le droit d'élire ses hospodars, enfin toutes les prérogatives d'une nation libre, ne demandant autre chose qu'un don annuel de 4,000 écus d'or, 40 cavales de service et 24 faucons. Mais ses successeurs ne s'en tinrent pas longtemps aux termes de ce traité. En 1583, le présent fut converti en tribut, et plus tard des exactions continuelles épuisèrent la Moldavie, dont le rôle politique était désormais fini. Réduite, par différents traités, à ses premières frontières, vassale de la Porte, remplie de troubles intérieurs, elle n'offre plus dans son histoire aucune période brillante. Mais elle posséda, néanmoins, plusieurs hospodars qui, sans être belliqueux, eurent une heureuse influence sur le pays. En 1640, le prince Basile Loupo la dota d'écoles, de bibliothèques et de savants étrangers, qui ouvrirent aux Moldaves la voie de la civilisation.

Parmi ceux qui jetèrent le plus d'éclat sur la Moldavie, le prince Démétrius Cantémir doit être mis au premier rang. Né en 1673, sur le trône moldave, le jeune Démétrius fut envoyé, en 1690, à Constantinople, où il s'occupa de la langue turque et de la musique; mais il fit surtout une étude approfondie des manuscrits persans et arabes, et commença son grand ouvrage de l'histoire ottomane, qui occupe une place distinguée parmi les ouvrages classiques. Laissant de côté les rêves de l'ambition, Cantémir fit bâtir un délicieux palais sur le Bosphore, qu'il orna

d'une collection précieuse de marbres antiques. Ce palais devint plus tard la propriété de la sultane Validé. C'est dans ce séjour enchanteur, embelli par sa famille, que Cantémir se livra à ses travaux scientifiques et littéraires, jusqu'au moment où l'ambition de Pierre le Grand le força de jouer un rôle dans les événements qui se préparaient.

En 1710, la guerre entre la Russie et la Porte ayant été décidée, la Porte choisit Cantémir pour prince souverain de la Moldavie. Le premier soin du nouvel hospodar fut de diminuer les impôts et d'abolir la dîme, deux mesures qui lui concilièrent l'affection générale. Il reçut bientôt l'ordre de faire construire un pont sur le Danube, pour le passage de l'armée ottomane, et de préparer des quartiers d'hiver pour les Suédois et les Cosaques, alors alliés de la Turquie.

Mais ces mesures extérieures ne l'empêchèrent pas de céder aux séductions de Pierre le Grand, qui lui fit faire les propositions les plus avantageuses à la Moldavie, pour le détacher des Turcs. Comme prince chrétien, Cantémir crut devoir accepter de telles propositions, mais sa défection ne lui a jamais été pardonnée par les Moldaves.

Voici les bases de son traité avec le czar :

1° La Moldavie recouvrera ses anciennes frontières sous la protection de la Russie.

2° Le prince et le peuple prêteront serment de fidélité et contracteront alliance avec le czar, aussitôt

après l'entrée des troupes russes sur le territoire Moldave.

3° Le prince de la Moldavie joindra ses troupes à celles du czar pour marcher en commun contre l'ennemi.

4° Le prince de la Moldavie et ses successeurs jouiront d'un pouvoir illimité dans leur principauté, sous la protection russe.

5° Aucune autre famille ne pourra parvenir au trône avant l'extinction des descendants de Cantémir.

Suivaient d'autres clauses moins importantes.

Ce traité, conclu entre le ministre russe et le *Vestiar-Luca*, fut ratifié par l'empereur à Lusk, en Pologne, le 13/24 avril de l'année 1711.

En attendant, les travaux du pont sur le Danube continuèrent; les principautés fournissaient les bois de construction (payés par les Turcs), et semblaient extérieurement toutes dévouées à la Turquie.

Pierre le Grand arriva sur les bords du Pruth, au mois de juin 1711. Accompagné de l'impératrice et de quelques officiers, il se rendit à Jassy, où il fut rejoint par Cantémir.

Tous les boyards et le clergé lui rendirent hommage, et la lecture du traité fut solennellement faite dans la cathédrale de Saint-Nicolas.

Les chroniques moldaves racontent minutieusement les faits et gestes du grand monarque pendant son séjour à Jassy. Il visita à pied le monastère des

Trois-Saints, accepta toutes les fêtes, reçut tous les hommages, et fit surtout de nombreuses largesses.

Je ne ferai pas le récit de cette célèbre campagne si désastreuse pour la Russie, et qui sembla devoir un moment anéantir toutes les espérances de Pierre le Grand.

Sa détresse fut si grande, que, dans un moment de désespoir, il écrivit au sénat ces mémorables paroles : « *Si je tombe, comme cela est possible, au pouvoir de l'ennemi, ne me considérez plus comme votre maître, et ne remplissez aucun des ordres que je serais tenté de vous donner.* »

Dans cette situation désespérée, Catherine fut son sauveur, en prenant sur elle de faire faire au grand vizir des propositions de paix, accompagnées de tous ses bijoux, de ceux de Cantémir et de 800 bourses, qui devaient naturellement tenter l'avidité de ce haut personnage. Aussi la paix fut-elle conclue à la fin de l'année, malgré les efforts de Charles XII, qui était accouru de Bender au camp turc, pour en empêcher la signature.

Mille boyards suivirent Cantémir à Moskou, où ils se fixèrent définitivement. Leurs descendants forment actuellement le régiment des lanciers de *Charkow*, et parlent encore la langue de leurs ancêtres. Quant au prince Cantémir, il fut constamment l'objet des faveurs les plus éclatantes de la part du czar. En 1720, il l'accompagna dans son voyage en Perse, et ne

revint à Moskou que pour y succomber aux fièvres contractées sur les bords de la mer Caspienne.

Voici la liste des ouvrages qui rendirent la réputation de ce prince européenne :

1° Histoire de la croissance et de la décadence de l'empire ottoman.

2° Système de l'état de la religion turque, publié, en Russie, à Saint-Pétersbourg, 1722; in-folio.

3° L'âme et l'univers, publié en Moldavie, en langue grecque et moldave. Cette œuvre morale est écrite en forme de dialogue.

4° État actuel de la Moldavie, en langue latine, accompagné de cartes géographiques. Traduit en allemand, 1769.

5° La chronique des Roumounis, Moldaves et Valaques, composée en moldave, l'an 1700. L'original, en latin, a été perdu dans la mer Caspienne, et la traduction moldave se trouve dans la bibliothèque de Moskou.

6° Histoire de la création, manuscrit latin.

7° Histoire des deux maisons princières, Brancowano et Cantacuzène, en langue moldave.

8° Histoire des mahométans, jusqu'au premier sultan.

9° Un ouvrage de musique et des chansons turques.

10° Introduction à la musique turque, en langue moldave.

Cantémir connaissait à fond, le turc, le persan, l'arabe, le grec moderne, l'italien, le russe et le moldave, et parlait assez facilement le français. Si l'on considère le peu de ressources qu'il a dû trouver dans son pays pour se livrer à de pareilles études, on doit vivement admirer une organisation aussi richement douée.

La population de Jassy est extrêmement mélangée. Les juifs chassés de la Pologne se sont répandus, comme un véritable torrent, en Moldavie, où ils vivent néanmoins d'une manière fort misérable. De même que dans les villes de la Russie méridionale, nous avons retrouvé chez les juifs de Jassy ce type dégradé, cette misère ignoble, cette humilité rampante, qui semblent inhérents à leur nature. D'une saleté proverbiale, et entassés dans des bouges infects, ces malheureux paraissent être descendus au dernier degré de l'espèce humaine. Suivant à la lettre ces paroles de l'Écriture : *Croissez et multipliez*, leur nombre augmente si rapidement, que le gouvernement moldave commence à en être sérieusement embarrassé. Presque tous boutiquiers, colporteurs, agents d'affaires et prêteurs sur gages, la concurrence réduit leur profit à si peu de chose, qu'on ne sait comment ils peuvent soutenir leurs nombreuses familles.

Dès qu'un étranger arrive à Jassy, une nuée de ces noirs corbeaux assiége sa porte du matin au soir, sans

lâcher pied. Impassibles devant le mépris, les injures, l'impatience de celui dont ils convoitent les paras (petite monnaie d'argent), ils finissent toujours par trouver le côté faible de la place, et s'en emparent alors de façon à rendre leur présence indispensable. Une robe de calicot noir, luisante de crasse, un caleçon de toile, des savates aux pieds, la barbe pointue et des mèches de cheveux, collées sur les tempes, exhalant une odeur nauséabonde, tel est le costume de ces misérables, dont l'aspect inspire le dégoût même aux Tsiganes. Quant aux femmes, elles offrent par l'agrément des traits et la grâce orientale des vêtements un tel contraste avec leurs maris, qu'on ne peut vraiment croire à une identité de race.

Les Moldaves, ainsi que tous les peuples jeunes dans la civilisation, s'attachent plus à la forme qu'au fond. La religion, la morale, les arts, l'industrie, ne sont encore considérés par eux que sous leur côté le plus superficiel. Pleins de soumission pour les pratiques extérieures de la religion grecque, ils n'en comprennent ni l'essence ni les principes moraux. D'ailleurs la frivolité de leurs goûts est telle, qu'ils ne sauraient s'attacher au côté sérieux des choses.

Avides de plaisir et de dissipation, ils se laissent entraîner à une facilité de mœurs qui serait appelée licence dans tout autre pays.

L'aristocratie se compose de plusieurs classes, qui constituent tout le pouvoir social. Malgré le goût des

Moldaves pour les réunions nombreuses, la hiérarchie des rangs est si rigoureusement observée par eux, qu'ils ne peuvent constituer ce qu'on appelle généralement une société. Un seul salon, celui du prince régnant, offre une fusion passagère, plutôt tolérée qu'acceptée par la haute aristocratie.

Le respect pour les classes supérieures se traduit ici par des formes serviles, dont l'étranger est vivement choqué. Ainsi, de grands services rendus au pays, l'éclat de l'intelligence, de hautes distinctions accordées par un gouvernement étranger, ne sauraient affranchir un boyard de seconde classe des formes d'étiquette, très humiliantes, dont il doit se servir dans ses relations avec un boyard de première classe, sauf à prendre sa revanche sur un boyard de troisième classe, et ainsi de suite.

Dans tel salon, dont sont exclus des hommes fort remarquables, n'ayant d'autre tort que d'appartenir à une classe d'un degré inférieur au maître dudit salon, on voit souvent des aventuriers allemands, français, italiens, y être parfaitement accueillis, s'ils savent manier les cartes et causer agréablement. Aussi ne compte-t-on nulle part autant d'escrocs que dans les principautés.

La passion du jeu y règne tout aussi impérieusement qu'en Russie, et les fortunes les plus considérables s'en trouvent plus ou moins compromises. Qu'on ajoute à cette passion ruineuse celle des équipages, des meubles, des livrées, et de toutes les fantaisies du

luxe, et l'on comprendra que la plupart des grandes familles soient dans un état de décadence vraiment déplorable. Une autre cause contribue également à la ruine des moldaves : ce sont les procès, plus interminables là que partout ailleurs. On naît, on meurt avec un procès; on le lègue à ses héritiers comme une chose inhérente à la vie sociale.

Depuis quelques années, la politique joue un rôle sérieux dans la société moldave. Le protectorat qu'y exercent simultanément la Russie et la Turquie doit naturellement produire une lutte de principes, d'opinions, de sympathies et d'antipathies, dont le résultat ne peut être que fatal aux intérêts de tous. Le parti russe, très en minorité, est représenté par quelques hauts fonctionnaires et les boyards, qui fréquentent assidûment le consul général de Russie; mais le peuple est anti-russe, et ne peut oublier l'occupation de 1828, qui a fait tant de mal au pays.

Nulle nation n'offre plus de facilité pour le divorce que la Moldavie. Ses lois civiles et religieuses s'y prêtent avec une telle complaisance, que n'en pas profiter serait parfaitement ridicule. Aussi les Moldaves en usent-ils largement, n'envisageant le mariage que comme un moyen de satisfaire un caprice, une fantaisie passagère. Pendant notre séjour à Jassy, on n'a pu nous citer qu'un seul couple qui donnât l'exemple d'une fidélité phénoménale dans le pays.

La nature impressionnable des Moldaves les porte

naturellement à la poésie. Nulle part nos grands poëtes ne sont peut-être lus avec autant d'avidité que sur les bords du Pruth et du Danube.

Plusieurs revues mensuelles, remplies de poésies indigènes, prouvent un mouvement intellectuel très prononcé; les femmes, loin d'y être étrangères, ont un culte pour la poésie, et composent elles mêmes très agréablement.

On reproche au prince actuel, M*** S***, une tendance trop marquée pour les Russes, et surtout une avarice vraiment indigne d'un si haut personnage.

Au dire de bien des gens, la Moldavie est simplement une province russe dont le czar s'épargne les frais d'administration.

On raconte que lors du séjour du sultan à Routchouck, où les deux princes de la Moldavie et de la Valachie allèrent le complimenter, quelques Moldaves de haut rang se rendirent en même temps auprès de Sa Hautesse, porteurs d'énergiques protestations contre la conduite politique et privée de leur souverain. Ce dernier, qui avait reçu de son côté une lettre anonyme des plus violentes, fut averti à temps de la démarche de ses ennemis, et n'eut rien de plus pressé que de mettre ladite lettre sous les yeux d'Abdul-Medjid, prenant ainsi le premier l'offensive contre ce qu'il appelait une horrible calomnie. Cette tactique lui réussit si bien, que deux des boyards ont

disparu, sans que leurs familles aient jamais rien pu savoir de leur sort.

Retour à *Galatz;* avant d'y arriver, nous passons la nuit dans un petit village, situé tout près du Danube.

CHAPITRE X.

Commerce de Galatz. — Barre de Soulina. — Convention austro-russe. — Le *Ferdinando Primo*. — Traversée. — Encore la comtesse Talbot. — Considérations générales sur le commerce de la mer Noire. — Retour à Constantinople.

La chaîne péninsulaire de la Bulgarie forme, avec la vue du fleuve, un spectacle des plus imposants. Ces grands horizons, cette nature primitive, ces peuples agrestes, et, plus que tout cela sans doute, la pensée que nous touchons au terme de notre voyage, et que dans peu d'heures un paquebot nous emportera rapidement vers le Bosphore, donne à cette dernière impression pittoresque une mélancolie qui semble être vivement partagée par mon compagnon de voyage. Une chaumière nous sert d'abri pour la nuit : enveloppé dans mon caban, la tête appuyée sur le coussin de ma selle, et n'ayant pour matelas qu'un feutre grossier, je laisse aller mon esprit et ma pensée aux fantaisies

les plus bizarres, tandis que M. Laurens, éclairé seulement par une mauvaise chandelle, résume ses impressions d'artiste dans quelques dessins, ravissants de grâce et de couleur locale.

Le commerce d'exportation de Galatz et d'Ibraïla a subi, en 1845, une augmentation notable, et semble vouloir se développer de plus en plus. Les principautés, toutefois, ne peuvent satisfaire aux commandes qui leur arrivent de France et d'Angleterre; les récoltes, d'un côté, n'ayant pas été très bonnes, et les frais, d'une autre part, se trouvant extrêmement élevés, 7 fr. 30 c. par charge de Galatz à Marseille. Cette cherté provient, en grande partie, de l'état du chenal de *Soulina*, où, pendant environ trois mois, la profondeur des eaux n'est que de 7 pieds anglais, ce qui ferme entièrement le passage aux navires d'un tonnage ordinaire. Cet ensablement, si fatal au commerce, ne disparaît qu'au mois dejuillet, à l'époque où le fleuve retrouve son niveau habituel.

Nous prîmes passage pour Constantinople à bord d'un paquebot du Loyd, appelé *Ferdinando-Primo*, qui nous offrit une traversée très pénible et très retardée par la violence des vents d'octobre, plus dangereux ici que partout ailleurs.

En quittant Galatz, on laisse à gauche l'embouchure de la fameuse rivière que le traité d'Andrinople, corroborant celui d'Unkiar-Skelessi, donne pour frontière à la Moldo-Turquie. Le Pruth forme cette frontière

depuis le point où il touche au territoire moldave jusqu'au Danube (1).

Une traversée de onze heures nous conduisit à *Soulina* (autre point non moins important sur la carte des diplomaties européennes), situé en face de la mer Noire. Acculés aux deux rives du fleuve de plus en plus élargi, et rangés en ligne comme dans un port, stationnent environ quatre cents bâtiments chargés de céréales, qui attendent le moment propice pour franchir cette terrible barre (2) du Danube, objet de tant de difficultés et de récriminations internationales.

Après s'être consulté avec le pilote de *Soulina*, notre capitaine reconnut l'impossibilité d'entrer en mer. Les eaux de la passe n'avaient que 11 pieds anglais de profondeur, et la violence du vent était telle, que le steamer ne pouvait tenter le passage qu'en courant le risque de *talonner* et peut-être de se briser.

L'année précédente, la passe n'avait présenté à la même époque que 7 pieds 76 1/4 d'eau. Les navires d'un tonnage supérieur à 1,500 charges durent recourir à des alléges, ce qui fut désastreux, pour les principautés particulièrement. On compte à *Soulina*

(1) Un traité ultérieur, celui de Balta-Liman (1er mai 1849), a établi que l'occupation des principautés des provinces danubiennes ne pourra avoir lieu que de concert avec la Turquie, à moins que cette dernière, par des actes inconstitutionnels envers les susdites principautés, ne provoque celle de la Russie.

(2) On voit de pauvres navires rester des mois entiers à *Soulina*, dans cette attente si fatale aux intérêts du commerce.

près de trois cents alléges, sortes de cutters ou de petites goëlettes, dont la plupart appartiennent au colonel commandant la place, Soulouviof, neveu du général Fédérof, gouverneur de la Bessarabie. Il serait difficile de se faire une idée de toutes les exactions dont peuvent se rendre coupables les propriétaires d'alléges; n'étant soumis à aucune espèce de tarif, ils ont toute liberté de rançonner à leur gré les capitaines forcés de recourir à leur intervention. On paie aujourd'hui jusqu'à 80 ou 90 colonates (écus romains) pour le transport de 200 charges, c'est-à-dire pour faire un trajet de quinze à vingt minutes. Un navire de 2,500 charges n'a pu dernièrement se procurer les alléges nécessaires pour la somme exorbitante de 500 colonates. Naturellement les prix augmentent en raison de la durée du mauvais temps, et la Russie est là pour neutraliser toutes les tentatives faites par diverses nations, afin d'organiser entre elles un système d'alléges moins écrasant pour le commerce et la navigation.

Avec quelques travaux, la barre de *Soulina*, causée par les alluvions, serait susceptible de mesurer une vingtaine de pieds d'eau. Les Turcs y faisaient jadis entretenir par tous les navires en passe, au moyen de râteaux en fer qu'ils remorquaient, une profondeur à peu près constante de 16 pieds. D'après la convention austro-russe de 1840, l'entretien devait être fait par la Russie, avec le produit d'un droit prélevé sur cha-

que bâtiment, mais cet engagement n'a point eu de résultat. On prétend bien qu'une machine à draguer fut commandée en Angleterre pour cet objet, quoiqu'on ne l'ait jamais vue fonctionner et que son existence soit restée problématique.

Le mauvais vouloir de la Russie a toujours été si évident dans tout ce qui touche à cette navigation, qu'on l'a presque accusée d'encombrer elle-même la passe au moyen de nombreux chariots de sable transportés pendant la nuit.

Au mois d'avril 1843, le brick autrichien *Solechisto*, capitaine Nicolas Mareglia, ayant fait naufrage à *Soulina*, l'interprète du consulat d'Autriche résidant à Galatz fut chargé d'effectuer la vente de ce qui avait pu être sauvé. Le commandant russe y mit opposition, sous prétexte qu'elle ne pouvait avoir lieu que par l'office de son crieur public, et de cette taquinerie résultèrent des embarras sans fin pour le consulat autrichien. Un agent de cette nation est à peine toléré à *Soulina*, pendant quelques mois de l'année..... Quelle bonne revanche pour le commerce européen, si l'on pouvait découvrir un débouché du Danube en dehors de ces fourches caudines de la Russie!...

Soulina se compose de cent vingt maisons situées sur la rive droite du fleuve sans la moindre régularité. Ses habitants, trafiquants ou propriétaires d'alléges, exploitent parfaitement les ressources que leur offre le mouillage de tant de bâtiments. La garnison compte

240 soldats de marine, 40 d'infanterie, 12 employés au phare, 26 hommes de cavalerie avec un officier, 10 cosaques pour la police, deux goëlettes et une chaloupe canonnière. L'aspect de la contrée, livrée aux doubles brouillards du fleuve et de la mer, est d'une grande monotonie. Les autres bras de l'embouchure du Danube sont abandonnés depuis longtemps et paraissent tout à fait impraticables.

Le *Ferdinando-Primo* dut rester vingt-quatre heures dans cette triste localité, arrêté par le mauvais temps. Enfin un pilote grec vint offrir ses services à notre capitaine, en se chargeant, moyennant une certaine somme, de faire franchir le passage au pyroscaphe. En effet, une demi-heure lui suffit pour sa manœuvre, et nous nous retrouvâmes avec émotion sur les flots de cette mer Noire, premier théâtre de notre aventureuse navigation, dont le souvenir nous paraissait presque un rêve.

La traversée, très mauvaise à cause du gros temps, devint bientôt des plus gaies, grâce à quelques passagers excentriques qui s'emparèrent immédiatement de l'attention générale. L'un d'eux, jeune Anglais, nommé Bruce, correspondant de la *Gazette d'Augsbourg*, s'en allait aux Indes, sur un simple désir de sa mère, pour recueillir le cheval de son frère aîné tué dans les dernières guerres; un autre, M. Skina, boyard moldave, très connu par son originalité, avait le projet de faire une petite pointe jusqu'à Tauris, pour aller dire

bonjour à un ami; enfin notre *comtesse et chanoinesse Talbot* se rendait toute seule à Jérusalem, dont elle ne devait pas revenir. Le gouverneur de Widdin se trouvant au nombre des passagers, le jeune Bruce eut l'idée de s'affubler d'un vieux manteau et d'un fez, et de se faire annoncer à la comtesse, sous le nom du pacha, comme un admirateur de son courage et de son esprit. Il joua son rôle avec un tel succès, que la pauvre vieille comtesse fut pleinement mystifiée, et ne parla d'autre chose à Constantinople.

Le 11 novembre, après deux mois et demi d'absence, nous rentrâmes à Thérapia, enrichis de travaux et de souvenirs vraiment précieux, et très heureux d'avoir réalisé un voyage qui n'avait jamais été tenté. L'hiver fut employé à préparer un nouveau départ pour l'Asie-Mineure et la Perse.

Mais avant de quitter les côtes septentrionales de la mer Noire, il importe de compléter les notions précédentes par quelques détails sur ce qu'il serait nécessaire d'entreprendre pour activer et faciliter le mouvement agricole et commercial de ces contrées. On a vu que l'agriculture, dans l'espace de quelques années, a subi une amélioration de plus en plus importante, non seulement chez les rayas, mais encore chez les Turcs du littoral, stimulés par l'appât du gain et la sécurité des transactions.

Dans ces derniers temps, on s'est beaucoup occupé de la question des fermes modèles. Nulle part elles

n'exerceraient une plus heureuse influence qu'au sein des contrées agricoles de la Bulgarie et de la Roumélie. Ce serait naturellement dans les environs de *Bourgas*, de *Varna* et de *Baltchik* qu'il faudrait choisir leur emplacement. De cette manière elles seraient en contact avec les lieux de débouché les plus importants, et se trouveraient placées sur les grandes lignes suivies par les convois agricoles. Ces établissements, dans lesquels on mettrait à profit tous les procédés les plus perfectionnés de l'agriculture moderne, la plupart inconnus dans ces contrées, seraient un grand bienfait pour les populations primitives du Danube qui suivent, en fait d'agriculture, une routine de plus en plus nuisible à leurs intérêts.

Parmi ces échelles de la mer Noire, *Bourgas* semble devoir prendre le rôle le plus important. Placée au fond d'un vaste bassin, à l'entrée des grandes plaines qui s'étendent dans la direction de l'ouest, cette ville réunit dans ses magasins toutes les productions méridionales du Balkan. Ce n'est qu'accidentellement, et pour compléter un chargement, que les navires vont mouiller devant *Messemvria* et *Ankhialou*.

Varna, située au delà du cap *Emona*, présente à peu près la même situation géographique. Vers son port se dirigent les convois qui viennent des régions septentrionales des Balkans. Quant à *Baltchik*, dont la rade est séparée de *Varna* par une chaîne de collines accidentées, elle attire naturellement à elle les

produits des riches plaines qui s'étendent jusqu'au Danube.

Les transports ont régulièrement lieu deux fois par an, au printemps et en automne. Ils se font à l'aide de mauvais chariots traînés par des buffles qui franchissent souvent une distance de plus de soixante lieues. Cette question de transport est une de celles qui devraient préoccuper le plus vivement le gouvernement turc, car d'elle seule dépend presque exclusivement le prix des céréales et, par suite, le plus ou moins grand développement de l'exportation.

Jusqu'à ce jour, nulle tentative n'a été faite pour créer des voies de communication régulière. Quand la saison est bonne, les convois marchent facilement; mais dès que les pluies commencent, les routes sont la plupart impraticables. Aussi le prix des transports monte-t-il souvent à 40 pour 100 sur la valeur des produits. Cette année, il a presque atteint la valeur même des céréales. Cette simple donnée suffit pour constater le besoin qu'a ce pays de bonnes voies de communication: ici, encore, une ferme modèle rendrait de grands services en introduisant un meilleur système dans la construction des chariots et des attelages.

Grâce à leur topographie, les abords de *Bourgas* et de *Varna* sont assez faciles. Mais il en est autrement de *Baltchik*, dont les maisons sont jetées sur le versant escarpé d'une haute falaise. Les routes qui y aboutissent ne peuvent livrer passage à deux chariots de

front, et l'on voit des convois entiers rester parfois quarante-huit heures en dehors de la ville, par suite de l'encombrement des routes. Toutes ces difficultés disparaîtraient à peu de frais, et il serait urgent que l'on s'en occupât sérieusement.

Je dois également signaler l'absence de tout phare sur le littoral occidental de la mer Noire, inconvénient très grave, auquel le gouvernement turc devrait remédier le plus tôt possible. Les longues et brumeuses nuits d'hiver rendent ces côtes fort dangereuses, surtout celles si basses qui s'étendent au sud des embouchures du Danube. Des feux de reconnaissance devraient surtout être établis sur le cap *Emona* et dans le voisinage du cap *Kalagriah*. Le premier, tout en signalant la côte de Varna, préciserait l'entrée du golfe de *Bourgas* pour la navigation ascendante et descendante. Quant au second, il indiquerait la position de *Kalagriah* et la ligne si dangereuse de *Mangalia*, de *Kustendjeh* et de *Kara-Kerman*. On m'a bien assuré qu'un phare était en construction sur le sommet du cap *Emona;* mais dans ma station au pied de ce cap, je n'ai rien vu qui annonçât des travaux de ce genre.

La belle construction élevée à *Schebler*, en 1765, étant encore presque intacte, il suffirait, pour le deuxième phare, de rétablir les escaliers, et d'y installer un appareil d'éclairage. Cet édifice, tout construit de belles pierres de taille, m'a paru si remarquable, que j'en ai levé le plan avec toute l'exactitude possible.

CHAPITRE XI.

Le colonel Taylor. — Visite dans un harem. — Miss Harriett. — La *belle* Géorgienne. — Intérieur turc. — Un dîner de pacha. — Singulières musiciennes. — Danse et collation.

Une température qui rappelait les plus beaux jours de l'année nous permit de rester à Thérapia jusqu'au mois de janvier, et de faire un grand nombre d'excursions scientifiques et pittoresques sur les côtes de l'Anatolie. Dans cet intervalle, ma femme eut l'occasion de visiter le harem de l'ancien gouverneur de Bagdad, de retour à Constantinople. Je la laisserai elle-même raconter les impressions de cette journée qui lui révéla plus d'un côté piquant de la vie intime des Turcs.

Avide de pénétrer dans les mystères du harem, j'acceptai avec empressement l'offre que me firent les dames Taylor (1) de les accompagner dans leur visite

(1) Le colonel Taylor et sa famille avaient habité pendant plus de vingt ans Bagdad, où le colonel remplissait l'office de résident anglais. Orientaliste distingué, il sut mettre à profit son long séjour en Asie pour enrichir la science de découvertes d'un haut intérêt. Dans ses bagages figuraient une cinquantaine de caisses remplies de manuscrits précieux. Sa fille, miss Harriett, outre le mérite de parler l'arabe, l'arménien, le persan, le turc, l'italien, l'anglais et le français, a celui d'avoir formé une collection de pierres gravées antiques et de cylindres de la plus grande beauté, que tous les numismatistes vont lui envier. Le colonel n'avait pas vu sa mère ni l'Europe depuis trente ans ; aussi disait-il naïvement qu'il ne reconnaîtrait ni l'une ni l'autre.

à la femme de Soliman-Pacha, qu'elles avaient beaucoup connue à Bagdad. Pendant tout le chemin, je ne songeai qu'aux merveilles qui m'attendaient dans ce mystérieux séjour dont, pour la première fois, j'allais franchir l'enceinte. L'imagination d'une femme, et surtout d'un poëte, va loin avec une pareille perspective; mais ce qui gâtait un peu mon enthousiasme, c'était le froid piquant dont nous étions gratifiés précisément ce jour-là. L'idée du harem s'allie si naturellement aux bosquets de roses, aux eaux jaillissantes, aux sorbets parfumés qui forment les accessoires de la vie orientale, qu'on ne peut se figurer ces femmes de gaze grelottant et ayant le nez rouge. Néanmoins je me consolais en pensant que l'intérieur du palais devait offrir la douce température des serres chaudes, et que le contraste de cette chaleur avec le froid du dehors n'en ferait que mieux apprécier les délices du harem.

Le Konak de Soliman étant dans un des quartiers les plus retirés de Constantinople, bien au delà de l'ancien aqueduc de Justinien, dont les trois rangs d'arcades couronnés de verdure font un effet si pittoresque, nous dûmes traverser une infinité de rues, les unes encombrées de cavaliers, de derviches, de porteurs d'eau, de marchands de bonbons, de femmes Turques, Arméniennes, Grecques, Juives, traînant leurs bambouches avec toute l'indolence asiatique; les autres solitaires et paisibles comme les rues des petites villes de province, animées par des volées

de pigeons se baignant dans l'eau courante des petits ruisseaux qui suivent la pente montueuse des rues.

Pendant ce long trajet, miss Harriett me donna, sur la personne que nous allions visiter, des détails bien suffisants pour stimuler ma curiosité. C'était une Géorgienne, c'est-à-dire un miracle de beauté, tout simplement. Depuis cinq ans, ces dames l'avaient perdue de vue, mais ces cinq ans m'inquiétaient peu, et je la comparais, dans ma pensée, aux types les plus ravissants qui figurent dans les contes arabes.

Enfin, nous nous trouvâmes en face du Konak. La porte extérieure franchie, une petite négresse placée là en vedette s'empara immédiatement de nos personnes, et nous fit traverser une grande cour où se trouvaient plusieurs voitures, entre autres, une calèche élégante, un droschki de Vienne et deux arabas, qui me donnèrent une haute opinion du luxe de Soliman.

De la cour, nous entrâmes dans le vestibule du rez-de-chaussée, pièce immense sur laquelle s'ouvrent les appartements des esclaves et serviteurs. Cette pièce, presque toujours ornée d'une fontaine, se trouve dans toutes les habitations turques, et en fait le plus grand charme. Elle leur donne une apparence de grandeur dont les maisons européennes sont généralement dépourvues.

Toujours précédées de la petite négresse, nous

montâmes au premier (unique étage), qui présentait la même disposition que le rez-de-chaussée.

Mais ce vestibule était beaucoup plus élégant que le premier. De fines nattes d'Égypte recouvraient le plancher; des peintures fraîches et éclatantes ornaient les murs et le plafond; une fontaine, aux capricieuses arabesques, laissait tomber ses eaux dans une vasque de marbre blanc; de lourdes portières masquaient l'entrée des chambres; tout cela, y compris la petite négresse, valait bien mes frais d'imagination; aussi mon ravissement avait-il presque atteint l'extase, lorsqu'une portière se soulevant nous donna entrée dans l'appartement de la Géorgienne!

Mais combien la *folle du logis* fut cruellement déçue au premier regard jeté dans cette chambre. Toutes mes illusions s'envolèrent, toute mon extase s'évanouit, et je ne ressentis plus qu'un violent dépit qui me fit presque chercher querelle aux dames Taylor, très mortifiées elles-mêmes du tableau qui s'offrit à nous. Que devenaient mes belles visions, en face des quatre ou cinq femmes qui se tenaient accroupies sous des couvertures d'indienne, n'offrant, dans leurs traits et leurs poses, que la vulgarité la plus désolante? L'une d'elles se leva, vint à nous; c'était la belle Géorgienne.

Mais hélas! si jamais elle avait eu quelque beauté, il lui en restait si peu, si peu, que cela équivalait à la négation la plus complète. Son air maussade et cha-

grin en nous recevant, et son empressement à regagner le *tandour*, sous lequel elle se blottit d'une façon vraiment comique, achevèrent de me confondre.

—Eh bien, dis-je à Harriett d'un air moqueur, que pensez-vous de votre ancienne connaissance?

— Mais c'est à peine si je puis la reconnaître, la pauvre femme. D'après ce qu'elle raconte à ma mère, elle a beaucoup souffert depuis cinq ans, et toute sa beauté s'est envolée.

Ces quelques mots changèrent complétement ma disposition d'esprit, et me firent envisager sous un côté moins poétique, mais plus réel, le triste sort de ces esclaves, dont la vie, si calme et si frivole en apparence, se consume si misérablement au fond de leurs prisons.

Dans la vue de nous être agréables, on apporta trois chaises (des chaises dans un harem!....), qui furent placées sur la même ligne, en face du principal divan, mais que nous laissâmes, comme on le pense bien, inoccupées. Toute la pièce était entourée de divans très bas, sans compter plusieurs matelas jetés à terre où se roulaient plusieurs jeunes filles.

La pièce, grande, carrée, éclairée par six croisées garnies de grillages, me parut assez belle; un tapis turc recouvrait entièrement le plancher; une multitude de coussins de toutes couleurs étaient jetés sur les divans et matelas; voilà en quoi consistait l'ameublement. Ce qui m'exaspérait, c'était de n'apercevoir

aucune trace de luxe oriental dans ce qui nous entourait. En place d'étoffes d'or et de soie, de coiffures étincelantes, de bijoux précieux, de chemises en gaze, brodées d'or, nous n'avions devant les yeux que des vêtements d'indienne, des couvertures d'indienne, des divans d'indienne. La soie était si complétement proscrite des costumes et de l'ameublement, qu'on était presque en droit de supposer qu'un arrêt d'interdiction avait été lancé contre ce tissu.

Quant à la température, je la trouvai glaciale, malgré le tandour sous lequel étaient blotties la Géorgienne et deux autres femmes, également épouses légitimes de Soliman. L'une d'elles m'effraya réellement par la corpulence exagérée de sa taille.

Maintenant passons aux détails de costume.

La Géorgienne avait un large pantalon d'indienne verte à fleurs jaunes, une antérine (robe à queue) de même étoffe, et une pelisse de couleur sombre qui cachait complétement sa taille. Quant à la coiffure, cette partie de la toilette que les femmes d'Orient soignent avec tant de coquetterie, elle consistait simplement en un mouchoir de mousseline bleue autour duquel s'enroulaient des tresses d'une propreté fort équivoque. Le tout encadrait des traits qui n'avaient plus aucune trace de beauté ni de jeunesse, quoique, d'après l'assertion de Miss Harriett, l'âge de cette dame ne dût pas dépasser trente ans.

Les jeunes filles qui se tenaient debout au fond de

la chambre ne réalisaient guère mieux que leur maîtresse les idées poétiques que j'avais en arrivant. Toutes portaient de larges pantalons d'indienne; toutes étaient enveloppées de tuniques ouatées montant jusqu'au cou; toutes enfin avaient des mouchoirs bruns sur leur tête : c'était à se croire le jouet d'une hallucination. Que deviennent alors les beaux damas, les tissus splendides d'Alep et de Beyrouth, les soies à trames d'or et d'argent de Brousse, si, dans l'intérieur du harem d'un pacha, on n'en voit pas la moindre trace? On m'avait bien dit que le luxe avait généralement beaucoup diminué dans les harems de Constantinople; mais ici, ce n'était pas seulement une diminution, c'était une disparition complète.

Peu de temps après notre arrivée, une jeune mulâtresse nous apporta le café (sans sucre), et à cette occasion, je vis enfin quelque chose qui représentait un peu l'ancien luxe oriental. C'était une longue et large pièce de soie rouge parsemée de fleurs d'or qui recouvrait le plateau et descendait jusqu'aux pieds de la mulâtresse; une autre esclave tenait, suspendue à la main, une riche cassolette en argent, mais vide de parfums, l'occasion n'étant sans doute pas jugée assez importante pour brûler en notre honneur quelques unes de ces *fameuses* pastilles du sérail que tout le monde connaît.

Après les premières civilités, la Géorgienne, comme

je crois l'avoir dit, s'accroupit de nouveau près du tandour, avec une longue pipe à bouquin d'ambre, qu'on lui chargeait toutes les dix minutes. Elle fut enchantée en apprenant que je partageais ce goût oriental, et me fit apporter un tchibouk en jasmin, qui me réconcilia un peu avec mon sort.

Une causerie très animée (en arabe) s'établit entre elle et mesdames Taylor, et je pus me livrer aux réflexions que m'inspirait cet intérieur, un peu moins prosaïque, vu à travers le léger nuage de fumée qui s'échappait des pipes et des narghilés.

Ce moment de kief fut interrompu par un message du pacha, qui nous faisait prier d'aller le trouver. Ceci me parut d'abord d'une suprême impertinence, et j'avais bien envie de protester, lorsque la réflexion me fit comprendre qu'en Orient on peut se permettre ce qui paraîtrait ailleurs une énormité, et la curiosité aidant, je suivis très volontiers les dames Taylor, qui ne paraissaient nullement mortifiées de se déranger ainsi pour le bon plaisir du pacha.

Nous traversâmes plusieurs chambres garnies de divans, avant d'arriver à celle où se tenait sa Seigneurie. Le moment était singulièrement choisi pour recevoir des dames. Assis par terre, sur un matelas, le pacha était en train de déguster un grand nombre de mets que lui présentaient deux esclaves. Cette occupation peu pittoresque s'alliait, du reste, fort bien avec la figure et la tournure de ce haut personnage.

Gros et ventru, d'une physionomie vulgaire et brutale, il ressemblait peu aux fiers osmanlis, ses ancêtres.

La Géorgienne nous avait suivies, mais à son air humble et craintif, on pouvait facilement juger que son empire sur le cœur du pacha était tout à fait passé. Malgré le peu de cas que nous avions fait des chaises, on eut bien soin de les faire apporter et de les mettre au beau milieu de la chambre, où nous prîmes place absolument comme au théâtre.

Et n'était-ce pas, en effet, un bien curieux spectacle, pour moi surtout, que la vue de cet intérieur turc? Quel renversement de nos idées européennes, que ces femmes craintives, comparaissant devant ce petit despote, dont l'appétit glouton et le gros visage enluminé tournaient passablement au grotesque. Elles étaient là, debout, épiant un regard, un signe, à défaut de paroles, car il ne leur adressa pas un seul mot. Le repas achevé, on lui apporta l'aiguière et le bassin d'argent où il plongea sa barbe et ses mains, toutes ruisselantes de graisse, puis la Géorgienne lui offrit le tchibouk, tandis qu'une jeune fille (la favorite du moment) lui présentait le café. L'air satisfait de cette jeune fille et les regards haineux de sa rivale me révélèrent une des plus grandes misères de cette vie d'esclavage.

Que de douleurs cachées, que d'humiliations, que de secrètes jalousies dans le cœur de ces femmes, dont

l'unique désir est de se disputer la faveur du maître!... Peut-on s'étonner qu'au milieu de cette atmosphère d'égoïsme, de bassesse et d'orgueil, elles perdent si facilement tout ce que la nature leur accorda d'intelligence et d'instincts généreux?

Tout en causant avec madame Taylor, le pacha nous adressait de fréquents sourires qui le rendaient encore plus laid. Je me sentais prise d'un grand sentiment de pitié pour ces pauvres femmes d'Orient courbées sous un tel joug. Là, je voyais l'esclave, non l'esclave couronnée de fleurs, subjuguant le maître par sa beauté, mais l'esclave humble, timide, vieille à l'âge où les autres sont belles, triste à l'âge où les autres sont heureuses et gaies... La jeunesse passe si vite chez la femme orientale, qu'on ne peut juger de son sort par l'influence éphémère que lui donnent ses charmes. Elle arrive promptement à ce moment fatal où toute illusion la quitte, et où elle n'a plus devant ses yeux qu'un long avenir d'abandon et d'ennui mortel.

En quittant le pacha, il nous fallut rendre visite à sa mère, que nous trouvâmes en compagnie de plusieurs autres femmes accroupies sur un large divan et fumant sans interruption. La vieille mère tenait sur ses genoux le fils unique de la Géorgienne et de Soliman, petit garçon de cinq ans, aussi grave que s'il était déjà pacha à trois queues.

Cette tournée finie, nous rentrâmes dans le premier appartement, où des musiciennes attendaient notre

retour pour nous donner un échantillon des plaisirs du harem.

Enfin, dira-t-on, voilà les enchantements qui vont commencer. Avec la musique vont apparaître les gracieuses almées, les parfums, les sorbets, les écharpes de gaze, les vestes de soie, les mille poésies de la vie orientale.

Hélas! il était dit que dans cette journée tout devait être déception. Des quatre musiciennes, deux étaient ridées, édentées, échevelées comme de vraies sorcières. Chacune avait au moins soixante-dix ans; la troisième était un enfant malingre, et enfin la quatrième se trouvait douée d'une si riche laideur que ses vingt ans semblaient une nouvelle ironie du sort. La plus vieille tenait un violon; la plus jeune, un tambour de basque; les deux autres jouaient de la guitare; et comme il ne devait y avoir que de l'imprévu dans nos impressions, elles débutèrent par une polka étourdissante, au lieu des airs turcs sur lesquels nous étions en droit de compter. Cependant, épuisées par la mesure rapide de la polka, elles revinrent enfin à leur musique nationale qui nous valut l'apparition d'une danseuse.

Un mouchoir à la main, la jeune fille se livra à la pantomime ordinaire des danses orientales qui me rappela la princesse kalmouke Tumaine et son beau palais dans une île du Volga. Les castagnettes remplacèrent le mouchoir, et la danse devint plutôt une

exaltation fébrile, qu'un exercice gracieux. La musique vive, passionnée, entraînante, exerçait sur la danseuse une influence magnétique.

A la danse succéda le chant; puis des confitures et des pâtisseries vinrent clore les plaisirs de cette journée qui, sans tenir tout ce qu'elle promettait, me laissa néanmoins une profonde impression. Il serait téméraire de juger la femme turque d'après ces quelques heures passées dans un harem. Aussi m'abstiendrai-je de tout commentaire. J'ai raconté simplement ce que j'ai vu et ce que j'ai deviné dans un temps aussi court; mais ce dont j'ai pu me convaincre, c'est que la civilisation européenne qui remue si fortement la Turquie n'a pas encore pénétré dans l'intérieur des Musulmans.

Peu de temps après cette visite, j'allai passer quelques jours dans une famille arménienne qui m'offrit ce que j'avais vainement cherché dans le harem de Soliman... la beauté, dans toute sa grâce orientale, le luxe, le charme pittoresque des costumes, la splendeur des étoffes, la coquetterie des poses, enfin tout ce qu'on est en droit d'exiger quand on habite Constantinople, et que l'on a devant soi les palais enchantés du Bosphore.

Quelques détails sur les costumes et les habitudes arméniennes serviront de complément à cette rapide étude des femmes de l'Orient.

A mon arrivée chez le seigneur *Kousouglou*, on

m'introduisit dans un délicieux kiosque, où nous attendaient les dames de la maison.

Aussitôt elles m'embrassèrent, me prirent les mains et me présentèrent quelques charmants enfants vêtus de la façon la plus pittoresque. Ces cérémonies terminées, nous nous installâmes sur les divans, pour prendre les confitures et le café de rigueur.

Les pipes eurent leur tour; et ce fut un moment de repos que je me hâtai de mettre à profit.

Trois Arméniennes étaient couchées sur le large divan cramoisi qui régnait autour du salon. Leurs poses, pleines de nonchalance, avaient un charme inexprimable. Toutes trois étaient charmantes, mais l'une d'elles pouvait passer pour une beauté accomplie. Sa figure, son sein, ses mains, ressemblaient à de l'albâtre. Une parfaite régularité dans les traits, quelque chose de serein et de lumineux dans le regard, une grâce rêveuse dans les attitudes la rendaient vraiment séduisante. Une telle beauté, revêtue du costume que je vais décrire, ferait tourner toutes les têtes européennes, si, au lieu de rester cachée dans le gynécée de famille, elle avait le droit de se montrer dans les salons de Vienne, de Londres ou de Paris.

Son large pantalon de mousseline blanche, bien plissé et fermé à la cheville, était retenu à la ceinture par un cachemire des Indes, de ceux qu'on croirait issés par les génies, tant ils ont de finesse et d'éclat. L'antérine, d'une étoffe soyeuse mêlée de trames d'or,

ne commençait qu'à la ceinture, contrairement à l'antérine turque qui monte jusqu'à la nuque. Une veste de satin brun était en partie recouverte par une autre plus large, brochée d'or, avec les manches pendantes. Une chemise en gaze de soie rayée couvrait à peine le sein. Tout cela formait un ensemble bien supérieur, en fait de coquetterie et de grâce, aux modes les plus raffinées de l'Europe. Un cachemire rouge, roulé négligemment autour de la tête, laissait voir dans ses larges plis quelques gros diamants qui attestaient le goût des femmes de l'Orient pour les bijoux somptueux. Des babouches de velours et d'or, de vraies babouches de sultane, étaient déposées sur le tapis en face d'elle. Enfin rien ne manquait à la parure ainsi qu'à la beauté de la dame, et l'on pouvait facilement la prendre pour une princesse des *Mille et une Nuits*.

Curieuses à l'excès, ces dames voulaient à toute force être au courant de ma conversation avec leur parent, qui avait longtemps habité Paris. Leurs questions roulaient sur la France, sur nos usages, nos plaisirs, notre manière de passer le temps. La vie active des Françaises excitait à un haut degré leur surprise. Elles se refusaient à comprendre que, dans un seul jour, une femme pût visiter ses amies, courir les magasins et les promenades, et passer la nuit au bal. « Ah! que ça doit être fatigant! » tel était leur refrain à tout ce qu'elles entendaient.

Tandis que je tâchais de les initier à notre vie euro-

péenne, les hommes, à quelques pas de nous, fumaient le narghilé en échangeant, de temps à autre, quelques mots avec une gravité très naturelle. Les Orientaux pensent qu'il vaut mieux ne pas dire tout ce qu'on sait, que de dire ce qu'on ne sait pas; et, partant de ce principe, ils envisagent la conversation, non comme une chose agréable et futile, mais comme un instrument dont il ne faut pas abuser.

Le jeune voyageur, moins grave que ses compatriotes, nous proposa une promenade dans le jardin, ou plutôt dans une délicieuse forêt, percée de mille sentiers, ornée de kiosques et de pièces d'eau qui en faisaient une ravissante solitude. Malheureusement, les queues de ces dames, en ramassant toutes les broussailles, abrégèrent notre promenade. La difficulté qu'elles avaient à marcher, la lenteur disgracieuse de leurs mouvements, refroidit un peu mon enthousiasme; la femme orientale n'est réellement charmante que sur son divan; hors de là, tout son prestige s'évanouit. Gauches, essoufflées, marchant comme de vraies canes, mes Arméniennes offraient une preuve de plus que la beauté sans la grâce n'est presque plus de la beauté. L'heure du souper étant venue, le maître du logis frappa plusieurs fois dans le creux de sa main, pour nous avertir.

Assis pêle-mêle autour d'une table ronde très basse, un domestique posa sur les épaules de chacun une serviette brodée d'or, dont les deux bouts frangés se

croisaient sur la poitrine. Ce fut avec cet étrange ornement que nous dûmes procéder à la dégustation des mets orientaux. Impossible de dire la quantité de plats qui se succédèrent pendant une demi-heure. C'était un tourbillon de sauces, de pâtisseries, de rôtis, de légumes, dont la seule vapeur me semblait suffisante pour rassasier l'estomac le plus exigeant. L'obligation de goûter à la plus grande partie de ces mets devint, à la longue, un vrai supplice. Les mélanges étaient si saugrenus, les assaisonnements si contraires à nos goûts, que je me promis bien de ne plus assister à pareille fête.

Le repas se termina par le pilau et un sorbet servi dans un grand plat, où chacun plongea sans façon sa cuillère d'écaille. Puis un domestique apporta, comme au beau temps de la Grèce antique, une aiguière en argent ciselé, où chaque convive se lava les mains.

On s'installa de nouveau sur le divan, pour prendre le moka et fumer le narghilé; plaisir assaisonné par l'arrivée de plusieurs musiciens qui vinrent s'accroupir sur le tapis en face de nous. Ceux qui connaissent la musique grecque peuvent se figurer le charme de ce concert. Nos musiciens se montrèrent dignes de leur nom en nous régalant du plus burlesque charivari qui se puisse imaginer. L'un des chanteurs tirait d'une guitare fêlée quelques monotones accords, tandis qu'un autre l'accompagnait de son violon et de ses grimaces, de façon à rendre la scène des plus comiques. Tout

cela était écouté avec une religieuse attention par la famille arménienne, qui considérait sans doute cette musique comme fort bonne.

Une copieuse collation vint enfin terminer la soirée et chasser ces énergumènes qui semblaient s'enivrer de leurs cris nasillards. Malgré le peu de temps qui nous séparait du souper, on servit encore force pâtisseries et sorbets, le tout couronné par une belle salade romaine, dont on distribua quelques feuilles à chaque personne, lesquelles feuilles durent être mangées sans aucun assaisonnement.

Le lendemain je visitai, avec la belle Arménienne et son frère, la maison et ses dépendances. Je trouvai partout de la magnificence et un confortable qui, sans ressembler au nôtre, a bien son prix. En général, les habitudes des Orientaux sont loin d'exiger tous ces détails qui, dans notre intérieur, deviennent de la plus rigoureuse nécessité. Leur luxe consiste dans de larges divans, dans de grandes pièces, dans de beaux tapis, et surtout dans les jouissances de la vie matérielle. Je remarquai que mes hôtesses n'avaient pas de chambre à coucher. Quand l'heure du repos arrive en Orient, on apporte une pile de matelas et de coussins dans la principale pièce, et chacun fait son lit sur le divan.

Le résultat de mes observations, après quelques jours passés chez le seigneur Kousouglou, fut que l'existence des femmes arméniennes est d'une rare in-

sipidité. Indolentes, sensuelles et indifférentes pour tout ce qui ne flatte ni leur coquetterie ni leur gourmandise, elles mettent leur bonheur dans une vie matérielle dont un énorme embonpoint devient presque toujours la conséquence. Avec cette tendance à la sensualité, elles sont peu susceptibles de ces affections vives et profondes qui ont leur source dans une âme élevée. L'influence du catholicisme est à peu près nulle sur leur esprit; elles n'en comprennent que les pratiques extérieures, dont elles sont esclaves.

Le culte catholique, avec la magnificence que déploie son clergé, la somptuosité de ses fêtes, le bruit de ses cloches, tous les signes extérieurs d'une religion qui s'entoure d'éclat, parle à leur imagination, mais sans aller au-delà. Au reste, cette ignorance en matière religieuse ne peut étonner chez des femmes dont le jugement ne s'appuie sur aucune base solide, et qui ne trouvent autour d'elles aucun appui moral, aucune ressource intellectuelle.

Le fanatisme, avec ses idées étroites et exclusives, a seul accès dans leur âme, et les rend d'une intolérance presque cruelle pour tout ce qui est en dehors de leur foi religieuse.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER,

PREMIÈRE PARTIE.

Rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, par M. Guigniaut, membre de l'Institut. Pages 7 à 11

Notice nécrologique sur M. Hommaire de Hell, mort en Perse, en 1848, par M. de La Roquette, secrétaire général de la Commission centrale de la Société de géographie. 12 à 38

CHAPITRE PREMIER.

Départ de France; Hyères; le littoral. — Nice. — Le col de Tende; effet d'orage. — Coni; première impression italienne. — Turin, ses savants, ses musées de peinture et d'artillerie; bibliothèques : autographes de Napoléon et de Voltaire; la famille royale; Silvio Pellico; le théâtre Carignan. — Alexandrie. — Les Apennins; aspect de la population. — Gênes; les Génoises. — Modène. — Lucques. — Pise, ses dromadaires. — Arrivée à Florence. 39 à 82

CHAPITRE II.

Florence : impression inattendue; critique des femmes. — Physionomie sombre des palais et des rues; les dalles de Florence; place du Vieux-Château, un mot d'histoire; loge des Lansquenets; fontaine de Neptune; œuvres d'art. — Procession, singulier usage italien; les carabiniers. — Économie politique. — Autographe de la comtesse Isabella de Rossi. Un déjeuner pour 40 centimes; bonhomie italienne; les bouquetières florentines. 82 à 96

CHAPITRE III.

Civita-Vecchia, avidité de ses employés; départ, impressions pittoresques. Le désert nous tient rigueur.— Rome : le Campo-Vaccino, la voie Appienne, aqueducs, pins parasol, fontaine Egérie, paysage. Pie IX faisant son entrée à Saint-Pierre : description de cette solennité — La *ghirandola;* illumination de Saint-Pierre; fièvres. Départ de Rome. 96 à 110

CHAPITRE IV.

Constantinople moderne : le Bezestein ; Péra ; les incendies. — Génération actuelle ; modification des idées et du costume ; mœurs conjugales ; le Harem. — Progrès de l'enseignement public ; les journaux, la littérature. — Considérations politiques. — Le sultan Abdul-Medjid. 110 à 123

CHAPITRE V.

Départ de Thérapia ; entrée dans la mer Noire ; aspect de la côte. — Kidendéreh. — Voussounia. — Kilia. — Notre équipage ; premier campement. — Pêcheurs bulgares ; Baloukhanès. — Exploration des dunes. — Détails pittoresques. — Tempête nocturne. - Kara-boutnou ; Francis!! ; Ali-tchaous ; station forcée ; description de ruines ; débris de naufrages ; fête grecque. — Vallée de Kalamitch ; industrie charbonnière ; gîtes de vautours ; caractère de la côte. — Midiah ; ses cryptes taillées dans le roc ; traditions historiques. — Iniada ; Achmet. 123 à 151

CHAPITRE VI.

Aetéboli, impression pittoresque ; un café à *Wassilikos ; Sizopoli ;* villages Bulgares ; fertilité du sol ; *Bourgas*, son développement commercial. — *Ankialou*, nombreux débris de sculpture ; Ismaël-Agha, repas turc, pêche de nuit ; *Messemvria*, ses églises ; le cap *Emona*, scène imprévue, un bûcher homérique, les ombres fantastiques. — *Varna*, ses fortifications ; vieil esprit des janissaires ; pasteurs bulgares. M. Olive, agent français. Départ de Varna. 151 à 166

CHAPITRE VII.

Impressions pittoresques. *Baltchik*, costume des indigènes ; triste aspect de *Kavarna*, goût artistique des pâtres bulgares ; *Kalagriah*, une partie d'échecs ; le phare de *Schèbler ; Mangalia ;* le *bel enfant aux yeux bleus ; Custendjeh* (souvenirs d'Ovide), détails topographiques ; village tatare ; vallée de *Trajan*, bords du Danube ; *Tchernovoda* ; hospitalité moldave, scène de mœurs ; *Matchina*, animation du fleuve ; quarantaine de Galatz. 166 à 181

CHAPITRE VIII.

Considérations résumant les précédents chapitres ; détails commerciaux. — Les Turcs deviennent agriculteurs. — Mauvaise foi des négociants de Galatz ; divers détails à ce sujet. — Les coups de bâton impunis. — Une petite-fille de Gall. — Aventure de chasse. — Le consulat de France. Bosco à Galatz. — La chanoinesse Talbot. — Madame Bogdan. — La *carotsa* moldave. Arrivée à *Jassy*, description pittoresque. 181 à 191

CHAPITRE IX.

Coup d'œil rétrospectif sur l'histoire moldave : Alexandre le Bon. — Invasion de Bajazet II en Moldavie. — *Resboyéni.* — La noble Hélène. — Etienne le Victorieux. — Ballade moldave. — L'image de la Vierge. — *Vale Alba.* — Testament d'Étienne le Grand. — Le prince Démétrius Cantémir. — Pierre I[er] à *Jassy*. — Traité russo-moldave. — OEuvres du prince Cantémir. — Juifs moldaves. — Détails de mœurs. — Le prince régnant. — Départ. 192 à 210

CHAPITRE X.

Commerce de Galatz. — Barre de Soulina. — Convention austro-russe. — Le *Ferdinando Primo*. — Traversée. — Encore la comtesse Talbot. — Considérations générales sur le commerce de la mer Noire. — Retour à Constantinople. 210 à 219

CHAPITRE XI.

Le colonel Taylor. — Visite dans un harem. — Miss Harriett. — La *belle* Géorgienne. — Intérieur turc. — Un dîner de pacha. — Singulières musiciennes. — Danses et collation. — Une famille arménienne. 220 à 237

FIN DE LA TABLE.